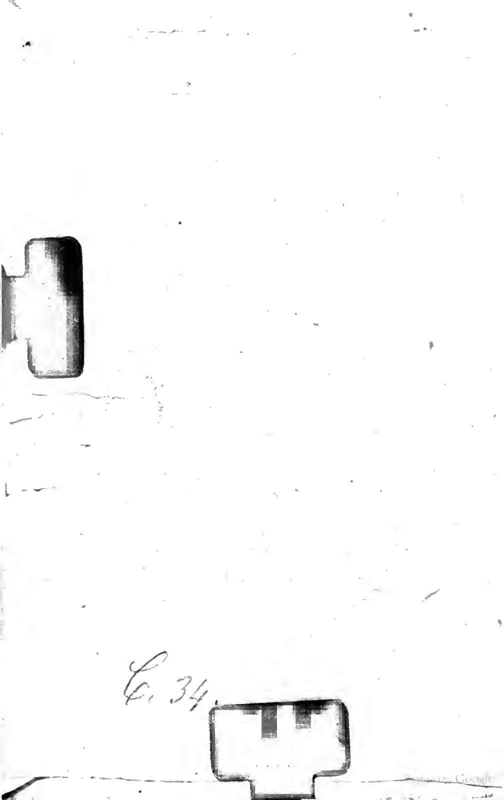

C. 34

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
de Mr. de ***VOLTAIRE,***

PREMIERE EDITION.

TOME QUATRIEME.

MELANGES
DE
LITTERATURE,
D'HISTOIRE
ET DE PHILOSOPHIE.

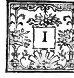


MDCCLVI.



MELANGES DE LITTERATURE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER. DES LANGUES.



L n'eſt aucune Langue complette, aucune qui puiſſe exprimer toutes nos idées & toutes nos ſenſations ; leurs nuances ſont trop imperceptibles & trop nombreuſes. Perſonne ne peut faire connaître préciſément le degré du ſentiment qu'il éprouve. On eſt obligé par exemple de déſigner ſous le nom général d'amour & de haine, mille amours & mille haines toutes différentes; il en eſt de même de nos douleurs & de nos plaiſirs. Ainſi toutes les Langues ſont imparfaites comme nous.

Elles ont toutes été faites successivement & par degrés selon nos besoins. C'est l'instinct commun à tous les hommes qui a fait les premiéres Grammaires sans qu'on s'en aperçut. Les Lappons, les Négres, aussi-bien que les Grecs, ont eu besoin d'exprimer le passé, le présent, le futur ; & ils l'ont fait. Mais comme jamais il n'y a eu d'assemblée de Logiciens qui ait formé une Langue, aucune n'a pû parvenir à un plan absolument régulier.

Tous les mots dans toutes les Langues possibles sont nécessairement l'image des sensations. Les hommes n'ont pû jamais exprimer que ce qu'ils sentaient. Ainsi tout est devenu métaphore, partout on éclaire l'ame; le cœur brule, l'esprit voit, il compose, il unit, il divise, il s'égare, il se recueille, il se dissipe.

Toutes les Nations se sont accordées à nommer souffle, esprit, ame, l'entendement humain dont ils sentent les effets sans le voir, après avoir nommé vent, souffle, esprit, l'agitation de l'air qu'ils ne voyent point.

Chez tous les Peuples l'infini a été négation de fini; immensité, négation de mesure. Il est évident que ce sont nos cinq sens qui ont produit toutes les Langues, aussi-bien que toutes nos idées.

Les moins imparfaites sont comme les Loix: celles dans lesquelles il y a le moins d'arbitraire sont les meilleures,

Les plus complettes sont nécessairement celles des Peuples qui ont le plus cultivé les Arts & la Societé. Ainsi la Langue Hébraïque devait être une

une des Langues les plus pauvres comme le peuple qui la parlait. Comment les Hébreux auraient-ils pû avoir des termes de Marine, eux qui avant Salomon n'avaient pas un bateau? Comment les termes de la Philosophie, eux qui furent plongés dans une si profonde ignorance jusqu'au-tems où ils commencèrent à aprendre quelque chose dans leur transmigration à Babilone? La Langue des Phéniciens, dont les Hébreux tirèrent leur jargon, devait être très-supérieure, parce qu'elle était l'idiome d'un peuple industrieux, commerçant, riche, répandu dans toute la terre.

La plus ancienne Langue connue doit être celle de la nation rassemblée le plus anciennement en corps de peuple. Elle doit être encor celle du peuple qui a été le moins subjugué, ou qui l'aïant été a policé ses Conquérants. Et à cet égard, il est constant que le Chinois & l'Arabe sont les plus anciennes Langues de toutes celles qu'on parle aujourdhui.

Il n'y a point de Langue mére. Toutes les Nations voisines ont emprunté les unes des autres: mais on a donné le nom de *Langue-mére* à celles dont quelques Idiomes connus sont dérivés. Par exemple le Latin est Langue-mére, par raport à l'Italien, à l'Espagnol, au Français. Mais il était lui-même dérivé du Toscan; & le Toscan l'était du Celte & du Grec.

Le plus beau de tous les langages doit être celui qui est à la fois le plus complet, le plus sonore, le plus varié dans ses tours, & le plus régulier dans sa marche; celui qui a le

plus de mots compoſés, celui qui par ſa Proſodie exprime le mieux les mouvements lents ou impétueux de l'ame, celui qui reſſemble le plus à la Muſique.

Le Grec a tous ces avantages ; il n'a point la rudeſſe du Latin, dont tant de mots finiſſent en *um ur us*. Il a toute la pompe de l'Eſpagnol, & toute la douceur de l'Italien. Il a par-deſſus toutes les Langues vivantes du monde, l'expreſſion de la muſique, par les ſyllabes longues & brèves : Ainſi tout défiguré qu'il eſt aujourdhui dans la Grèce, il peut être encor regardé comme le plus beau langage de l'Univers.

La plus belle Langue ne peut être la plus généralement répandue, quand le peuple qui la parle eſt opprimé, peu nombreux, ſans commerce avec les autres Nations, & quand ces autres Nations ont cultivé leurs propres langages. Ainſi le Grec doit être moins étendu que l'Arabe, & même que le Turc.

De toutes les Langues de l'Europe la Françaiſe doit être la plus générale, parce qu'elle eſt la plus propre à la converſation : elle a pris ſon caractère dans celui du peuple qui la parle.

Les Français ont été depuis près de cent cinquante ans, le peuple qui a le plus connu la ſocieté, qui en a le premier écarté toute la gêne, & le premier chez qui les femmes ont été libres & même ſouveraines, quand elles n'étaient ailleurs que des eſclaves. La Syntaxe de cette Langue toûjours uniforme, & qui n'admet

point

point d'inverſions, eſt encor une facilité que n'ont guères les autres Langues; C'eſt une monnoye plus courante que les autres, quand même elle manquerait de poids. La quantité prodigieuſe de livres agréablement frivoles que cette Nation a produits, eſt encor une raiſon de la faveur que ſa Langue a obtenue chez toutes les Nations.

Des livres profonds ne donneront point de cours à une Langue; on les traduira, on aprendra la Philoſophie de *Newton*; mais on n'aprendra pas l'Anglais pour l'entendre.

Ce qui rend encor le Français plus commun, c'eſt la perfection où le Théatre a été porté dans cette Langue. C'eſt à *Cinna*, à *Phédre*, au *Miſantrope* qu'elle a dû ſa vogue, & non pas aux conquêtes de *Louis XIV*.

Elle n'eſt ni ſi abondante & ſi maniable que l'Italien, ni ſi majeſtueuſe que l'Eſpagnol, ni ſi énergique que l'Anglais; & cependant elle a fait plus de fortune que ces trois Langues, par cela ſeul qu'elle eſt plus de commerce, & qu'il y a plus de livres agréables chez elle qu'ailleurs: elle a réuſſi comme les Cuiſiniers de France, parce qu'elle a plus flatté le goût général.

Le même eſprit qui a porté les Nations à imiter les Français dans leurs ameublements, dans la diſtribution des apartements, dans les jardins, dans la danſe, dans tout ce qui donne de la grace, les a portés auſſi à parler leur Langue. Le grand art des bons Ecrivains Français eſt préciſément celui des femmes de cette nation, qui

ſe mettent mieux que les autres femmes de l'Europe, & qui ſans être plus belles le paraiſſent par l'art de leur parure, par les agrémens nobles & ſimples qu'elles ſe donnent ſi naturellement.

C'eſt à force de politeſſe que cette Langue eſt parvenue à faire diſparaitre les traces de ſon ancienne barbarie. Tout atteſterait cette barbarie à qui voudrait y regarder de près. On verrait que le nombre *vingt* vient de *viginti*, & qu'on prononçait autrefois ce *g* & ce *t* avec une rudeſſe propre à toutes les Nations Septentrionales ; du mois d'*Auguſtus* on fit le mois d'Aouſt.

Il n'y a pas longtems qu'un Prince Allemand croïant qu'en France on ne prononçait jamais autrement le terme d'*Auguſte*, apellait le Roi *Auguſte* de Pologne le Roi *Aouſt*.

De *Pavo* nous fimes *Paon* ; nous le prononcions comme *Phaon*, & aujourdhui nous diſons *Pan*.

De *Lupus* on avait fait *Loup*, & on faiſait entendre le *p* avec une dureté inſupportable. Toutes les lettres qu'on a retranchées depuis dans la prononciation, mais qu'on a conſervées en écrivant, ſont nos anciens habits de ſauvages.

C'eſt quand les mœurs ſe ſont adoucies, qu'on a auſſi adouci la Langue : elle était agreſte comme nous, avant que *François I.* eût appellé les femmes à ſa Cour. Il eût autant valu parler l'ancien Celte que le Français du temps de *Charles VIII.* & de *Louis XII.* L'Allemand n'était

tait pas plus dur. Tous les imparfaits avaient un ſon affreux ; chaque ſillabe ſe prononçait dans *aimoient*, *faiſoient*, *croyoient* ; on diſait, ils cro-yoi-ent ; c'était un croaſſement de corbeaux, comme dit l'Empereur *Julien* du langage Celte, plutôt qu'un langage d'hommes.

Il a fallu des ſiécles pour ôter cette rouille. Les imperfections qui reſtent, ſeraient encor intolerables ſans le ſoin qu'on prend continuellement de les éviter, comme un habile cavalier évite les pierres ſur ſa route.

Les bons Ecrivains ſont attentifs à combattre les expreſſions vicieuſes que l'ignorance du peuple met d'abord en vogue, & qui adoptées par les mauvais Auteurs paſſent enſuite dans les gazettes, & dans les écrits publics. Ainſi du mot Italien *celata*, qui ſignifie *elmo*, *caſque*, *armet*, les ſoldats Français firent en Italie le mot de *ſalade* : de ſorte que quand on diſait, *il a pris ſa ſalade*, on ne ſavait ſi celui dont on parlait avait pris ſon *caſque* ou des *laitues*. Les Gazettiers ont traduit le mot *ridotto* par *redoute*, qui ſignifie une eſpèce de fortification : mais un homme qui ſait ſa langue conſervera toujours le mot d'*aſſemblée*. *Roſtbeef* ſignifie en Anglais du *beuf rôti* ; & nos Maîtres d'hôtel nous parlent aujourdhui d'un *Roſtbeef* de mouton. *Riding-coat* veut dire un *habit de cheval* ; on a fait *Redingotte*, & le peuple croit que c'eſt un ancien mot de la Langue. Il a bien fallu adopter cette expreſſion avec le peuple, parce qu'elle ſignifie une choſe d'uſage.

Le plus bas peuple en fait de termes d'arts & métiers & des choses nécessaires, subjugue la Cour, si on l'ose dire, comme en fait de Religion. Ceux qui méprisent le plus le vulgaire sont obligés de parler, & de paraître penser comme lui.

Ce n'est pas mal parler que de nommer les choses du nom que le bas peuple leur a imposé; mais on reconnait un peuple naturellement plus ingénieux qu'un autre par les noms propres qu'il donne à chaque chose.

Ce n'est que faute d'imagination qu'un peuple adapte la même expression à cent idées différentes. C'est une stérilité ridicule de n'avoir pas sçu exprimer autrement *un bras de mer*, *un bras de balance*, *un bras de fauteuil*; il y a de l'indigence d'esprit à dire également la *tète d'un clou*, la *tête d'une armée*. On trouve le mot de *cu* partout & très-mal-à-propos : une rue sans issue ne ressemble en rien à un *cu de sac*; un honnète homme aurait pu appeller ces sortes de rues, des *impasses*. La populace les a nommées *cus*, & les Reines ont été obligées de les nommer ainsi. Le fonds d'un artichaud, la pointe qui termine le dessous d'une lampe, ne ressemblent pas plus à un *cu* que des rues sans passage. On dit pourtant toujours *cu d'artichaud*, *cu de lampe*, parce que le peuple qui a fait la Langue était alors grossier. Les Italiens qui auraient été plus en droit que nous de faire souvent servir ce mot, s'en sont bien donné de garde. Le peuple d'Italie né plus ingénieux que ses voisins forma

forma une Langue beaucoup plus abondante que la nôtre.

Il faudrait que le cri de chaque animal eût un terme qui le distinguât. C'est une disette insupportable de manquer d'expression pour le cri d'un oiseau, pour celui d'un enfant ; & d'appeller des choses si différentes du même nom. Le mot de *vagissement*, dérivé du Latin *vagitus*, aurait exprimé très-bien le cri des enfans au berceau.

L'ignorance a introduit un autre usage dans toutes les Langues modernes. Mille termes ne signifient plus ce qu'ils doivent signifier. *Idiot* voulait dire *solitaire*, aujourdhui il veut dire *sot* ; *Epiphanie* signifiait *superficie*, c'est aujourdhui la fête des Trois Rois ; *baptiser* c'est se plonger dans l'eau, nous disons baptiser du nom de *Jean* ou de *Jaques*.

A ces défauts de presque toutes les Langues, se joignent des irrégularités barbares. *Garçon*, *courtisan*, *coureur* sont des mots honnêtes ; *garce*, *courtisanne*, *coureuse* sont des injures. *Venus* est un nom charmant, *venerien* est abominable.

Un autre effet de l'irrégularité de ces Langues composées au hazard dans des temps grossiers, c'est la quantité de mots composés dont le simple n'existe plus. Ce sont des enfans qui ont perdu leur pére. Nous avons des *architraves* & point de *traves*, des *Architectes* & point de *tectes*, des *soubassements*, & point de *bassements* ; il y a des choses *ineffables* & point d'*effables*. On

On eſt *intrépide*, on n'eſt pas *trépide*; *impotent*, & jamais *potent*: un fonds eſt *inépuiſable*, ſans pouvoir être *puiſable*. Il y a des *impudents*, des *inſolents*, mais ni *ſolents* ni *pudents*: *nonchalant* ſignifie *pareſſeux*, & *chalant* celui qui achète.

Toutes les Langues tiennent plus ou moins de ces défauts; ce ſont des terrains tous irréguliers, dont la main d'un habile Artiſte ſait tirer avantage.

Il ſe gliſſe toujours dans les Langues d'autres défauts qui font voir le caractère d'une nation. En France des modes s'introduiſent dans les expreſſions comme dans les coëffures. Un malade ou un Médecin du bel air ſe ſera aviſé de dire qu'il a eu un *ſoupçon* de fiévre, pour ſignifier qu'il en a eu une legére atteinte; voilà bientôt toute la nation qui a des *ſoupçons* de colique, des *ſoupçons* de haine, d'amour, de ridicule. Les Prédicateurs vous diſent en chaire qu'il faut avoir au moins un *ſoupçon* d'amour de DIEU. Au bout de quelques mois cette mode paſſe pour faire place à une autre. *Vis-à-vis* s'introduit par-tout. On ſe trouve dans toutes les converſations *vis-à-vis* de ſes goûts & de ſes intérets. Les Courtiſans ſont bien ou mal *vis-à-vis* du Roi; les Miniſtres embarraſſés *vis-à-vis* d'eux-mêmes; le Parlement en corps fait ſouvenir la Nation qu'il a été le ſoutien des Loix *vis-à-vis* de l'Archevèque, & les hommes en chaire ſont *vis-à-vis* DIEU dans un état de perdition.

Ce qui nuit le plus à la nobleſſe de la Langue,



gue, ce n'eſt pas cette mode paſſagère dont on ſe dégoute bientôt. Ce ne ſont pas les ſolecifmes de la bonne compagnie dans leſquels les bons Auteurs ne tombent point; c'eſt l'affectation des Auteurs médiocres de parler de choſes ſérieuſes dans le ſtile de la converſation. Vous lirez dans nos livres nouveaux de Philoſophie, qu'il ne faut pas faire *à pure perte les frais de penſer*; que les éclipſes ſont *en droit d'effrayer le peuple*; qu'*Epicure* avait un extérieur *à l'uniſſon de ſon ame*; que *Clodius renvia ſur Auguſte*, & mille autres expreſſions pareilles dignes du laquais des *Prétieuſes ridicules*.

Le ſtile des Ordonnances des Rois & des arrêts prononcés dans les Tribunaux, ne ſert qu'à faire voir de quelle barbarie on eſt parti. On s'en moque dans la Comédie des *Plaideurs*;

> Lequel *Jérome* après pluſieurs rebellions
> Aurait atteint, frappé, moi Sergent à la joue.

Cependant il eſt arrivé que des Gazettiers & des faiſeurs de Journaux ont adopté cette incongruité, & vous liſez dans des papiers publics; „on a appris que la flotte aurait mis à la voile „le 7. Mars, & qu'elle aurait doublé les Sor- „lingues.

Tout conſpire à corrompre une Langue un peu étendue; les Auteurs qui gâtent le ſtile par affectation, ceux qui écrivent en païs étranger & qui mèlent preſque toujours des expreſſions étrangères à leur Langue naturelle, les Négo- ciants

ciants qui introduisent dans la conversation les termes de leur comptoir, & qui vous disent que l'Angleterre arme une flotte, mais que *par contre* la France équippe des vaisseaux, les beaux esprits des pays étrangers qui ne connaissant pas l'usage, vous disent qu'un jeune Prince a été très bien *éduqué*, au lieu de dire qu'il a reçu une bonne éducation.

Toute Langue étant imparfaite, il ne s'ensuit pas qu'on doive la changer. Il faut absolument s'en tenir à la manière dont les bons Auteurs l'ont parlée; & quand on a un nombre suffisant d'Auteurs approuvés, la Langue est fixée. Ainsi on ne peut plus rien changer à l'Italien, à l'Espagnol, à l'Anglais, au Français sans le corrompre. La raison en est claire; c'est qu'on rendrait bientôt inintelligibles les livres qui font l'instruction & le plaisir des Nations.



CHAPI-

CHAPITRE SECOND.

PENSÉES SUR L'ADMINISTRATION PUBLIQUE.

I.

PUffendorf & ceux qui écrivent comme lui ſur les intérêts des Princes, font des Almanacs défectueux pour l'année courante, qui ne valent abſolument rien pour l'année d'après.

II.

Qui eût dit à la paix de Nimégue qu'un jour l'Eſpagne, le Méxique, le Pérou, Naples, Sicile, Parme appartiendraient à la Maiſon de France?

III.

Prévoyait-on lorſque *Charles XII.* gouvernait deſpotiquement la Suéde, que ſes Succeſſeurs n'auraient pas plus d'autorité que les Rois n'en ont en Pologne ?

IV.

Les Rois de Dannemarck étaient des Doges il y a un ſiécle; ils ſont à préſent abſolus.

V.

V.

Autrefois les Russes se vendaient eux-mêmes comme les Négres : à présent ils s'estiment assez pour ne pas recevoir dans leurs troupes de soldats étrangers, & ils ont pour point d'honneur de ne déserter jamais ; mais il leur faut encore des Officiers étrangers, parce que la Nation n'a pas acquis autant d'habilité que de courage, & qu'elle ne sait encore qu'obéir.

VI.

Les animaux accoutumés au joug, s'y présentent eux-mêmes. Je ne sais quel Compilateur des lettres de la Reine *Christine* a fait au genre-humain l'outrage de justifier le meurtre de *Monaldesqui* assassiné à Fontainebleau par l'ordre d'une Suédoise, sous prétexte que cette Suédoise avait été Reine. Il n'y avait au monde que les assassins employez par elle qui pussent prétendre qu'il était permis à cette Princesse de faire à Fontainebleau ce qui aurait été un crime dans Stockolm ?

VII.

Ce Gouvernement serait digne des *Hottentots*, dans lequel il serait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *c'est à ceux qui travaillent à païer ; nous ne devons rien, parce que nous sommes oisifs.*

VIII.

Ce Gouvernement outragerait DIEU & les hom-

hommes, dans lequel des Citoyens pourraient dire : *l'Etat nous a tout donné, & nous ne lui devons que des prières.*

IX.

La raison en se perfectionnant, détruit le germe des guerres de Religion. C'est l'esprit Philosophique qui a banni cette peste du monde.

X.

Si *Luther* & *Calvin* revenaient au monde, ils ne feraient pas plus de bruit que les Scotistes & les Thomistes, pourquoi? parce qu'ils naitraient dans un tems où les hommes commencent à être éclairés.

XI.

Ce n'est que dans des tems de barbarie qu'on voit des sorciers, des possédés, des Rois excommuniés, des sujets déliés de leur serment de fidélité par des Docteurs.

XII.

Il y a tel Couvent inutile au monde, à tous égards, qui jouit de deux-cent mille livres de rente. La raison démontre, que si on donnait ces deux cent mille livres à cent Officiers, qu'on marierait, il y aurait cent bons Citoyens récompensés, cent filles pourvuës, quatre cent personnes au moins de plus dans l'Etat au bout

de

de dix ans, au lieu de cinquante fainéans. Elle démontre encore que ces cinquante fainéans, rendus à la patrie, cultiveraient la terre, la peupleraient, & qu'il y aurait plus de laboureurs & plus de soldats. Voilà ce que tout le monde désire, depuis le Prince du Sang, jusqu'au vigneron. La superstition seule s'y oposait autrefois; mais la raison, soumise à la foi, doit écraser la superstition.

XIII.

Le Prince peut d'un seul mot empêcher au moins qu'on ne fasse des vœux avant l'âge de vingt-cinq ans; & si quelqu'un dit au Souverain: *Que deviendront les filles de condition que nous sacrifions d'ordinaire aux ainés de nos familles?* le Prince répondra: *elles deviendront ce qu'elles deviennent en Suéde, en Dannemarck, en Prusse, en Angleterre, en Hollande; elles feront des citoyens; elles sont nées pour la propagation, & non pour reciter du Latin, qu'elles n'entendent pas. Une femme qui nourrit deux enfans, & qui file, rend plus de service à la patrie, que tous les Convents n'en peuvent jamais rendre.*

XIV.

C'est un très grand bonheur, pour le Prince & pour l'Etat, qu'il y ait beaucoup de Philosophes, qui impriment toutes ces maximes dans la tête des hommes.

XV.

Les Philosophes n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la raison & de l'intérêt public.

XVI.

Les Philosophes aiment la Religion; & ils rendent service aux Princes en détruisant la superstition, qui est toujours l'ennemie des Princes.

XVII.

C'est la superstition qui a fait assassiner *Henri III. Henri IV. Guillaume* Prince d'Orange, & tant d'autres. C'est elle qui a fait couler des riviéres de sang depuis *Constantin.*

XVIII.

La superstition est le plus horrible ennemi du genre-humain. Quand elle domine le Prince, elle l'empêche de faire le bien de son peuple; quand elle domine le peuple, elle le souléve contre son Prince.

XIX.

Il n'y a pas un seul exemple sur la terre de Philosophes qui se soient opposés aux Loix du Prince. Il n'y a pas un seul siécle où la superstition & l'entousiame n'ayent causé des troubles qui font horreur.

XX.

La liberté confifte à ne dépendre que des Loix. Sur ce pied chaque homme eft libre aujourdhui en Suéde, en Angleterre, en Hollande, en Suiffe, à Genéve, à Hambourg; on l'eft même à Venife & à Génes, quoique ce qui n'eft pas du corps des Souverains y foit avili. Mais il y a encore des Provinces & de vaftes Royaumes Chrétiens, où la plus grande partie des hommes eft efclave.

XXI.

Un tems viendra dans ces pays, où quelque Prince plus habile que les autres fera comprendre aux cultivateurs des terres, qu'il n'eft pas tout-à-fait à leur avantage qu'un homme qui a un cheval ou plufieurs chevaux, c'eft-à-dire un Noble, ait le droit de tuer un payfan en mettant dix écus fur fa foffe. Il eft vrai que dix écus font beaucoup pour un homme né dans un certain climat; mais ils démêleront dans la fuite des fiécles, que c'eft fort peu pour un mort. Alors il pourra fe faire que les Communes ayent part au Gouvernement, & que l'adminiftration Anglaife & Suédoife s'établiffe dans le voifinage de la Turquie.

XXII.

Un Citoyen d'Amfterdam eft un homme; un Citoyen à quelques degrés de longitude par delà eft un animal de fervice.

XXIII.

XXIII.

Tous les hommes font nés égaux, mais un Bourgeois de Maroc ne foupçonne pas que cette vérité exifte.

XXIV.

Cette égalité n'eft pas l'anéantiffement de la fubordination : nous fommes tous également hommes, mais non membres égaux de la fociété. Tous les droits naturels apartiennent également au Sultan & au Boftangi : l'un & l'autre doivent difpofer avec le même pouvoir de leurs perfonnes de leurs familles de leurs biens. Les hommes font donc égaux dans l'effentiel, quoiqu'ils jouent fur la fcène des roles différents.

XXV.

On demande toujours quel Gouvernement eft préférable ? Si on fait cette queftion à un Miniftre ou à fon Commis, ils feront fans doute pour le pouvoir abfolu ; fi à un Baron, il voudra que le Baronage partage le pouvoir législatif. Les Evèques en diront autant : le Citoyen voudra comme de raifon être confulté, & le cultivateur ne voudra pas être oublié. Le meilleur Gouvernement femble être celui où toutes les conditions font également protégées par les Loix.

XXVI.

Un Républicain eft toujours plus attaché à fa patrie, qu'un Sujet à la fienne, par la raifon qu'on aime mieux fon bien que celui de fon Maître.

XXVII.

Qu'eſt-ce que l'amour de la patrie? un compoſé d'amour propre & de préjugés, dont le bien de la ſociété fait la plus grande des vertus. Il importe que ce mot vague, *le public*, faſſe une impreſſion profonde.

XXVIII.

Quand le Seigneur d'un château, ou l'habitant d'une ville, accuſent le pouvoir abſolu, & plaignent le payſan accablé, ne les croyez pas. On ne plaint guères les maux qu'on ne ſent point. Les Citoyens, les Gentilshommes haïſſent encore très rarement la perſonne du Souverain, à moins que ce ne ſoit dans les guerres civiles. Ce qu'on hait, c'eſt le pouvoir abſolu dans la quatriéme ou cinquiéme main, c'eſt l'antichambre d'un Commis ou d'un Sécretaire d'un Intendant qui cauſe les murmures: c'eſt parce qu'on a reçu dans un Palais la rebuſade d'un valet inſolent, qu'on gémit ſur les campagnes déſolées.

XXIX.

Les Anglais reprochent aux Français de ſervir leurs Maîtres gayement. Voici ce qu'on a écrit en Angleterre de plus beau ſur cette matière.

A nation here y pity and admire.
Whom nobleſt ſentiments of glory fire;
Yet tought by cuſtoms force, and bigot fear
To ſerve with pride and boaſt the yoke, they bear:

Whoſe

Whose nobles borns to cringe and to comand,
In courts a mean, in caps a generous band,
From priests and stok-jobbers content receive
Those laws their dreaded arms to Europe give;
Whose people vain in want, in bondage blest
Tho plundered guai, industrious tho oppresd,
With happy follies rise above their fate;
The jest and envy of a wiser state.

On pourait rendre ainsi le sens de ces vers:

Tel est l'esprit Français, je l'admire & le plains.
Dans son abaissement quel excès de courage!
La tête sous le joug, les lauriers dans les mains,
Il chérit à la fois la gloire & l'esclavage.
Ses exploits & sa honte ont rempli l'univers.
Vainqueur dans les combats, enchainé par ses Maîtres,
Pillé par des Traitans, aveuglé par des Prêtres.
Dans la disette il chante, il danse avec ses fers.
Fier dans la servitude, heureux dans sa folie,
De l'Anglais libre & sage il est encore l'envie.

Voici la réponse à toutes ces déclamations dont les Poésies Anglaises, les brochures & les sermons sont remplis. Il est très naturel d'aimer une Maison qui régne depuis près de huit-cent années. Plusieurs étrangers, & même des Anglais, sont venus s'établir en France, uniquement pour y vivre heureux.

XXX.

Un Roi qui n'est point contredit ne peut guère être méchant.

XXXI.

Quelques Anglais de Province qui n'ont voyagé qu'à Londres, s'imaginent que le Roi de France, quand il eſt de loiſir, envoye chercher un Préſident, & pour s'amuſer donne ſon bien à un valet de garderobe.

XXXII.

Il n'y a guères de pays au monde où les fortunes des particuliers ſoient plus aſſurées qu'en France. Le Comte *Maurice de Naſſau* en partant de la Haie pour aller commander l'Infanterie Hollandaiſe, me demanda ſi on lui confiſquerait les rentes qu'il avait ſur l'Hôtel de Ville de Paris. On vous payera, lui dis-je, préciſément le même jour que le Comte *Maurice de Saxe* qui commande l'armée Françaiſe; & cela était vrai à la lettre.

XXXIII.

Louis XI. pendant ſon régne fit paſſer par la main du boureau environ quatre-mille Citoyens, c'eſt qu'il n'était pas abſolu & qu'il voulait l'être. *Louis XIV.* depuis l'avanture du Duc de *Lauzun*, n'éxila pas ſeulement une ſeule perſonne de ſa Cour; c'eſt qu'il était abſolu. Sous *Charles II.* il y eut plus de cinquante têtes conſidérables coupées à Londres.

XXXIV.

Du tems de *Louis XIII.* il n'y eut pas une année ſans faction. *Louis le juſte* était cruel. Il avait

avait commencé à ſeize ans par faire aſſaſſiner ſon premier Miniſtre. Il ſouffrit que le Cardinal de *Richelieu* plus cruel que lui, fit couler le ſang ſur les échafauds.

Le Cardinal *Mazarin* dans les mêmes circonſtances ne fit périr perſonne. Etranger qu'il était, il n'eût pû ſe ſoutenir par la cruauté. Il était fourbe & non méchant. Si *Richelieu* n'eût pas eu de factions à combattre, il eût mis le Royaume au plus haut point de ſplendeur, parce que ſa cruauté qui tenait à la hauteur de ſon caractère, n'ayant pas de quoi s'exercer, eût laiſſé agir la nobleſſe de ſon génie dans toute ſon étendue.

XXXV.

Dans un livre rempli d'idées profondes & de ſaillies ingénieuſes, on a compté le Deſpotiſme parmi les formes naturelles du Gouvernement. L'Auteur, qui eſt fort bon plaiſant, a voulu railler.

Il n'y a point d'Etat deſpotique par ſa nature. Il n'y a point de pays où une Nation ait dit à un homme, *Sire, nous donnons à votre gracieuſe Majeſté le pouvoir de prendre nos femmes, nos enfans, nos biens & nos vies, & de nous faire empaler ſelon votre bon plaiſir & votre adorable caprice.*

Le grand Turc jure ſur l'Alcoran d'obſerver les Loix. Il ne peut faire mourir perſonne ſans un arrêt du Divan & un Fetfa du Muphti. Il eſt ſi peu deſpotique, qu'il ne peut ni changer le prix des monnoyes, ni caſſer les Janiſſaires. Il eſt faux qu'il ſoit le maître du bien de ſes ſujets. Il

donne des terres qu'on appelle des *Timariots*, comme on donnait anciennement les fiefs.

XXXVI.

Le Defpotifme eft l'abus de la Royauté, comme l'Anarchie eft l'abus de la République. Un Sultan qui fans forme de juftice, & fans juftice, emprifonne ou fait périr des Citoyens, eft un voleur de grand chemin, qu'on appelle Votre Hauteffe.

XXXVII.

Un Auteur moderne a dit qu'il y a plus de vertu dans les Républiques, & plus d'honneur dans les Monarchies.

L'honneur eft le défir d'être honoré; avoir de l'honneur, c'eft ne rien faire qui foit indigne des honneurs. On ne dira point qu'un folitaire a de l'honneur. Cela eft reſervé pour ce degré d'eftime que dans la focieté chacun veut attacher à fa perfonne. Il eft bon de convenir des termes, fans quoi bientôt on ne s'entendra plus.

Or du tems de la République Romaine, ce défir d'être honoré par des ftatues, des Couronnes de laurier & des triomphes, rendit les Romains vainqueurs d'une grande partie du monde. L'honneur fubfiftait d'une cérémonie, ou d'une feuille de laurier ou de perfil.

Dès-qu'il n'y eut plus de République, il n'y eut plus de cette efpèce d'honneur.

XXXVIII.

XXXVIII.

Une République n'eſt point fondée ſur la vertu : elle l'eſt ſur l'ambition de chaque Citoyen qui contient l'ambition des autres , ſur l'orgueil qui réprime l'orgueil, ſur le déſir de dominer qui ne ſoufre pas qu'un autre domine. Delà ſe forment des Loix qui conſervent l'égalité autant qu'il eſt poſſible: c'eſt une ſocieté ou des convives d'un appetit égal mangent a la même table, juſqu'a-ce qu'il vienne un homme vorace & vigoureux qui prenne tout pour lui & leur laiſſe les miettes.

XXXIX.

Les petites machines ne réuſſiſſent point en grand parce que les frottements les dérangent: il en eſt de même des Etats : la Chine ne peut ſe gouverner comme la République de Lucques.

XL.

Le Calviniſme & le Luthéraniſme ſont en danger dans l'Allemagne: ce pays eſt plein de grands Evêchés, d'Abbaies Souveraines, de Canonicats, tous propres à faire des converſions. Un Prince Proteſtant ſe fait Catholique pour être Evêque ou Roi d'un certain pays, comme une Princeſſe pour ſe marier.

XLI.

Si la Religion Romaine reprend le deſſus, ce ſera par l'appas des gros Bénéfices, & par le moyen des

des Moines. Les Moines ſont des troupes qui combattent ſans ceſſe; les Proteſtans n'ont point de troupes.

XLII.

On a prétendu que les Religions ſont faites pour les climats. Mais le Chriſtianiſme a régné longtems dans l'Aſie. Il commença dans la Paleſtine; & il eſt venu en Norwége. L'Anglais qui a dit que les Religions étaient nées en Aſie, & trouvaient leur tombeau en Angleterre, a mieux rencontré.

XLIII.

Il faut avouer qu'il y a des cérémonies, des myſtères, qui ne peuvent avoir lieu que dans certains climats. On ſe baigne dans le Gange aux nouvelles Lunes: s'il falait ſe baigner en Janvier dans la Viſtule, cet acte de Religion ne ſerait pas longtems en vigueur, &c.

XLIV.

On a prétendu que la Loi de *Mahomet* qui défend de boire du vin, eſt la Loi du climat d'Arabie, parce que le vin y coagulerait le ſang, & que l'eau eſt rafraichiſſante. J'aimerais autant qu'on eût fait un onziéme commandement en Eſpagne & en Italie, de boire à la glace.

Mahomet ne défendit pas le vin parce que les Arabes aiment l'eau. Il eſt dit dans *la Sonna*, qu'il le défendit, parce qu'il fut témoin des excès que l'yvrognerie fit commettre.

XLV.

XLV.

Toutes les Loix Religieuſes ne ſont pas une ſuite de la nature du climat.

Manger debout un agneau cuit avec des laitues, jetter ce qui en reſte dans le feu, ne point manger de lapin, parce qu'il eſt dit qu'il n'a pas le pié fendu & qu'il rumine, ſe mettre du ſang d'un animal à l'oreille gauche; toutes ces cérémonies n'ont guères de rapport avec la température d'un pays.

XLVI.

Si *Leon X.* avait donné les Indulgences à vendre aux Moines Auguſtins, qui étaient en poſſeſſion du débit de cette marchandiſe, il n'y aurait point de Proteſtans. Si *Anne de Boulen* n'avait pas été belle, l'Angleterre ſerait Romaine. A quoi a-t-il tenu que l'Eſpagne n'ait été toute Arienne, & enſuite toute Mahométane? à quoi a-t-il tenu que Carthage n'ait détruit Rome?

XLVII.

D'un événement donné déduire tous les événemens de l'Univers, eſt un beau problême à réſoudre; mais c'eſt au Maître de l'Univers qu'il apartient de le faire.



CHA-

CHAPITRE TROISIEME.

DES EMBELLISSEMENTS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

LEs habitans de Cachemire ſont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres Peuples le ſont d'affaires ſérieuſes, & vivant comme des enfans qui ne ſavent jamais la raiſon de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, ſe conſolent de tout, ſe moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les Arts. Le Royaume de Cachemire a ſubſiſté plus de treize-cent ans, ſans avoir eu ni de vrais Philoſophes, ni de vrais Poëtes, ni d'Architectes paſſables, ni de Peintres, ni de Sculpteurs. Ils manquèrent longtems de manufactures & de commerce, au point que pendant plus de mille ans, quand un Marquis Cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un Juif ou à un Banian. Enfin vers le commencement du dernier ſiécle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui ſemblaient n'être pas de la nation, & qui nouris de la ſcience des Perſans & des Indiens portèrent

tèrent la raiſon & le génie auſſi loin qu'ils peuvent aller. Il ſe trouva un Sultan qui encouragea ces Grands Hommes, & qui à l'aide d'un bon Viſir poliça, embellit, & enrichit le Royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ſes bienfaits en plaiſantant, & firent des chanſons contre le Sultan, contre le Miniſtre, & contre les Grands Hommes qui les éclairaient.

Les Arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inſpirés du Ciel avaient allumé, fut couvert de cendres. La nature parut épuiſée. La gloire des Arts à Cachemire ne conſiſtait preſque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de paſſer une jambe par deſſus l'autre au ſon des inſtruments avec une grace merveilleuſe; d'autres qui inventaient toutes les ſemaines une façon admirable d'ajuſter un ruban; & enfin d'excellents Chimiſtes, qui avec de l'eſſence de jambon, & autres ſemblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maiſon entre les mains des Médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux Arts à l'honneur de fournir de modes, de danſeurs, & de cuiſiniers preſque toute l'Aſie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus ſaine, & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait, & on ne faiſait rien. Un Philoſophe de l'Indouſtan, grand amateur du bien public, & qui diſait volontiers & inutilement ſon avis quand il s'agiſſait de rendre les hommes plus heureux, & de perfectionner les Arts, paſſa par la capitale

tale de Cachemire : il eut avec un des principaux Boſtangis un long entretien ſur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le Boſtangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magnifique Temple ſemblable à celui de Peckin, ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands Bazards, c'eſt-à-dire, de ces marchés & de ces magazins publics entourés de colomnes, & ſervant à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les ſalles deſtinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatriéme ordre; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maiſons ſur de très-beaux ponts, & qu'on déſirait en vain des places, des fontaines, des ſtatues, & tous les monuments qui font la gloire d'une Nation.

Permettez-moi, dit le Philoſophe Indien, de vous faire une petite queſtion. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh, dit le petit Boſtangi, il n'y a pas moyen : cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le Philoſophe. On nous a déja étalé ce beau paradoxe, reprit le Citoyen ; mais ce ſont des diſcours de ſage, c'eſt-à-dire, des choſes admirables dans la théorie, & ridicules dans la pratique. Nous ſommes rebattus de ces belles ſentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le Philoſophe, à ceux qui vous ont repréſenté qu'il ne s'agiſſait que de vouloir pleinement, & qu'il n'en coûterait rien à l'Etat de Cachemire pour orner vôtre capitale, pour faire toutes les grandes choſes dont elle a beſoin? Nous n'avons

rien

rien répondu, dit le Boſtangi : nous nous ſommes mis à rire ſelon nôtre coûtume, & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le Philoſophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe, qui vous rendrait heureux, & qui vous allarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, ſe mordit les lévres de peur d'éclater au nés de l'Indien ; & ils eurent enſemble la converſation ſuivante :

LE PHILOSOPHE.

Qu'appellez-vous être riche ?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique Méridionale poſſedaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais ; mais étant ſans induſtrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la miſère.

LE BOSTANGI.

J'entends ; vous faites conſiſter la richeſſe dans la poſſeſſion d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les Tartares de l'Ukraine habitent un des

des plus beaux pays de l'Univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un Etat eſt comme tous les talents qui dépendent de la nature & de l'art. Ainſi la richeſſe conſiſte dans le ſol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux eſt celui qui cultive le plus le meilleur terrain ; & le plus beau préſent que DIEU ait fait à l'homme, eſt la néceſſité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord ; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années : & où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas ſoudoyé cent-mille ſoldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il eſt vrai, & l'Etat ne parait pourtant pas apauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent-mille hommes, & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix-mille ?

LE BOSTANGI.

Cela eſt bien différent : il en coute beaucoup moins pour envoyer un Citoyen à la mort, que pour lui faire ſculpter du marbre.

LE

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente-mille hommes de Cavalerie ſeulement ſont beaucoup plus chers que dix-mille artiſans ; & la vérité eſt, que ni les uns ni les autres ne ſont chers quand ils ſont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des piramides, & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons & du ris. Leurs terres ont-elles été épuiſées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraiſſé des fainéants ?

LE BOSTANGI.

Vous me pouſſez à bout, & vous ne me perſuadez pas. La Philoſophie raiſonne, & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toûjours ſuivi cette maxime. ils mangeraient encore du gland, & ne ſauraient pas ce que c'eſt que la pleine Lune. Pour exécuter les plus grandes entrepriſes, il ne faut qu'une tète & des mains ; & on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente, il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a trèsbien traités. Mais quelles dépenſes énormes,

pour mettre tant de matériaux en œuvre!

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc? vôtre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans. Vous avez sous vos pas tous les matériaux; vous avez autour de vous deux-cent-mille fainéants que vous pouvez employer: Il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, & à leur donner pour leur salaire de quoi être bien nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coutera à vôtre Royaume de Cachemire; car assurément vous ne payerez rien aux Persans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos Citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très-véritable; il ne sortira ni argent ni denrées de l'Etat.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourdhui vos travaux?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour ſoutenir une guerre qui a couté beaucoup de ſang & de tréſors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait juſtement contribuer en proportion de leurs biens les poſſeſſeurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien, ſi on contribue pour le malheur de l'eſpèce humaine, ne donnera-t-on rien pour ſon bonheur & pour ſa gloire ? Quoi ! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encor trouvé le ſecret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encor aux premiers élémens de la Police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en ſorte que les poſſeſſeurs du ris, du lin, & des beſtiaux donnaſſent du pilau & des chemiſes aux mendiants qu'on employerait à remuer la terre, & à porter les fardeaux, on ne ſerait guères avancé. Il faudrait faire travailler tous les Artiſtes, qui le long de l'année ſont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six-vingt jours, pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiseux en jours utiles? Que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les Artistes désoccupés ? Alors ceux qui ne savent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vite de l'industrie: vous formerez un peuple d'Artistes.

LE BOSTANGI.

Ces tems sont destinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Vôtre raison est admirable ; mais il ne revient d'argent au tresor public que par la circulation. Le travail n'opére-t-il pas plus de circulation que la débauche qui entraine des maladies ? Est-il bien-vrai qu'il soit de l'intérêt de l'Etat que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette conversation dura longtems. Le Bostangi avoua enfin que le Philosophe avait raison ; & il fut le premier Bostangi qu'un Philosophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup ; mais les hommes ne sont jamais ni tout ce qu'ils veulent, ni tout ce qu'ils peuvent.

Pen-

Pendant que le Raifonneur & le Boftangi s'entretenaient ainfi des hautes fciences, il paffa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds portants petit manteau par-deffus longue jaquette, capuce pointu fur la tête, ceinture de corde fur les reins. Voilà des grands garçons bien faits, dit l'Indien; combien en avez-vous dans votre patrie? A peu près cent-mille de différentes efpèces, dit le Boftangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire! dit le Philofophe. Que j'aimerais à les voir la bèche, la truelle, l'équerre à la main! Et moi auffi, dit le Boftangi, mais ce font de trop grands Saints pour travailler. Que font-ils donc? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le Boftangi. Que cela eft utile à un Etat! dit l'Indien. Cette converfation dura longtems & ne produifit pas grand chofe.



CHAPITRE QUATRIEME.

JUSQU'A QUEL POINT ON DOIT TROMPER LE PEUPLE.

C'Eſt une très-grande queſtion, mais peu agitée, de ſavoir juſqu'à quel degré le peuple, c'eſt à dire neuf parts du Genre humain ſur dix, doit être traitée comme des ſinges. La partie trompante n'a jamais bien examiné ce problême délicat, & de peur de ſe méprendre au calcul, elle a accumulé tout le plus de viſions qu'elle a pû dans les têtes de la partie trompée.

Les honnêtes gens qui liſent quelquefois *Virgile*, ou les lettres Provinciales, ne ſavent pas qu'on tire vingt fois plus d'exemplaires de l'Almanac de Liége & du Courier boiteux, que de tous les bons livres anciens & modernes. Perſonne aſſurément n'a une vénération plus ſincére que moi pour les illuſtres Auteurs de ces Almanacs & pour leurs confréres. Je ſais que depuis le tems des anciens Caldéens, il y a des jours & des moments marqués pour prendre médecine, pour ſe couper les ongles, pour donner bataille, & pour fendre du bois. Je ſais que le plus fort revenu, par exemple, d'une illuſtre Acadé-

Académie consiste dans la vente des Almanacs de cette espèce. Oserai-je avec toute la soumission possible, & toute la défiance que j'ai de mon avis, demander quel mal il arriverait au Genre humain, si quelque puissant Astrologue apprenait aux païsans & aux bons Bourgeois des petites Villes, qu'on peut sans rien risquer se couper les ongles quand on veut, pourvu que ce soit dans une bonne intention. Le Peuple, me répondra-t-on, ne prendrait point des Almanacs de ce nouveau venu. J'ose présumer au contraire qu'il se trouverait parmi le peuple de grands génies qui se feraient un mérite de suivre cette nouveauté. Si on me replique que ces grands génies feraient des factions, & allumeraient une guerre civile ; je n'ai plus rien à dire, & j'abandonne pour le bien de la paix mon opinion hazardée.

Tout le monde connait le Roi de Boutan. C'est un des plus grands Princes du monde. Il foule à ses pieds les Trônes de la Terre; & ses souliers (s'il en a) ont des sceptres pour agrafes. Il adore le *Diable*, comme on sait, & lui est fort dévot, aussi-bien que sa Cour. Il fit venir un jour un fameux Sculpteur de mon pays pour lui faire une belle statue de *Belzebuth*. Le Sculpteur réussit parfaitement, jamais le *Diable* n'a été si beau. Mais malheureusement nôtre *Praxitele* n'avait donné que cinq griffes à son animal, & les Boutaniers lui en donnaient toûjours six. Cette énorme faute du Sculpteur fut relevée par le grand Maitre des Cérémonies du *Diable*, avec tout le zéle d'un homme juste-

ment jaloux des droits de ſon Patron & de l'uſage immémorial & ſacré du Royaume de Boutan. Il demanda la tête du Sculpteur. Celui-ci répondit que ſes cinq griffes peſaient tout juſte le poids des ſix griffes ordinaires; & le Roi de Boutan, qui eſt fort indulgent, lui fit grace. Depuis ce tems le peuple de Boutan fut détrompé ſur les ſix griffes du *Diable*.

Le même jour Sa Majeſté eut beſoin d'être ſaignée. Un Chirurgien Gaſcon, qui était venu à ſa Cour dans un vaiſſeau de nôtre Compagnie des Indes, fut nommé pour tirer cinq onces de ce ſang précieux. L'Aſtrologue de quartier cria que la vie du Roi était en danger ſi on le ſaignait dans l'état où était le Ciel. Le Gaſcon pouvait lui répondre qu'il ne s'agiſſait que de l'état où était le Roi de Boutan; mais il attendit prudemment quelques minutes; & prenant ſon almanac: Vous avez raiſon, grand homme, dit-il à l'Aumonier de quartier, le Roi ſerait mort ſi on l'avait ſaigné dans l'inſtant où vous parliez; le Ciel a changé depuis ce tems-là, & voici le moment favorable. L'Aumonier en convint. Le Roi fut guéri; & petit à petit on s'accoutuma à ſaigner les Rois quand ils en avaient beſoin.

Un brave Dominicain diſait dans Rome à un Philoſophe Anglais; Vous êtes un chien, vous enſeignez que c'eſt la Terre qui tourne, & vous ne ſongez pas que *Joſué* arrêta le Soleil. Eh! mon Révérend Pére, répondit l'autre; c'eſt auſſi depuis ce tems-là que le Soleil eſt immobile. Le Dominicain & le Chien s'embraſſèrent; & on oſa

oſa croire enfin même en Italie que la Terre tourne.

Un Augure ſe lamentait du tems de *Céſar* avec un Sénateur ſur la décadence de la République. Il eſt vrai que les tems ſont bien funeſtes, diſait le Sénateur; il faut trembler pour la liberté Romaine. Ah! ce n'eſt pas là le plus grand mal, diſait l'Augure; on commence à n'avoir plus pour nous ce reſpect qu'on avait autrefois; il ſemble qu'on nous tolére; nous ceſſons d'être néceſſaires. Il y a des Généraux qui oſent donner bataille ſans nous conſulter; & pour comble de malheur, ceux qui nous vendent les poulets ſacrés commencent à raiſonner. Eh bien, que ne raiſonnez-vous auſſi? repliqua le Sénateur; & puiſque les vendeurs de poulets du tems de *Céſar* en ſavaient plus que ceux du tems de *Numa*, ne faut-il pas que vous autres Augures d'aujourdhui vous ſoyez plus Philoſophes que ceux d'autrefois?



CHA-

CHAPITRE CINQUIEME.

LES DEUX CONSOLE'S.

LE grand Philosophe *Citofile* disait un jour à une femme désolée & qui avait juste sujet de l'être, Madame, la Reine d'Angleterre fille du grand *Henri IV.* a été aussi malheureuse que vous : on la chassa de ses Royaumes ; elle fut prète à périr sur l'Océan par les tempêtes ; elle vit mourir son Royal Epoux sur l'échafaut. J'en suis fachée pour elle, dit la Dame ; & elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

Mais, dit *Citofile*, souvenez-vous de *Marie Stuard :* elle aimait fort-honnètement un brave Musicien qui avait une très-belle basse-taille. Son mari tua son Musicien à ses yeux ; & ensuite sa bonne amie & sa bonne parente la Reine *Elizabeth*, qui se disait pucelle, lui fit couper le cou sur un échafaut tendu de noir, après l'avoir tenue en prison dix-huit années. Cela est fort cruel, répondit la Dame ; & elle se replongea dans sa mélancolie.

Vous avez peut-ètre entendu parler, dit le Consolateur, de la belle *Jeanne* de Naples, qui fut prise & étranglée. Je m'en souviens confusément, dit l'affligée.

Il faut que je vous conte, ajouta l'autre, l'avanture d'une Souveraine qui fut détronée de mon

mon tems après ſoupé, & qui eſt morte dans une iſle déſerte. Je ſai toute cette Hiſtoire, répondit la Dame.

Eh bien donc je vais vous aprendre ce qui eſt arrivé à une autre grande Princeſſe à qui j'ai montré la Philoſophie. Elle avait un amant, comme en ont toutes les grandes & belles Princeſſes. Son pére entra dans ſa chambre, & ſurprit l'amant qui avait le viſage tout en feu & l'œil étincelant comme un eſcarboucle; la Dame auſſi avait le teint fort animé. Le viſage du jeune homme déplut tellement au pére, qu'il lui apliqua le plus énorme ſouflet qu'on eût jamais donné dans ſa Province. L'Amant prit une paire de pincettes & caſſa la tête au beau-pére, qui guérit à peine, & qui porte encor la cicatrice de cette bleſſure. L'Amante éperdue, ſauta par la fenêtre & ſe démit le pied; de maniere qu'aujourdhui elle boite viſiblement, quoique d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'Amant fut condamné à la mort pour avoir caſſé la tête à un très-grand Prince: Vous pouvez juger de l'état où était la Princeſſe quand on menait pendre l'Amant. Je l'ai vue longtems lorſqu'elle était en priſon; elle ne me parlait jamais que de ſes malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je ſonge aux miens? lui dit la Dame. C'eſt, dit le Philoſophe, parce qu'il n'y faut pas ſonger, & que tant de grandes Dames ayant été ſi infortunées, il vous ſied mal de vous déſeſpérer. Songez à *Hecube*, ſongez à *Niobé*. Ah! dit la Da-

me,

me, ſi j'avais vécu de leur tems, ou de celui de tant de belles Princeſſes ; & ſi pour les conſoler vous leur aviez conté mes malheurs, penſez-vous qu'elles vous euſſent écouté ?

Le lendemain le Philoſophe perdit ſon fils unique, & fut ſur le point d'en mourir de douleur. La Dame fit dreſſer une liſte de tous les Rois qui avaient perdu leurs enfans, & la porta au Philoſophe ; il la lut, la trouva fort exacte, & n'en pleura pas moins. Trois mois après ils ſe revirent, & furent étonnés de ſe retrouver d'une humeur très-gaye. Ils firent ériger une belle ſtatue au *tems*, avec cette inſcription : *A CELUI QUI CONSOLE.*



CHA-

CHAPITRE SIXIEME.

SUR LE PARADOXE QUE LES SCIENCES ONT NUI AUX MOEURS.

DIEU merci j'ai brûlé tous mes livres, me dit hier *Timon*. Quoi tous ſans exception! paſſe encor pour le Journal de Trévoux, les Romans du tems & les piéces nouvelles. Mais que vous ont fait *Ciceron* & *Virgile*, *Racine*, *La Fontaine*, l'*Arioſte*, *Adiſſon* & *Pope*? j'ai tout brulé, repliqua-t-il; ce ſont des corrupteurs du genre-humain. Les Maîtres de Géometrie & d'Arithmétique même ſont des monſtres. Les ſciences ſont le plus horrible fléau de la terre. Sans elles nous aurions toûjours eu l'âge d'or. Je renonce aux gens de lettres pour jamais, à tous les pays où les arts ſont connus. Il eſt affreux de vivre dans des villes, où l'on porte la meſure du tems en or dans ſa poche, où l'on a fait venir de la Chine de petites chenilles pour ſe couvrir de leur duvet, où l'on entend cent inſtruments qui s'accordent, qui enchantent les oreilles, & qui bercent l'ame dans un doux repos. Tout cela eſt horrible; & il eſt clair qu'il n'y a que les Iroquois qui ſoient gens de bien; encor faut-il qu'ils ſoient loin de Quebec, où je ſoupçonne, que les damnables ſciences de l'Europe ſe ſont introduites.

Quand

Quand *Timon* eut bien évaporé sa bile, je le priai de me dire sans humeur ce qui lui avait inspiré tant d'aversion pour les belles-lettres. Il m'avoua ingénuement, que son chagrin était venu originairement d'une espèce de gens qui se font valets de Libraires, & qui de ce bel état où les réduit l'impuissance de prendre une profession honnète, insultent tous les mois les hommes les plus estimables de l'Europe pour gagner leurs gages. Vous avez raison, lui dis-je. Mais voudriez-vous qu'on tuât tous les chevaux d'une ville, parce qu'il y a quelques rosses qui ruent & qui servent mal ?

Je vis que cet homme avait commencé par haïr l'abus des Arts & qu'il était parvenu enfin à haïr les Arts mêmes. Vous conviendrez, me disait-il, que l'industrie donna à l'homme de nouveaux besoins. Ces besoins allument les passions, & les passions font commettre tous les crimes. L'Abbé *Suger*, gouvernait fort bien l'Etat dans les tems d'ignorance. Mais le Cardinal de *Richelieu*, qui était Théologien & Poëte, fit couper plus de têtes qu'il ne fit de mauvaises piéces de théatre. A peine eut-il établi l'Académie Françaife, que les *Cinqmars*, les *de Thou*, les *Marillacs* passèrent par la main du boureau. Si *Henri VIII.* n'avait pas étudié, il n'aurait pas envoyé deux de ses femmes sur l'échafaut. *Charles IX.* n'ordonna les massacres de la *St. Barthelemy*, que parce que son Précepteur *Amiot* lui avait appris à faire des vers. Et les Catholiques ne massacrèrent en Irlande trois à quatre mille familles de Protestans, que parce qu'ils avaient appris à fond

fond la Somme de *St. Thomas.*

Vous penſez donc, lui dis-je, qu'*Attila*, *Genſeric*, *Odoacre* & leurs pareils avaient étudié longtems dans les Univerſités. Je n'en doute nullement, me dit-il, & je ſuis perſuadé qu'ils ont écrit beaucoup en vers & en proſe; ſans cela auraient-ils détruit une partie du genre humain? Ils liſaient aſſiduement les Caſuiſtes & la morale relâchée des Jéſuites, pour calmer les ſcrupules, que la nature ſauvage donne toute ſeule. Ce n'eſt qu'à force d'eſprit & de culture qu'on peut devenir méchant. Vivent les ſots pour être honnêtes gens. Il fortifia cette idée par beaucoup de raiſons capables de faire remporter un prix dans une Académie. Je le laiſſai dire. Nous partimes pour aller ſouper à la campagne. Il maudiſſait en chemin la barbarie des Arts, & je liſais *Horace.*

Au coin d'un bois nous fumes rencontrés par des voleurs & dépouillés de tout impitoyablement. Je demandai à ces Meſſieurs dans quelle Univerſité ils avaient étudié. Ils m'avouèrent qu'aucun d'eux n'avait jamais apris à lire.

Après avoir été ainſi volés par des ignorants, nous arrivames preſque nuds dans la maiſon où nous devions ſouper. Elle apartenait à un des plus ſavants hommes de l'Europe. *Timon* ſuivant ſes principes devait s'attendre à être égorgé. Cependant il ne le fut point; on nous habilla, on nous prêta de l'argent, on nous fit la plus grande chére: & *Timon* au ſortir du repas demanda une plume & de l'encre pour écrire contre ceux qui cultivent leur eſprit.

CHA-

CHAPITRE SEPTIEME.

DES TITRES.

EN relisant *Horace* j'ai remarqué ce vers dans une Epitre à *Mécène*: *Te dulcis amice revisam.* J'irai vous voir, mon cher ami. Ce *Mécène* était la seconde personne de l'Empire Romain, c'est-à-dire un homme plus considérable & plus puissant que ne l'est aujourdhui le plus grand Monarque de l'Europe.

En relisant *Corneille*, j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scudéri* Gouverneur de Notre Dame de la Garde, il s'exprime ainsi au sujet du Cardinal de Richelieu, *Monsieur le Cardinal votre Maître & le mien.* C'est peut-être la première fois qu'on a parlé ainsi d'un Ministre, depuis qu'il y a dans le monde des Ministres, des Rois, & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, Auteur de *Cinna*, dédie humblement ce *Cinna* au Sr. *de Montauron* Trésorier de l'Epargne, qu'il compare sans façon à *Auguste.* Je suis fâché qu'il n'ait pas appellé *Montauron* Monseigneur.

On conte qu'un vieil Officier qui savait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au Marquis de *Louvois*, *Monsieur*, & n'ayant point eu de réponse, lui écrivit *Monseigneur*; & n'en obtint pas davantage, parce que le Ministre avait encore le *Monsieur* sur le cœur. Enfin il lui écrivit, *à mon* DIEU, *mon* DIEU *Louvois*,

vois, & au commencement de la lettre il mit, *mon* DIEU *mon* CREATEUR. Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon tems étaient grands & modeſtes, & que nous ſommes petits & vains?

Comment vous portez-vous, mon cher ami? diſait un Duc & Pair à un Gentilhomme; à votre ſervice, mon cher ami, répondit l'autre; & dès ce moment il eut ſon *cher ami* pour ennemi implacable. Un Grand de Portugal parlait à un Grand d'Eſpagne, & lui diſait à tout moment *Votre Excellence.* Le Caſtillan lui répondait, votre Courtoiſie, *vueſtra merced*; c'eſt le Titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le Portugais piqué appella l'Eſpagnol à ſon tour, *Votre Courtoiſie*; l'autre lui donna alors de *l'Excellence.* A la fin le Portugais laſſé lui dit, pourquoi me donnez-vous toujours de la courtoiſie quand je vous donne de l'Excellence? & pourquoi m'appellez-vous Votre Excellence, quand je vous dis Votre Courtoiſie? C'eſt que tous les Titres me ſont égaux, répondit humblement le Caſtillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des Titres ne s'introduiſit dans nos climats ſeptentrionaux de l'Europe que quand les Romains eurent fait connaiſſance avec la ſublimité Aſiatique. Tous les Rois de l'Aſie étaient, & ſont encore couſins germains du Soleil & de la Lune: leurs ſujets n'oſent jamais prétendre à cette alliance; & tel Gouverneur de Province qui s'intitule, *Muſcade de Conſolation* & *Roſe de Plaiſir*, ſerait empalé, s'il ſe diſait pa-

rent le moins du monde de la Lune & du Soleil. *Constantin* fut je pense le premier Empereur Romain, qui chargea l'humilité Chrètienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnait du *Dieu* aux Empereurs. Mais ce mot *Dieu* ne signifiait rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus*, *Divus Trajanus*, voulaient dire, *St. Auguste*, *St. Trajan*. On croyait qu'il était de la dignité de l'Empire Romain, que l'ame de son Chef allat au Ciel après sa mort; & souvent même on accordait le Titre de *Saint*, de *Divus*, à l'Empereur, en avancement d'hoirie. C'est à peu près par cette raison, que les premiers Patriarches de l'Eglise Chrètienne s'appellaient tous, *Votre Sainteté*. On les nommait ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des Titres fort humbles, pourvû qu'on en reçoive de fort honorables. Tel Abbé qui s'intitule *Frére*, se fait appeller *Monseigneur* par ses Moines. Le Pape se nomme *Serviteur des Serviteurs* de DIEU. Un bon Prêtre du Holstein écrivit un jour au Pape Pie IV. *à Pie IV. Serviteur des Serviteurs de* DIEU. Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire, & l'Inquisition le fit mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'Empereur qui eut le Titre de *Majesté*. Les autres Rois s'appellaient *Votre Altesse*, *Votre Serénité*, *Votre Grace*. *Louis XI.* fut le premier en France qu'on appella communément *Majesté*, Titre non moins con-

convenable en effet à la dignité d'un grand Royaume héréditaire qu'à une Principauté élective. Mais on se servait du terme d'*Altesse* avec les Rois de France longtems après lui, & on voit encore des lettres à *Henri III.* dans lesquelles on lui donne ce Titre. Les Etats d'Orléans ne voulurent point que la Reine *Catherine de Médicis* fut appellée *Majesté*. Mais peu à peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom est indifférent, il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas. La Chancélerie Allemande, toujours invariable dans ses nobles usages, a prétendu jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les Rois que de *Sérénité*. Dans le fameux Traité de Westphalie, où la France & la Suède donnèrent des Loix au Saint Empire Romain, jamais les Plénipotentiaires de l'Empereur ne présentèrent de mémoires Latins où Sa *Sacrée Majesté Impériale* ne Traitat avec les *Sérénissimes Rois de France & de Suède*; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'assurer que leurs *Sacrées Majestés de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *Sérénissime Empereur*. Enfin dans le Traité tout fut égal de part & d'autre. Les Grands Souverains ont depuis ce tems passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux. Et celui qui a battu ses voisins a eu la Prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II. fut la première *Majesté* en Espagne; car la *Sérénité* de *Charles V.* ne devint *Majesté* qu'à cause de l'Empire. Les enfans de *Philippe II.* furent les premières *Altesses*, & ensui-

te ils furent *Altesses Royales*. Le Duc d'Orléans frére de *Louis XIII.* ne prit qu'en 1631. le Titre d'*Altesse Royale*; alors le Prince de Condé prit celui d'*Altesse Sérénissime*, que n'osérent s'arroger les Ducs de Vendome. Le Duc de Savoye fut alors *Altesse Royale*, & devint ensuite *Majesté*. Le Grand-Duc de Florence en fit autant, à la *Majesté* près; & enfin le Czar, qui n'était connu en Europe que sous le nom de Grand-Duc, s'est déclaré *Empereur*, & a été reconnu pour tel.

Il n'y avait anciennement que deux Marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le Marquis de Brandebourg est devenu *Roi*, & *grand Roi*; mais aujourdhui nos Marquis Italiens & Français sont d'une espèce un peu différente. Qu'un Bourgeois Italien ait l'honneur de donner à diner au Légat de sa Province, & que le Légat en buvant lui dise, *Monsieur le Marquis, à votre santé*, le voila Marquis lui & ses enfans à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui possédera pour tout bien dans son village la quatriéme partie d'une petite Chatellenie ruinée, arrive à Paris, qu'il y fasse un peu de fortune ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ses actes, *Haut & Puissant Seigneur, Marquis & Comte*; & son fils sera chez son Notaire, *Très-Haut & Très-Puissant Seigneur*; & comme cette petite ambition ne nuit en rien au Gouvernement ni à la Societé civile, on n'y prend pas garde. Quelques Seigneurs Français se vantent d'avoir des *Barons* Allemands dans leurs écuries: quelques Seigneurs Allemands disent

ſent qu'ils ont des *Marquis* Français dans leurs cuiſines ; il n'y a pas longtems, qu'un étranger étant à Naples fit ſon cocher *Duc.* La coutume en cela eſt plus forte que l'autorité Royale. Soyez peu connu à Paris, vous y ſerez *Comte* ou *Marquis* tant qu'il vous plaira ; ſoyez homme de robe ou de finance, & que le Roi vous donne un Marquiſat bien réel, vous ne ſerez jamais pour cela *Monſieur le Marquis.* Le célèbre *Samuel Bernard* était plus *Comte* que cinq cent *Comtes* que nous voyons qui ne poſſédent pas quatre arpens de terre ; le Roi avait érigé pour lui ſa terre de Conbert en bonne Comté. S'il ſe fut fait annoncer dans une viſite, *le Comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le Roi donne à un Négociant un Titre de *Comte* ou de *Baron*, il reçoit ſans difficulté de toute la nation le nom qui lui eſt propre. Les gens de la plus haute naiſſance, le Roi lui-même, l'appellent *Mylord*, Monſeigneur. Il en eſt de même en Italie : il y a le Protocole des *Monſignors.* Le Pape lui-même leur donne ce Titre. Son Médecin eſt *Monſignor*, & perſonne n'y trouve à redire.

En France le Monſeigneur eſt une terrible affaire. Un Evêque n'était avant le Cardinal de *Richelieu* que mon *Reverendiſſime Père en Dieu* ; mais quand *Richelieu* fut Sécretaire d'Etat, étant encore Evêque de Luſſon, ſes confréres les Evêques, pour ne pas lui donner ce Titre excluſif de *Monſeigneur*, que les Sécretaires d'Etat commencèrent à prendre, convinrent

de se le donner à eux-mèmes. Cette entreprise n'essuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un Titre nouveau que les Rois n'avaient pas donné aux Evèques, on continua dans les Edits, Déclarations, Ordonnances, & dans tout ce qui émane de la Cour, à ne les appeller que *Sieurs*. Et Messieurs du Conseil n'écrivent jamais à un Evèque que *Monsieur*. Les Ducs & Pairs ont eu plus de peine à se mettre en possession du *Monseigneur*. La grande Noblesse, & ce qu'on appelle la grande Robe, leur refusent tout net cette distinction. Le comble des succès de l'orgueil humain, est de recevoir des Titres d'honneur de ceux qui croyent être vos égaux; mais il est bien difficile d'arriver à ce point: on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil. Quand les Ducs exigèrent que les pauvres Gentilshommes leur écrivissent *Monseigneur*, les Présidens à Mortier en demandèrent autant aux Avocats & aux Procureurs. On a connu un Président, qui ne voulut pas se faire saigner, parce que son Chirurgien lui avait dit, „Monsieur de quel bras vou-„lez-vous que je vous saigne? Il y eut un vieux Conseiller de la Grand-Chambre qui en usa plus franchement. Un Plaideur lui dit, *Monseigneur*, *Monsieur votre Sécretaire*.... Le Conseiller l'arrèta tout court; vous avez dit trois sottises en trois paroles. Je ne suis point *Monseigneur*, mon Sécretaire n'est point *Monsieur*, c'est mon *Clerc*.

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit *Mon-*

seigneur

seigneur dans la nation ; comme toutes les femmes, qui étaient autrefois *Mademoiselle*, sont actuellement *Madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit, „ Seigneur, *Votre Courtoisie* a-t-elle pris son chocolat? „ Cette manière polie de s'exprimer éléve l'ame & conserve la dignité de l'espèce.

César & *Pompée* s'appéllaient dans le Sénat, *César* & *Pompée*. Mais ces gens-là ne savaient pas vivre. Ils finissaient leurs lettres par *vale*, adieu. Nous étions nous autres, il y a soixante ans, *affectionnés serviteurs* ; nous sommes devenus depuis *très-humbles & très-obéïssans* ; & actuellement nous avons l'*honneur de l'être*. Je plains notre postérité ; elle ne poura que difficilement ajouter à ces belles formules. Le Duc d'Epernon le premier des Gascons pour la fierté, mais qui n'était pas le premier des Hommes d'Etat, écrivit avant de mourir au Cardinal de *Richelieu*, & finit sa lettre par *Votre très-humble & très-obéïssant* ; mais se souvenant que le Cardinal ne lui avait donné que du *très-affectionné*, il fit partir un exprès pour rattraper sa lettre qui était déja partie, la recommença, signa *très-affectionné*, & mourut ainsi au lit d'honneur.



CHAPITRE HUITIEME.

DES CEREMONIES.

LE fauteuil à bras, la chaise à dos, le tabouret, la main droite, & la main gauche, ont été pendant plusieurs siécles d'importans objets de politique, & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-péres il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison, & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encore des Provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle une chaise de doléance.

Longtems après *Attila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduisit dans les Cours, & que les Grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs Donjons, ce fut une belle distinction de s'asséoir sur un de ces Trônes; & tel Seigneur Chatelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ses domaines faire sa cour à un Comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les Mémoires de *Mademoiselle*, que cette auguste Princesse passa un quart de sa vie dans les angoisses mortelles des disputes pour des chaises à dos. Devait-on s'asséoir dans une certaine chambre sur une chaise ou sur un tabouret, ou même ne point s'asseoir? Voilà ce

qui

qui intriguait toute une Cour. Aujourdhui les mœurs ſont plus unies; les canapés & les chaiſes longues ſont employées par les Dames, ſans cauſer d'embaras dans la ſocieté.

Lorſque le Cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette* de France & de *Charles I.* avec les Ambaſſadeurs d'Angleterre, l'affaire fut ſur le point d'être rompue, pour deux ou trois pas de plus que les Ambaſſadeurs exigeaient auprès d'une porte; & le Cardinal ſe mit au lit pour trancher toute difficulté. L'hiſtoire a ſoigneuſement conſervé cette prétieuſe circonſtance. Je crois que ſi on avait propoſé à *Scipion* de ſe mettre nud entre deux draps pour recevoir la viſite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaiſante.

La marche des caroſſes, & ce qu'on appelle le haut du pavé, ont été encore des témoignages de grandeur, des ſources de prétentions, de diſputes & de combats pendant un ſiécle entier. On a regardé comme une ſignalée victoire de faire paſſer un caroſſe devant un autre caroſſe. Il ſemblait à voir les Ambaſſadeurs ſe promener dans les rues, qu'ils diſputaſſent le prix dans des Cirques; & quand un Miniſtre d'Eſpagne avait pû faire reculer un cocher Portugais, il envoyait un courier à Madrid informer le Roi ſon Maître de ce grand avantage.

A meſure que les pays ſont barbares, ou que les Cours ſont faibles, le cérémonial eſt plus en vogue. La vraie puiſſance & la vraie politeſſe dédaignent la vanité.

Il eſt à croire qu'à la fin on ſe déſera de cette

te coutume qu'ont encore quelquefois les Ambaſſadeurs, de ſe ruiner pour aller en proceſſion par les rues avec quelques caroſſes de louage rétablis & redorés, précedés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle faire ſon entrée ; & il eſt aſſez plaiſant de faire ſon entrée dans une ville ſept ou huit mois après qu'on y eſt arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui conſtitue la grandeur des Romains modernes ; cette ſcience du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monſignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de ſe promener dans une chambre à droite ou à gauche ; ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à bailler, & les Caudataires des Cardinaux ſe plaignent que tout annonce la décadence.

Un Colonel Français paſſa il y a un an à Bruxelles, & ne ſachant que faire, il voulut aller à l'aſſemblée de la ville. Elle ſe tient chez une Princeſſe, lui dit-on. Soit, répondit l'autre, que m'importe ? Mais il n'y a que des Princes qui aillent là ; êtes-vous Prince ? Va, va, dit le Colonel, ce ſont de bons Princes ; j'en avais l'année paſſée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eumes pris la ville, & ils étaient tous fort polis.



CHA-

CHAPITRE NEUVIEME.

SOTTISE DES DEUX PARTS.

Sottise des deux parts, est comme on fait la devise de toutes les querelles. Je ne parle pas ici de celles qui ont fait verser le sang. Les Anabaptistes qui ravagèrent la Westphalie, les Calvinistes qui allumèrent tant de guerres en France, les factions sanguinaires des Armagnacs, & des Bourguignons, le supplice de la Pucelle d'Orléans, que la moitié de la France regardait comme une Héroïne céleste, & l'autre comme une sorciére; la Sorbonne qui présentait requête pour la faire bruler; l'assassinat du Duc d'Orléans justifié par des Docteurs; les sujets dispensés du serment de fidélité par un Décret de la sacrée Faculté; les bourreaux tant de fois employés à soutenir des opinions; les buchers allumés pour des malheureux à qui on persuadait qu'ils étaient sorciers ou hérétiques; tout cela passa la Sottise. Ces abominations cependant étaient du bon tems, de la bonne foi Germanique, de la naïveté Gauloise, & j'y renvoye les honnêtes gens qui regrettent toujours les tems passés.

Je ne veux ici que me faire, pour mon édification particuliére, un petit mémoire instructif

tif de belles choses qui ont partagé les esprits de nos ayeux.

Dans l'onziéme siécle, dans ce bon tems, où nous ne connaissions ni l'art de la guerre qu'on faisait toujours, ni celui de policer les villes, ni le commerce, ni la societé, & où nous ne savions ni lire ni écrire; des gens de beaucoup d'esprit disputèrent solemnellement, longuement, & vivement, sur ce qui arrivait à la garde-robe quand on avait rempli un devoir sacré, dont il ne faut parler qu'avec le plus profond respect. C'est ce qu'on apella la dispute des Stercoristes. Cette querelle n'excita pas de guerre, & fut du moins par-là une des plus douces impertinences de l'esprit humain.

La dispute qui partagea l'Espagne savante au même siécle sur la version Mosarabique se termina aussi sans ravage de Provinces & sans effusion de sang humain. L'esprit de Chevalerie qui régnait alors, ne permit pas qu'on éclaircit autrement la difficulté, qu'en remettant la décision à deux Nobles Chevaliers : Celui des deux *Don Quichottes* qui renverserait par terre son adversaire, devait faire triompher la version dont il était le tenant. *Don Ruis de Martanza* Chevalier du Rituel Mosarabique fit perdre les arçons au *Don Quichotte* du Rituel Latin; mais comme les Loix de la noble Chevalerie ne décidaient pas positivement qu'un Rituel dut être proscrit, parce que son Chevalier avait été désarçonné, on se servit d'un secret plus sur & fort en usage, pour savoir lequel des deux livres devait être préferé; ce fut de les jetter tous deux dans le feu : car il

il n'était pas possible que le bon Rituel ne fut préservé des flâmes. Je ne sai comment il arriva qu'ils furent brulés tous deux ; la dispute resta indécise au grand étonnement des Espagnols. Peu à peu le Rituel Latin eut la préférence ; & s'il se fut présenté par la suite quelque Chevalier pour soutenir le Mosarabique, c'eut été le Chevalier & non le Rituel qu'on eut jetté dans le feu.

Dans ces beaux siécles, nous autres peuples polis, quand nous étions malades, nous étions obligés d'avoir recours à un Médecin Arabe ; quand nous voulions savoir quel jour de la Lune nous avions, il fallait s'en raporter aux Arabes. Si nous voulions faire venir une piéce de drap, il fallait payer cher un Juif ; & quand un laboureur avait besoin de pluye, il s'adraissait à un sorcier. Mais enfin lorsque quelques-uns de nous eurent apris le Latin, & que nous eumes une mauvaise traduction d'*Aristote* ; nous figurames dans le monde avec honneur, nous passames trois ou quatre cent ans à déchifrer quelques pages du *Stagirite*, à les adorer, & à les condamner ; les uns ont dit que sans lui nous manquerions d'articles de foi ; les autres qu'il était Athée. Un Espagnol a prouvé qu'*Aristote* était un Saint, & qu'il fallait fêter sa fête. Un Concile en France a fait bruler ses divins écrits. Des Colléges, des Universités, des Ordres entiers de Religieux se sont anatématizés réciproquement, au sujet de quelques passages de ce Grand-Homme, que ni eux, ni les Juges qui interposérent leur autorité,

torité, ni l'Auteur n'entendirent jamais. Il y eut beaucoup de coups de poing donnés en Allemagne pour ces graves querelles ; mais enfin il n'y eut pas beaucoup de sang répandu. C'est dommage pour la gloire d'*Aristote*, qu'on n'ait pas fait la guerre civile, & donné quelques batailles rangées en faveur des *Quidittés*, & de l'*Universel de la part de la chose.* Nos péres se sont égorgés pour des questions qu'ils ne comprenaient pas davantage.

Il est vrai qu'un fou fort célébre nommé *Occam*, surnommé *le Docteur Invincible*, Chef de ceux qui tenaient pour l'*Universel de la part de la pensée*, demanda à l'Empereur *Louis de Baviére* qu'il deffendit sa plume par son épée Impériale, contre *Scot* autre fou Ecossais, surnommé *le Docteur Subtil*, qui bataillait pour l'*Universel de la part de la chose.* Heureusement l'épée de *Louis de Baviére* resta dans son foureau. Qui croirait que ces disputes ont duré jusqu'à nos jours, & que le Parlement de Paris en 1624. a donné un bel arrêt en faveur d'*Aristote*.

Vers le tems du brave *Occam* & de l'intrépide *Scot*, il s'éleva une querelle bien plus sérieuse, dans laquelle les Reverends Péres Cordeliers entraînérent tout le monde Chrêtien. C'était pour savoir si leur potage leur apartenait en propre, ou s'ils n'en étaient que simples usufruitiers. La forme du capuchon, & la largeur de la manche furent encore les sujets de cette guerre sacrée. Le Pape *Jean XXII.* qui voulut s'en mêler, trouva à qui parler. Les Cordeliers quittérent

rent ſon parti pour celui de *Louis de Bavière*, qui alors tira ſon épée. Il y eut d'ailleurs trois ou quatre Cordeliers de brulés comme hérétiques. Cela eſt un peu fort ; mais après tout, cette affaire n'ayant pas ébranlé de Trônes & ruiné de Provinces, on peut la mettre au rang des ſottiſes paiſibles.

Il y en a toujours eu de cette eſpéce. La plupart ſont tombées dans le plus profond oubli ; & de quatre ou cinq cent Sectes qui ont parû, il ne reſte dans la mémoire des hommes que celles qui ont produit ou d'extrêmes deſordres ou d'extrêmes ridicules, deux choſes qu'on retient aſſez volontiers. Qui ſait aujourdhui s'il y a eu des Orèbites, des Oſmites, des Inſdorfiens ? qui connaît les Oints & les Patiſſiers, les Cornaciens, les Iſcariotiſtes ?

Un jour en dinant chez une Dame Hollandaiſe, je fus charitablement averti par un des convives, de prendre bien garde à moi, & de ne me pas aviſer de louer *Voëtius* ? Je n'ai nulle envie, lui dis-je, de dire ni bien ni mal de votre *Voëtius* ; mais pourquoi me donnez-vous cet avis ? c'eſt que Madame eſt Cocceienne, me dit mon voiſin. Hélas très volontiers, lui dis-je. Il m'ajouta qu'il y avait encore quatre Cocceiennes en Hollande, & que c'était grand dommage que l'eſpéce périt. Un tems viendra où les Janſeniſtes, qui ont fait tant de bruit parmi nous, & qui ſont ignorés partout ailleurs, auront le ſort des Cocceiens. Un vieux Docteur me diſait, Monſieur, dans ma jeuneſſe je me ſuis eſcrimé pour le *mandata impoſſibilia*

possibilia volentibus & conantibus. J'ai écrit contre le formulaire & contre le Pape, & je me suis crû Confesseur. J'ai été mis en prison, & je me suis crû Martir. Actuellement? je ne me mêle plus de rien, & je me crois raisonnable. Quelles sont vos occupations? lui dis-je. Monsieur, me répondit-il, j'aime beaucoup l'argent. C'est ainsi que presque tous les hommes dans leur vieillesse se moquent intérieurement des sottises, qu'ils ont avidement embrassées dans leur jeunesse. Les Sectes vieillissent comme les hommes. Celles qui n'ont pas été soutenues par de grands Princes, qui n'ont point causé de grands maux, vieillissent plutôt que les autres. Ce sont des maladies épidémiques, qui passent comme la suette & la cocluche.

Il n'est plus question des pieuses rêveries de Madame *Guion*. Ce n'est plus le livre inintelligible des *Maximes des Saints* qu'on lit, c'est le *Télémaque*. On ne se souvient plus de ce que l'éloquent *Bossuet* écrivit contre le tendre, l'élégant, l'aimable *Fenelon*; on donne la préférence à ses oraisons funèbres. Dans toute la dispute sur ce qu'on appellait le Quiétisme, il n'y a eu de bon que l'ancien conte réchauffé de la bonne femme, qui aportait un réchaud pour bruler le Paradis, & une cruche d'eau pour éteindre le feu de l'Enfer; ainsi qu'on ne servit plus DIEU par espérance ni par crainte. Je remarquerai seulement une singularité de ce procès, laquelle ne vaut pas le conte de la bonne femme, c'est que les Jésuites, qui étaient tant accusés en France par les Jansenistes, d'avoir été fondés par *St. Ignace* exprès pour dé-

truire

truire l'amour de Dieu, follicitèrent vivement à Rome en faveur de l'amour pur de Mr. de *Cambray*. Il leur arriva la même chofe qu'à Mr. *de Langeais*, qui était pourfuivi pàr fa femme au Parlement de Paris, pour caufe d'impuiffance, & par une fille au Parlement de Rennes, pour lui avoir fait un enfant. Il fallait qu'il gagnât l'une des deux affaires; il les perdit toutes deux. L'Amour pur pour lequel les Jéfuites s'étaient donné tant de mouvement, fut condamné à Rome, & ils pafférent toujours à Paris pour ne vouloir pas qu'on aimât Dieu. Cette opinion était tellement enracinée dans les efprits, que lorfqu'on s'avifa de vendre dans Paris, il y a quelques années, une taille-douce repréfentant notre Seigneur Jesus-Christ, habillé en Jéfuite, un plaifant (c'était apparemment le *Loufiik* du parti Janfenifte) mit ces vers au bas de l'eftampe.

Admirez l'artifice extrême
De ces Péres ingénieux;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

A Rome, où l'on n'effuye jamais de pareilles difputes, & où l'on juge celles qui s'élévent ailleurs, on était fort ennuyé des querelles fur l'amour pur. Le Cardinal *Carpeigne*, qui était raporteur de l'affaire de l'Archevêque de Cambray, était malade, & fouffrait beaucoup dans une partie, qui n'eft pas plus épargnée chez les Cardinaux que chez les autres hommes.

Son Chirurgien lui enfonçait des petites tentes de linon qu'on appelle du *cambray* en Italie, comme dans beaucoup d'autres pays. Le Cardinal criait : c'est pourtant du plus fin cambray, disait le Chirurgien. Quoi du cambray encore là ? disait le Cardinal ; n'était-ce pas assez d'en avoir la tête fatiguée ? Heureuses les disputes qui se terminent ainsi. Heureux les hommes, si tous les disputeurs de ce monde, si les Hérésiarques s'étaient soumis avec autant de modération, avec une douceur aussi magnanime, que le grand Archevêque de Cambray, qui n'avait nulle envie d'être hérésiarque ; je ne sai pas s'il avait raison de vouloir, qu'on aimât DIEU pour lui-même : mais Mr. de *Fenelon* méritait d'être aimé ainsi.

Dans les disputes purement littéraires il y a eu souvent autant d'acharnement, autant d'esprit de parti, que dans des querelles plus intéressantes. On renouvellerait, si on pouvait, les factions du Cirque, qui agitèrent l'Empire Romain. Deux Actrices rivales sont capables de diviser une ville. Les hommes ont tous un secret panchant pour la faction. Si on ne peut cabaler, se poursuivre, se nuire pour des Couronnes des Tiares des Mîtres, nous nous acharnerons les uns contre les autres pour un Danseur, pour un Musicien : *Rameau* a eu un violent parti contre lui, qui aurait voulu l'exterminer, & il n'en savait rien. J'ai eu un parti plus violent contre moi, & je le savais bien.

CHA-

CHAPITRE DIXIEME.

MEMNON,

OU

LA SAGESSE HUMAINE.

MEmnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guères d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. *Memnon* se dit à lui-même ; pour être très-sage, & par conséquent très-heureux, il n'y a qu'à être sans passions ; & rien n'est plus aisé, comme on sait. Premiérement je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même, ces jouës-là se rideront un jour, ces beaux yeux seront bordés de rouge, cette gorge ronde deviendra platte & pendante, cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors ; & assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu je serai toujours sobre : j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la séduction de la société ; je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison, de la santé, & du tems. Je ne mangerai alors que pour le besoin ; ma santé

ſera toujours égale, mes idées toujours pures & lumineuſes. Tout cela eſt ſi facile, qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Enſuite, diſait *Memnon*, il faut penſer un peu à ma fortune; mes deſirs ſont modérés, mon bien eſt ſolidement placé ſur le Receveur général des Finances de Ninive; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance; c'eſt-là le plus grand des biens. Je ne ſerai jamais dans la cruelle néceſſité de faire ma cour : je n'envierai perſonne, & perſonne ne m'enviera. Voilà qui eſt encore très-aiſé. J'ai des amis, continuait-il, je les conſerverai, puis qu'ils n'auront rien à me diſputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux ni eux avec moi. Cela eſt ſans difficulté.

Ayant fait ainſi ſon petit plan de ſageſſe dans ſa chambre, *Memnon* mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui ſe promenaient ſous des platanes auprès de ſa maiſon. L'une était vieille & paraiſſait ne ſonger à rien. L'autre était jeune, jolie, & ſemblâit fort occupée. Elle ſoûpirait, elle pleurait, & n'en avait que plus de graces. Notre Sage fut touché, non pas de la beauté de la Dame, (il était bien ſûr de ne pas ſentir une telle faibleſſe) mais de l'affliction où il la voyait. Il deſcendit, il aborda la jeune Ninivienne, dans le deſſein de la conſoler avec ſageſſe. Cette belle perſonne lui conta de l'air le plus naïf & le plus touchant tout le mal que lui faiſait un oncle qu'elle n'avait point; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais poſſédé; & tout ce qu'elle avait à craindre de ſa violence. Vous me paraiſſez un hom-

homme de si bon conseil, lui dit-elle, que si vous aviez la condescendance de venir jusques chez moi, & d'examiner mes affaires, je suis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je suis. *Memnon* n'hésita pas à la suivre, pour examiner sagement ses affaires, & pour lui donner un bon conseil.

La Dame affligée le mena dans une chambre parfumée, & le fit asseoir avec elle poliment sur un large sopha, où ils se tenaient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La Dame parla en baissant les yeux, dont il échapait quelquefois des larmes, & qui en se relevant rencontraient toujours les regards du sage *Memnon*. Ses discours étaient pleins d'un attendrissement qui redoublait toutes les fois qu'ils se regardaient. *Memnon* prenait ses affaires extrêmement à cœur; & se sentait de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête & si malheureuse. Ils cessérent insensiblement, dans la chaleur de la conversation, d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croisées. *Memnon* la conseilla de si près, & lui donna des avis si tendres, qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre parler d'affaires, & qu'ils ne savaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là, arrive l'oncle, ainsi qu'on peut bien le penser: Il était armé de la tête aux pieds; & la premiére chose qu'il dit, fut qu'il allait tuer, comme de raison, le sage *Memnon* & sa niéce; la derniére qui lui échapa fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. *Memnon* fut obligé de donner tout ce qu'il

qu'il avait. On était heureux dans ce tems-là d'en être quitte à si bon marché; l'Amérique n'était pas encore découverte; & les Dames affligées n'étaient pas a beaucoup près si dangereuses qu'elles le sont aujourdhui.

Memnon honteux & desespéré rentra chez lui; il y trouva un billet qui l'invitait à diner avec quelques-uns de ses intimes amis. Si je reste seul chez moi, dit-il, j'aurai l'esprit occupé de ma triste avanture, je ne mangerai point, je tomberai malade. Il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur société la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'ame & pour le corps. C'est ainsi que pense le sage *Memnon*; & il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis est un passetems honnête. Il joue; on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, & quatre fois autant sur sa parole. Une dispute s'élève sur le jeu, on s'échauffe: l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet, & lui créve un œil. On raporte chez lui le sage *Memnon*, ivre, sans argent, & ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin; & dès qu'il a la tête plus libre, il envoye son valet chercher de l'argent chez le Receveur général des Finances de Ninive pour payer ses intimes amis: on lui dit que son débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuse qui met en alarme cent familles.

milles. *Memnon* outré va à la Cour avec un emplâtre ſur l'œil & un placet à la main, pour demander juſtice au Roi contre le Banqueroutier. Il rencontra dans un ſallon pluſieurs Dames qui portaient toutes d'un air aiſé des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles qui le connaiſſait un peu dit en le regardant de côté : Ah l'horreur ! Une autre qui le connaiſſait davantage lui dit, Bon ſoir, Monſieur *Memnon* ; mais vraiment, Monſieur *Memnon*, je ſuis fort aiſe de vous voir ; à propos, Monſieur *Memnon*, pourquoi avez-vous perdu un œil ? Et elle paſſa ſans attendre ſa réponſe. *Memnon* ſe cacha dans un coin, & attendit le moment où il pût ſe jetter aux pieds du Monarque. Ce moment arriva. Il baiſa trois fois la terre, & préſenta ſon placet. Sa gracieuſe Majeſté le reçut très favorablement, & donna le mémoire à un de ſes Satrapes pour lui en rendre compte. Le Satrape tire *Memnon* à part, & lui dit d'un air de hauteur en ricanant amérement; Je vous trouve un plaiſant borgne, de vous adreſſer au Roi plutôt qu'à moi; & encore plus plaiſant d'oſer demander juſtice contre un honnête Banqueroutier, que j'honore de ma protection, & qui eſt le neveu d'une femme de chambre de ma maîtreſſe. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, ſi vous voulez conſerver l'œil qui vous reſte.

Memnon ayant ainſi renoncé le matin aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, & ſurtout à la Cour, avait été avant la nuit trompé & volé par une belle Dame, s'était

enivré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, & avait été à la Cour où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement & navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui; il y trouve des Huissiers qui démeublaient sa maison de la part de ses Créanciers. Il reste presque évanoui sous un platane; il y rencontre la belle Dame du matin qui se promenait avec son cher oncle, & qui éclata de rire en voyant *Memnon* avec son emplâtre. La nuit vint; *Memnon* se coucha sur de la paille auprès des murs de sa maison. La fiévre le saisit; il s'endormit dans l'accès; & un Esprit céleste lui apparut en songe.

Il était tout resplendissant de lumiére. Il avait six belles ailes, mais ni pied ni tète ni queue, & ne ressemblait à rien. Qui es-tu ! lui dit *Memnon*; ton bon Génie, lui répondit l'autre. Rend-moi donc mon œil, ma santé, mon bien, ma sagesse, lui dit *Memnon*. Ensuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. „ Voilà des avantures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'Esprit. Et quel monde habitez-vous, dit l'homme affligé ? Ma patrie, répondit-il, est à cinq cent millions de lieues du Soleil, dans une petite étoile auprès de *Sirius*, que tu vois d'ici. Le beau pays! dit *Memnon*: quoi vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent son argent & qui lui crévent un œil, point de Banqueroutiers, point

de

de Satrapes qui se moquent de vous en vous refusant justice : Non, dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela. Nous ne sommes jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point ; nous ne faisons point d'excès de table, parceque nous ne mangeons point ; nous n'avons point de Banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut pas nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; & les Satrapes ne nous font jamais d'injustice, parceque dans notre petite étoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors, Monseigneur sans femme & sans dîner, à quoi passez-vous votre tems ? à veiller, dit le Génie, sur les autres Globes qui nous sont confiés : & je viens pour te consoler. Hélas ! reprit *Memnon*, que ne veniez-vous la nuit passée, pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étais auprès d'*Assan* ton frére aîné, dit l'être céleste. Il est plus à plaindre que toi. Sa gracieuse Majesté le Roi des Indes, à la Cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscrétion, & il est actuellement dans un cachot les fers aux pieds & aux mains. C'est bien la peine, dit *Memnon*, d'avoir un bon Génie dans une famille, pour que de deux fréres l'un soit borgne, l'autre aveugle, l'un couché sur la paille, l'autre en prison. Ton sort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il est vrai que tu seras toujours borgne ; mais, à cela près, tu seras assez heureux, pourvû que tu ne fasses jamais le sot pro-

projet d'être parfaitement ſage. C'eſt donc une choſe à laquelle il eſt impoſſible de parvenir, s'écria *Memnon* en ſoûpirant. Auſſi impoſſible, lui repliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puiſſant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en ſommes bien loin. Il y a un Globe où tout cela ſe trouve; mais dans les cent mille millions de mondes qui ſont diſperſés dans l'étendue, tout ſe ſuit par degrés. On a moins de ſageſſe & de plaiſirs dans le ſecond que dans le premier, moins dans le troiſiéme que dans le ſecond. Ainſi du reſte juſqu'au dernier, où tout le monde eſt complettement fou. J'ai bien peur, dit *Memnon*, que notre petit Globe terraquée ne ſoit préciſément les petites maiſons de l'Univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait, dit l'Eſprit; mais il en approche: il faut que tout ſoit en ſa place. Eh mais, dit *Memnon*, certains Poëtes, certains Philoſophes, ont donc grand tort de dire, *Que tout eſt bien.* Ils ont grande raiſon, dit le Philoſophe de là-haut, en conſidérant l'arrangement de l'Univers entier. Ah je ne croirai cela, répliqua le pauvre *Memnon*, que quand je ne ſerai plus borgne.



CHAP.

CHAPITRE ONZIEME.

LETTRE D'UN TURC, SUR LES FAQUIRS ET SUR SON AMI BABABEC.

Lors que j'étais dans la ville de Bénarès ſur le rivage du Gange, ancienne patrie des Bracmanes, je tachai de m'inſtruire; j'entendais paſſablement l'Indien; j'écoutais beaucoup & remarquais tout. J'étais logé chez mon correſpondant *Omri*; c'était le plus digne homme que j'aye jamais connu. Il était de la Religion des Bramins, j'ai l'honneur d'être Muſulman: jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au ſujet de *Mahomet*, & de *Brama*. Nous faiſions nos ablutions chacun de notre côté; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même ris comme deux fréres.

Un jour nous allames enſemble à la pagode de *Gavani*. Nous y vimes pluſieurs bandes de Fakirs, dont les uns étaient des Janguis, c'eſt à dire des Fakirs contemplatifs, & les autres des diſciples des anciens Gimnoſofiſtes, qui menaient une vie active. Ils ont (comme on ſait) une langue ſavante, qui eſt celle des plus anciens Bracmanes; & dans cette langue un livre qu'ils apellent le Hanſcrit. C'eſt aſſûrément le plus ancien livre de toute l'Aſie, ſans en excepter le Zend.

Je

Je paſſai devant un Fakir qui liſait ce livre. Ah malheureux infidèle, s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais; & de cette affaire-là, mon amê paſſera dans le corps d'un liévre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter. Je lui donnai une roupie pour le conſoler. A quelques pas de là ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un Fakir qui était en extaſe; Où ſuis-je, dit-il, quelle horrible chute! je ne vois plus le bout de mon nez: la lumiére céleſte eſt diſparue. * Si je ſuis cauſe, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voila une roupie pour réparer le mal que j'ai fait; reprenez votre lumiére céleſte.

M'étant ainſi tiré d'affaire diſcrétement, je paſſai aux autres Gimnoſofiſtes; il y en eut pluſieurs qui m'aportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras & dans les cuiſſes en l'honneur de *Brama.* J'achetai leurs clous, dont j'ai fait clouer mes tapis. D'autres danſaient ſur les mains, d'autres voltigeaient ſur la corde lâche, d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaines, d'autres un bât, quelques-uns avaient leur tête dans un boiſſeau; au demeurant les meilleures gens du monde. Mon ami *Omri* me mena dans la cellule d'un des plus fameux. Il s'apellait *Babec:*

* Quand les Fakirs veulent voir la lumiére céleſte, ce qui eſt très-commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

babec: il était nud comme un singe, & avait au cou une grosse chaine qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois, proprement garnie de petites pointes de clous, qui lui entraient dans les fesses, & on aurait crû qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter; il était l'oracle des familles; & on peut dire qu'il jouissait d'une très-grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'*Omri* eut avec lui. Croyez-vous, lui dit-il, mon pére, qu'après avoir passé par l'épreuve des sept Metempsicoses, je puisse parvenir à la demeure de *Brama*? C'est selon, dit le Fakir; comment vivez-vous? je tâche, dit *Omri*, d'être bon citoyen, bon mari, bon pére, bon ami; je prête de l'argent sans intérêt aux riches dans l'occasion; j'en donne aux pauvres; j'entretiens la paix parmi mes voisins. Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cu? demanda le Bramin. Jamais, mon Reverend Pére; j'en suis fâché, répliqua le Fakir, vous n'irez certainement que dans le dix-neuviéme Ciel; & c'est dommage. Comment? dit *Omri*, cela est fort honnête, je suis très-content de mon lot, que m'importe du dix-neuviéme ou du vingtiéme, pourvû que je fasse mon devoir dans mon pélerinage, & que je sois bien reçu au dernier gite? N'est-ce pas assez d'être honnête homme dans ce pays-ci, & d'être ensuite heureux au pays de *Brama*? Dans quel Ciel prétendez-vous donc aller vous, Monsieur *Bababec*, avec vos clous & vos chaines? Dans le trente-cinquiéme, dit *Bababec*.

Je

Je vous trouve plaiſant, repliqua *Omri*, de prétendre être logé plus haut que moi, ce ne peut être aſſûrément que l'effet d'une exceſſive ambition : vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie ; pourquoi en voulez-vous de ſi grands dans l'autre ? & ſur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi ? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours, que ne vous coutent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derriére. *Brama* a bien affaire que vous paſſiez la journée tout nud avec une chaine au cou ? vous rendez là un beau ſervice à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui ſéme des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez, ou qui portent un bât, par excès de nobleſſe d'ame. Ayant parlé ainſi, *Omri* ſe radoucit, le careſſa, le perſuada : l'engagea enfin à laiſſer là ſes clous & ſa chaine, & à venir chez lui, mener une vie honnête ; On le décraſſa, on le frota d'eſſences parfumées, on l'habilla décemment ; il vécut quinze jours d'une manière fort ſage ; & avoua, qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait ſon crédit dans le peuple ; les femmes ne venaient plus le conſulter ; il quitta *Omri*, & reprit ſes clous, pour avoir de la conſidération.



CHA-

CHAPITRE DOUZIEME.

DE LA GLOIRE, OU ENTRETIEN AVEC UN CHINOIS.

EN 1723. il y avait en Hollande un Chinois : ce Chinois était Lettré & Négociant : deux choſes qui ne devraient point du tout être incompatibles, & qui le ſont devenues chez nous, graces au reſpect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de conſidération que l'eſpèce humaine a montré & montrera toûjours pour le mérite.

Ce Chinois, qui parlait un peu Hollandais, ſe trouva dans une boutique de Libraire avec quelques Sçavants : il demanda un livre ; on lui propoſa l'Hiſtoire univerſelle de *Boſſuet*, mal traduite. A ce beau mot d'Hiſtoire univerſelle, Je ſuis, dit-il, trop heureux ; je vai voir ce que l'on dit de notre grand Empire, de notre Nation qui ſubſiſte en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette ſuite d'Empereurs qui nous ont gouvernés tant de ſiécles ; je vai voir ce qu'on penſe de la Religion des Lettrés, de ce culte ſimple que nous rendons à l'Etre Suprême. Quel plaiſir de

de voir, comme on parle en Europe de nos Arts, dont plusieurs sont plus anciens chez nous que tous les Royaumes Européans ! Je croi que l'Auteur se sera bien mépris dans l'Histoire de la guerre que nous eumes il y a vingt-deux mille cinq cens cinquante-deux ans, contre les peuples belliqueux du Tunquin & du Japon, & sur cette Ambassade solemnelle, par laquelle le puissant Empereur du Mogol nous envoya demander des loix, l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas ! lui dit un des Sçavans, on ne parle pas seulement de vous dans ce livre : vous êtes trop peu de chose; presque tout roule sur la pre miére Nation du monde, l'unique Nation, le grand peuple Juif.

Juif ? dit le Chinois, ces peuples-là sont donc les Maitres des trois quarts de la terre, au moins ? Ils se flattent bien qu'ils le seront un jour, lui répondit-on; mais en attendant ce sont eux qui ont l'honneur d'être ici Marchands fripiers, & de rogner quelquefois les espèces. Vous vous moquez, dit le Chinois, ces gens-là ont-ils jamais eu un vaste Empire ? Ils ont possédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays; mais ce n'est point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'est point par les richesses qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parlet-on pas de quelque autre peuple dans ce livre ? demanda le Lettré. Sans doute, dit le Sçavant qui était auprès de moi, & qui prenait toujours la parole : on y parle beaucoup d'un

d'un petit pays de soixante lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on pretend qu'il y avait un Lac de cent cinquante lieues de tour fait de main d'homme. Tudieu! dit le Chinois, un Lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait soixante de large; cela est bien beau! Tout le monde était sage dans ce pays-là, ajouta le Docteur. Oh! le bon tems que c'était, dit le Chinois. Mais est-ce là tout? Non, repliqua l'Européan, il est question encore de ces célèbres Grecs. Qui sont ces Grecs, dit le Lettré? Ah! continua l'autre, il s'agit de cette Province, à peu près grande comme la deux-centiéme partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'Univers. Jamais je n'ai oüi parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le Chinois d'un air ingénu.

Ah ignorant! ah barbare! s'écria poliment notre Sçavant; vous ne connaissez donc point *Epaminondas* le Thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'*Achille*, ni comment se nommait l'âne de *Silène*? Vous n'avez entendu parler ni de Jupiter, ni de *Diogéne*, ni de *Laïs*, ni de *Cibéle*, ni de ....

J'ai bien peur, repliqua le Lettré, que vous ne sçachiez rien de l'avanture, éternellement mémorable, du célèbre *Xixofou Concochigramki*, ni des mystères du grand *Fi psi hi hi.* Mais de grace, quelles sont encore les choses inconnues dont traite cette Histoire universelle? Alors le Sçavant parla un quart-d'heure de suite de la République Romaine; & quand il vint à

Jules César, le Chinois l'interrompit, & lui dit : Pour celui-là, je croi le connaître ; n'était-il pas Turc * ?

Comment, dit le Sçavant échauffé, est-ce que vous ne sçavez pas au moins la différence qui est entre les Payens, les Chrêtiens, & les Musulmans ? Est-ce que vous ne connaissez point *Constantin*, & l'histoire des Papes ? Nous avons entendu parler confusément, répondit l'Asiatique, d'un certain *Mahomet*.

Il n'est pas possible, repliqua l'autre, que vous ne connaissiez au moins *Luther*, *Zuingle*, *Bellarmin*, *Ecolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit le Chinois ; il sortit alors, & alla vendre une partie considérable de thé peco & de fin grogram, dont il acheta deux belles filles & un mousse, qu'il ramena dans sa patrie en adorant le Tien, & en se recommandant à *Confucius*.

Pour moi, témoin de cette conversation, je vis clairement ce que c'est que la gloire, & je dis : Puisque *César* & *Jupiter* sont inconnus dans le Royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaste, le plus peuplé, le mieux policé de l'Univers ; il vous sied bien, ô Gouverneurs de quelques petits pays, ô Prédicateurs d'une petite paroisse, dans une petite ville, ô Docteurs de Salamanque, ou de Bourges, ô petits Auteurs, ô pesans Commentateurs ; il vous sied bien de prétendre à la réputation !

* Il n'y a pas longtems que les Chinois prenaient tous les Européans pour des Mahométans.

CHA-

CHAPITRE TREIZIEME.

DU SUICIDE, OU DE L'HOMICIDE DE SOI-MEME.

PHilippe *Mordant*, coufin germain de ce fameux Comte *de Peterboroug*, fi connu dans toutes les Cours de l'Europe, & qui fe vante d'être l'homme de l'Univers, qui a vû le plus de poftillons & le plus de Rois; *Philippe Mordant*, dis-je, était un jeune-homme de vingt-fept ans, beau, bien fait, riche, né d'un fang illuftre, pouvant prétendre à tout; & ce qui vaut encore mieux, paffionnément aimé de fa maîtreffe. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie: il paya fes dettes, écrivit à fes amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traits en Français:

L'opium peut aider le fage;
Mais, felon mon opinion,
Il lui faut au-lieu d'opion
Un piftolet & du courage.

Il fe conduifit felon fes principes, & fe dépêcha d'un coup de piftolet, fans en avoir donné d'autre raifon, finon que fon ame était laffe de fon

corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut en sortir.

Il semblait, qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de son bonheur. *Richard Smith* vient de donner un étrange spectacle au monde pour une cause fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux : il avait été riche, & il était pauvre ; il avait eu de la santé, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que sa misere : un enfant au berceau était le seul bien qui lui restât. *Richard Smith* & *Bridget Smith*, d'un commun consentement, après s'être tendrement embrassés, & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colomnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sang froid qui soit de cette force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à Mr. *Brindlay*, leur cousin avant leur mort, est aussi singuliére que leur mort même. Nous croyons, disent-ils, que Dieu nous pardonnera, &c. Nous avons quitté la vie, parce que nous étions malheureux sans ressource, & nous avons rendu à notre fils unique le service de le tuer, de peur qu'il ne devint aussi malheureux que nous, &c. Il est à remarquer, que ces gens, après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont crû, apparemment, qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui

lui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Milord *Saarboroug* a quitté la vie depuis peu avec le même ſang froid qu'il avait quitté ſa place de Grand-Ecuyer. On lui reprochait dans la Chambre des Pairs qu'il prenait le parti du Roi, parce qu'il avait une belle charge à la Cour. Meſſieurs, dit il, pour vous prouver que mon opinion ne dépend pas de ma place, je m'en démets dans l'inſtant. Il ſe trouva depuis embarraſſé entre une maîtreſſe qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il eſtimait; mais à qui il avait fait une promeſſe de mariage. Il ſe tua pour ſe tirer d'embarras.

Toutes ces hiſtoires tragiques, dont les gazettes Anglaiſes fourmillent, ont fait penſer à l'Europe qu'on ſe tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne ſçai pourtant, ſi à Paris il n'y a pas autant de fous qu'à Londres; peut-être que ſi nos gazettes tenaient un régiſtre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir ſe tuer & le triſte courage de le faire, nous pourions ſur ce point avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes ſont plus diſcrettes: les avantures des particuliers ne ſont jamais expoſées à la médiſance publique dans ces Journaux avoués par le Gouvernement. Tout ce que j'oſe dire avec aſſurance, c'eſt qu'il ne ſera jamais à craindre, que cette folie de ſe tuer devienne une maladie épidémique: la nature y a trop bien pourvu; l'eſpérance, la crainte, ſont les reſſorts puiſſans dont elle ſe ſert pour arrêter

 preſ-

preſque toûjours la main du malheureux prêt à ſe fraper.

On a beau nous dire qu'il y a eu des pays où un Conſeil était établi pour permettre aux citoyens de ſe tuer, quand ils en avaient des raiſons valables. Je réponds, ou que cela n'eſt pas, ou que ces Magiſtrats avaient très-peu d'occupation.

Voici ſeulement ce qui pourait nous étonner, & ce qui mérite, je croi, un ſérieux examen. Les anciens Héros Romains ſe tuaient preſque tous, quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles: & je ne vois point que ni du tems de la Ligue, ni de celui de la Fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun Chef ait pris le parti de mourir de ſa propre main. Il eſt vrai, que ces Chefs étaient Chrêtiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier Chrêtien, & ceux d'un Héros Payen; cependant pourquoi ces hommes, que le Chriſtianiſme retenait, quand ils voulaient ſe procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien, quand ils ont voulu empoiſonner, aſſaſſiner, ou faire mourir leurs ennemis vaincus ſur des échafauds, &c. ? La Religion Chrêtienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encore plus que l'homicide de ſoi-même?

Les Apôtres du Suicide nous diſent qu'il eſt très permis de quitter ſa maiſon, quand on en eſt las: d'accord. Mais la plûpart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maiſon que de dormir à la belle étoile.

Je

Je reçus un jour d'un Anglais une lettre circulaire, par laquelle il proposait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut se tuer dans l'occasion. Je ne lui répondis point: je n'avais rien à lui prouver: il n'avait qu'à examiner, s'il aimait mieux la mort que la vie.

Pourquoi donc, *Caton*, *Brutus*, *Cassius*, *Antoine*, *Othon* & tant d'autres, se sont-ils tués si résolument, & que nos Chefs de parti se sont laissés pendre, ou bien ont laissé languir leur misérable vieillesse dans une prison? Quelques beaux-esprits disent, que ces anciens n'avaient pas le véritable courage; que *Caton* fit une action de poltron en se tuant, & qu'il y aurait eu bien plus de grandeur d'ame à ramper sous *César*. Cela est bon dans une Ode, ou dans une figure de rhétorique. Il est très-sûr, que ce n'est pas être sans courage, que de se procurer tranquilement une mort sanglante; qu'il faut quelque force pour surmonter ainsi l'instinct le plus puissant de la nature, & qu'enfin une telle action prouve plûtôt de la férocité que de la faiblesse. Quand un malade est en frénésie, il ne faut pas dire, qu'il n'a point de force; il faut dire, que sa force est celle d'un frénétique.

La Religion Payenne défendait *l'homicide de soi-même*, ainsi que la Chrètienne: il y avait même des places dans les Enfers pour ceux qui s'étaient tués.

Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi lethum
Insontes peperere manu, lucemque perosi

Projecere animas; quam vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores!
Fata obstant, tristique Palus innabilis unda
Alligat, & novies Styx interfusa coërcet.

Virg. Æneïd. Lib. VI. v. 434. & seqq.

Là sont ces insensés, qui d'un bras téméraire
Ont cherché dans la mort un secours volontaire,
Qui n'ont pû supporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.
Hélas! ils voudraient tous se rendre à la lumiére;
Recommencer cent fois leur pénible carriére:
Ils regrettent la vie, ils pleurent, & le sort,
Le sort, pour les punir, les retient dans la mort;
L'abîme du Cocyte & l'Acheron terrible,
Met entr'eux & la vie un obstacle invincible.

Telle était la Religion des Payens; & malgré les peines qu'on allait chercher dans l'autre monde, c'était un honneur de quitter celui-ci & de se tuer; tant les mœurs des hommes sont contradictoires. Parmi nous le duel n'est-il pas encore malheureusement honorable, quoique défendu par la raison, par la Religion & par toutes les Loix? Si *Caton* & *César*, *Antoine* & *Auguste*, ne se sont pas battus en duel, ce n'est pas qu'ils ne fussent aussi braves que nos Français. Si le Duc de *Montmorency*, le Maréchal de *Marillac*, de *Thou*, *St. Mars*, & tant d'autres, ont mieux aimé être traînés au dernier supplice dans une charette, com-

comme des voleurs de grand chemin, que de ſe tuer comme *Caton* & *Brutus*; ce n'eſt pas, qu'ils n'euſſent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'euſſent autant de ce qu'on appelle honneur; la véritable raiſon c'eſt, que la mode n'était pas alors à Paris de ſe tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar ſe jettent toutes vives ſur le bucher de leurs maris: ont-elles plus de courage que *Cornélie*? Non; mais la coûtume eſt dans ce pays-là, que les femmes ſe brûlent.

> Coûtume, opinion, Reines de notre ſort;
> Vous réglez des mortels & la vie & la mort.



CHA-

CHAPITRE QUATORZIEME.

DE LA RELIGION DES QUAKERS.

J'Ai cru, que la Doctrine & l'Histoire d'un peuple aussi extraordinaire que les Quakers, méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres Quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le commerce, avait sçu mettre des bornes à sa fortune & à ses desirs, & s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans sa retraite; c'était une maison petite, mais bien bâtie, & ornée de sa seule propreté. Le Quaker * était un vieillard frais, qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les passions, ni l'intempérance. Je n'ai point vû en ma vie d'air plus noble, ni plus engageant que le sien. Il était vètu, comme tous ceux de sa Religion, d'un habit sans plis dans les côtés, & sans boutons

* Il s'appellait *André Pit*, & tout cela est exactement vrai à quelques circonstances près. *André Pit* écrivit depuis à l'Auteur, pour se plaindre de ce qu'on avait ajoûté un peu à la vérité, & l'assûra, que Dieu était offensé de ce qu'on avait plaisanté les Quakers.

tons ſur les poches ni ſur les manches, & portait un grand chapeau à bords rabattus comme nos Eccléſiaſtiques. Il me reçut avec ſon chapeau ſur la tète, & s'avança vers moi ſans faire la moindre inclination de corps; mais il y avait plus de politeſſe dans l'air ouvert & humain de ſon viſage, qu'il n'y en a dans l'uſage de tirer une jambe derriére l'autre, & de porter à la main ce qui eſt fait pour couvrir la tète. Ami, me dit-il, je vois que tu ès étranger, ſi je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monſieur, lui dis-je en me courbant le corps, & en gliſſant un pied vers lui ſelon notre coûtume, je me flatte, que ma juſte curioſité ne vous déplaira pas, & que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'inſtruire de votre Religion. Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de complimens & de révérences; mais je n'en ai encore vû aucun qui ait eu la même curioſité que toi. Entre, & dinons d'abord enſemble. Je fis encore quelques mauvais complimens, parce qu'on ne ſe défait pas de ſes habitudes tout d'un coup; & après un repas ſain & frugal, qui commença & qui finit par une priére à DIEU, je me mis à interroger mon homme.

Je débutai par la queſtion que de bons Catholiques ont fait plus d'une fois aux Huguenots. Mon cher Monſieur, dis-je, êtes-vous baptiſé? Non, me répondit le Quaker, & mes confréres ne le ſont point. Comment morbleu, repris-je, vous n'êtes donc pas Chrètiens? Mon ami,

ami, repartit-il d'un ton doux, ne jure point: nous sommes Chrétiens; mais nous ne pensons pas que le Christianisme consiste à jetter de l'eau sur la tête d'un enfant avec un peu de sel. Eh bon DIEU! repris-je, outré de cette impieté, vous avez donc oublié, que JESUS-CHRIST fut baptisé par *Jean?* Ami, point de juremens, encore un coup, dit le benin Quaker. Le CHRIST reçut le Baptême de *Jean*; mais il ne baptisa jamais personne; nous ne sommes pas les Disciples de *Jean*, mais du CHRIST. Ah! comme vous seriez brûlés par la sainte Inquisition, m'écriai-je! Au nom de DIEU, cher homme, que je vous baptise! S'il ne fallait que cela pour condescendre à ta faiblesse, nous le ferions volontiers, repartit-il gravement; nous ne condamnons personne pour user de la cérémonie du Baptême; mais nous croyons, que ceux qui professent une Religion toute sainte & toute spirituelle, doivent s'abstenir, autant qu'ils le peuvent, des cérémonies Judaïques.

En voici bien d'un autre, m'écriai-je des cérémonies Judaïques! Oui, mon ami, continua-t-il, & si Judaïques, que plusieurs Juifs encore aujourdhui usent quelquefois du Baptême de *Jean*. Consulte l'Antiquité, elle t'apprendra, que *Jean* ne fit que renouveller cette pratique, laquelle était en usage long-tems avant lui parmi les Hébreux, comme le pélerinage de la Mecque l'était parmi les Ismaelites. JESUS voulut bien recevoir le Baptême de *Jean*, de même qu'il était soumis à la Circoncision; mais, & la Circoncision &

& le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le Baptême du CHRIST, ce Baptême de l'Esprit, cette ablution de l'ame qui sauve les hommes. Aussi le Précurseur *Jean* disait : *Je vous baptise à la vérité avec de l'eau; mais un autre viendra après moi plus puissant que moi, & dont je ne suis pas digne de porter les sandales; celui-là vous baptisera avec le feu & le Saint Esprit.* Aussi le grand Apôtre des Gentils, *Paul*, écrit aux Corinthiens, *Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Evangile.* Aussi ce même *Paul* ne baptisa jamais avec de l'eau que deux personnes, encore fut-ce malgré lui. Il circoncit son disciple *Timothée* : les autres Apôtres circoncisaient aussi tous ceux qui voulaient l'être. Es-tu circoncis? ajouta-t-il. Je lui répondis, que je n'avais pas cet honneur. Eh bien, dit-il, ami, tu es Chrêtien sans être circoncis, & moi, sans être baptisé.

Voilà comme mon Saint Homme abusait assez spécieusement de trois ou quatre passages de la Sainte Ecriture, qui semblaient favoriser sa Secte; mais il oubliait de la meilleure foi du monde une centaine de passages qui l'écrasaient. Je me gardai bien de lui rien contester; il n'y a rien à gagner avec un enthousiaste. Il ne faut pas s'aviser de dire à un homme les défauts de sa maîtresse, ni à un plaideur le faible de sa cause, ni des raisons à un illuminé. Ainsi je passai à d'autres questions.

A l'égard de la Communion, lui dis-je, comment en usez-vous? Nous n'en usons point,

dit-

dit-il. Quoi point de Communion ? Non, point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encore des Ecritures ; il me fit un fort beau Sermon contre la Communion, & me parla d'un ton d'inſpiré, pour me prouver, que les Sacremens étaient tous d'invention humaine, & que le mot de Sacrement ne ſe trouvait pas une ſeule fois dans l'Evangile. Pardonne, dit-il, à mon ignorance, je ne t'ai pas aporté la centiéme partie des preuves de ma Religion ; mais tu peux les voir dans l'expoſition de notre foi par *Robert Barclay*. C'eſt un des meilleurs livres, qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes ; nos ennemis conviennent, qu'il eſt très-dangereux, cela prouve, combien il eſt raiſonnable. Je lui promis de lire ce livre, & mon Quaker me crut déja converti.

Enſuite il me rendit raiſon, en peu de mots, de quelques ſingularités, qui expoſent cette Secte au mépris des autres. Avouë, dit-il, que tu as bien eu de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau ſur la tête, & en te tutoyant. Cependant tu me parais trop inſtruit, pour ignorer que du tems de CHRIST aucune Nation ne tombait dans le ridicule de ſubſtituer le plurier au ſingulier : on diſait à *Céſar Auguſte*, *Je t'aime*, *je te prie*, *je te remercie* ; il ne ſouffrait pas même qu'on l'appellât Monſieur, *Dominus*. Ce ne fut que longtems après lui, que les hommes s'aviſèrent de ſe faire appeller *vous* au-lieu de *tu*, comme s'ils étaient doubles, & d'uſurper les titres impertinens de *Gran-*

Grandeur, *d'Eminence*, *de Sainteté*, *de Divinité* même, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les assûrant, qu'ils sont avec *un profond respect*, & avec une fausseté infâme, *leurs très-humbles & très-obéïssans serviteurs*. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges & de flateries, que nous tutoyons également les Rois & les charbonniers, que nous ne saluons personne, n'ayant pour les hommes que de la charité, & du respect que pour les Loix.

Nous portons aussi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne leur pas ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celle de l'humilité Chrétienne. Nous fuyons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui DIEU doit habiter. Nous ne faisons jamais de sermens, pas même en Justice; nous pensons, que le nom du Très-Haut ne doit pas être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparaissions devant les Magistrats pour les affaires des autres, (car nous n'avons jamais de procès,) nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non*, & les Juges nous en croyent sur notre simple parole, tandis que tant d'autres Chrêtiens se parjurent sur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre: ce n'est pas que nous craignions la mort, au-contraire nous bénissons le moment qui nous unit à l'Etre des êtres; mais c'est

c'eſt que nous ne ſommes ni loups, ni tigres, ni dogues; mais hommes, mais Chrêtiens. Nôtre DIEU, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, & de ſouffrir ſans murmure, ne veut pas, ſans doute, que nous paſſions la Mer pour aller égorger nos fréres, parce que des meurtriers vêtus de rouge, coeffés d'un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en faiſant du bruit avec deux petits bâtons ſur une peau d'âne bien tenduë. Et lorſqu'après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le Ciel eſt enflâmé de fuſées, que l'air retentit du bruit des actions de graces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémiſſons en ſilence ſur ces meurtres, qui cauſent la publique allégreſſe.



CHAPITRE QUINZIEME.

DE LA RELIGION DES QUAKERS.

TElle fut à peu près la converſation que j'eus avec cet homme ſingulier. Mais je fus bien ſurpris, quand le Dimanche ſuivant il me mena à l'égliſe des Quakers. Ils ont pluſieurs chapelles à Londres ; celle où j'allai eſt près de ce fameux pilier que l'on appelle le Monument. On était déja aſſemblé, lorſque j'entrai avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cent hommes dans l'égliſe, & trois cent femmes. Les femmes ſe cachaient le viſage, les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux : tous étaient aſſis, tous dans un profond ſilence. Je paſſai au milieu d'eux ſans qu'un ſeul levât les yeux ſur moi. Ce ſilence dura un quart-d'heure : enfin un d'eux ſe leva, ôta ſon chapeau, & après quelques ſoupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré, à ce qu'il croyait, de l'Evangile, où ni lui ni perſonne n'entendait rien. Quand ce faiſeur de contorſions eut fini ſon beau monologue, & que l'aſſemblée ſe fut ſéparée toute édifiée & toute ſtupide, je demandai à mon hom-

me, pourquoi les plus ſages d'entr'eux ſouffraient de pareilles ſottiſes ? Nous ſommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous ne pouvons pas ſçavoir, ſi un homme qui ſe léve pour parler ſera inſpiré par l'Eſprit ou par la Folie. Dans le doute nous écoutons tout patiemment ; nous permettons même aux femmes de parler ; deux ou trois de nos dévotes ſe trouvent ſouvent inſpirées à la fois, & c'eſt alors qu'il ſe fait un beau bruit dans la Maiſon du SEIGNEUR. Vous n'avez donc point de Prêtres, lui dis-je. Non, mon ami, dit le Quaker, & nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un livre de ſa ſecte, il lut avec emphâſe ces paroles : A DIEU ne plaiſe que nous oſions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint Eſprit le Dimanche, à l'excluſion de tous les autres fidéles. Grace au Ciel, nous ſommes les ſeuls ſur la terre qui n'ayons point de Prêtres. Voudrais-tu nous ôter une diſtinction ſi heureuſe ? Pourquoi abandonnerons-nous notre enfant à des nourices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner ? Ces mercenaires domineraient bientôt dans la maiſon, & opprimeraient la mére & l'enfant. DIEU a dit, vous avez reçu gratis, donnez gratis. Irons-nous après cette parole marchander l'Evangile, vendre l'Eſprit Saint, & faire d'une aſſemblée de Chrêtiens une boutique de Marchands ? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour aſſiſter nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidéles ; ces ſaints emplois nous ſont trop chers pour nous

nous en décharger ſur d'autres. Mais comment pouvez-vous diſcerner, inſiſtai-je, ſi c'eſt l'Eſprit de Dieu qui vous anime dans vos diſcours? Quiconque, dit-il, priera Dieu de l'éclairer, & qui annoncera des vérités Evangéliques qu'il ſentira, que celui-là ſoit ſûr que Dieu l'inſpire. Alors il m'accabla de citations de l'Ecriture, qui démontraient, ſelon lui, qu'il n'y a point de Chriſtianiſme ſans une révélation immédiate, & il ajoûta ces paroles remarquables : Quand tu fais mouvoir un de tes membres, eſt-ce ta propre force, qui le remuë ? Non ; ſans doute; car ce membre a ſouvent des mouvemens involontaires ; c'eſt donc celui qui a créé ton corps qui meut ce corps de terre. Et les idées que reçoit ton ame, eſt-ce toi qui les formes? Encore moins; car elles viennent malgré toi ; c'eſt donc le Créateur de ton ame, qui te donne tes idées ; mais comme il a laiſſé à ton cœur la liberté, il donne à ton eſprit les idées, que ton cœur mérite; tu vis dans Dieu, tu agis, tu penſes dans Dieu. Tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumiére, qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, & la feras voir. Eh! voilà le Pére *Malebranche*, tout pur, m'écriai-je. Je connais ton *Malebranche* dit-il; il était un peu Quaker; mais il ne l'était pas aſſez. Ce ſont-là les choſes les plus importantes que j'ai appriſes touchant la doctrine des Quakers. Dans le premier chapitre vous aurez leur hiſtoire, que vous trouverez encore plus ſinguliére que leur doctrine.

CHAPITRE SEIZIEME.

HISTOIRE DES QUAKERS.

VOus avez déja vû, que les Quakers dattent depuis JESUS-CHRIST, qui selon eux est le premier Quaker. La Religion, disent-ils, fut corrompue presque après sa mort, & resta dans cette corruption environ seize cent années. Mais il y avait toujours quelques Quakers cachés dans le monde, qui prenaient soin de conserver le feu sacré, éteint par-tout ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin cette lumière s'étendit en Angleterre en l'an 1642.

Ce fut dans le tems que trois ou quatre sectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres civiles entreprises au nom de DIEU, qu'un nommé *George Fox*, du Comté de Leicester, fils d'un ouvrier en soie, s'avisa de prècher en vrai Apôtre, à ce qu'il prétendait; c'est-à-dire, sans sçavoir ni lire ni écrire. C'était un jeune-homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables, & saintement fou. Il était vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tète; il allait de village en village, criant contre la guerre & contre le Clergé. S'il n'avait prèché que contre les gens de guerre, il n'avait rien à craindre; mais il attaquait les gens

gens d'Eglife. Il fut bientôt mis en prifon ; on le mena à Darby devant le Juge de paix. *Fox* fe préfenta au Juge avec fon bonnet de cuir fur la tête. Un fergent lui donna un grand foufflet, en lui difant : Gueux, ne fçais-tu pas, qu'il faut paraître tête nue devant Mr. le Juge? *Fox* tendit l'autre joue, & pria le fergent de vouloir bien lui donner un autre foufflet pour l'amour de DIEU. Le Juge de Darby voulut lui faire prèter ferment avant de l'interroger. Mon ami, fçache, dit-il au Juge, que je ne prends jamais le nom de DIEU en vain. Le Juge en colere d'être tutoyé, & voulant qu'on jurat, l'envoya aux petites-maifons de Darby pour y être fouetté. *Fox* alla en louant DIEU à l'hôpital des fous, où l'on ne manqua pas d'exécuter la fentence à la rigueur. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouet, furent bien furpris, quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verges pour le bien de fon ame. Ces Meffieurs ne fe firent pas prier: *Fox* eut fa double dofe, dont il les remercia très-cordialement ; puis il fe mit à les prècher. D'abord on rit, enfuite on l'écouta ; & comme l'enthoufiafme eft une maladie qui fe gagne, plufieurs furent perfuadés, & ceux qui l'avaient fouëtté devinrent fes premiers difciples. Délivré de la prifon, il courut les champs avec une douzaine de Profélytes, prèchant toujours contre le Clergé, & fouëtté de tems en tems. Un jour étant mis au pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le refte tel-

lement dans ſes intérêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il était ; on alla chercher le Curé Anglican, dont le crédit avait fait condamner *Fox* à ce ſupplice, & on le piloria à ſa place.

Il oſa bien convertir quelques ſoldats de *Cromwel*, qui renoncèrent au métier de tuer, & refuſerent de prêter le ſerment. *Cromwel* ne voulait pas d'une ſecte, où l'on ne ſe battait point, de même que *Sixte-Quint* augurait mal d'une ſecte, *dove non ſi chiavava :* il ſe ſervit de ſon pouvoir pour perſécuter ces nouveaux venus. On en rempliſſait les priſons ; mais les perſécutions ne ſervent preſque jamais qu'à faire des Proſélytes. Ils ſortaient de leurs priſons affermis dans leur créance, & ſuivis de leurs Geoliers qu'ils avaient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus à étendre la ſecte. *Fox* ſe croyait inſpiré ; il crut par conſéquent devoir parler d'une manière différente des autres hommes. Il ſe mit à trembler, à faire des contorſions & des grimaces, à retenir ſon haleine, à la pouſſer avec violence ; la Prêtreſſe de Delphes n'eût pas mieux fait. En peu de tems il acquit une grande habitude d'inſpiration, & bientôt après il ne fut plus guère en ſon pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ſes Diſciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur maître ; ils tremblaient de toutes leurs forces au moment de l'inſpiration. De-là ils en eurent le nom de *Quakers*, qui ſignifie *Trembleurs.* Le petit peuple s'amuſait à les contrefaire ; on tremblait ; on parlait du

du nez; on avait des convulſions, & on croyait avoir le St. Eſprit. Il leur fallait quelques miracles, ils en firent.

Le Patriarche *Fox* dit publiquement à un Juge de paix, en préſence d'une grande aſſemblée : Ami, pren garde à toi, DIEU te punira bientôt de perſécuter les Saints. Ce Juge était un yvrogne, qui s'enyvrait tous les jours de mauvaiſe biére & d'eau-de-vie; il mourut d'apopléxie deux jours après, préciſément comme il venait de ſigner un ordre pour envoyer quelques Quakers en priſon. Cette mort ſoudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du Juge: tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du Saint Homme; cette mort fit plus de Quakers, que mille ſermons & autant de convulſions n'en auraient pu faire. *Cromwel* voyant, que leur nombre augmentait tous les jours, voulut les attirer à ſon parti; il leur fit offrir de l'argent; mais ils furent incorruptibles; & il dit un jour, que cette Religion était la ſeule contre laquelle il n'avait pû prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois perſécutés ſous *Charles II.* non pour leur Religion, mais pour ne vouloir pas payer les dixmes au Clergé, pour tutoyer les Magiſtrats, & refuſer de prêter les ſermens preſcrits par la Loi. Enfin *Robert Barclay*, Ecoſſais, préſenta au Roi en 1675. ſon Apologie des Quakers, ouvrage auſſi bon qu'il pouvait l'être. L'épître dédicatoire à *Charles II.* contient non des baſſes flateries, mais des vérités hardies, & des conſeils juſtes. Tu as

goûté, dit-il à *Charles*, à la fin de cette épître, de la douceur & de l'amertume, de la profpérité & des plus grands malheurs : tu as été chaffé des pays où tu régnes ; tu as fenti le poids de l'oppreffion ; & tu dois fçavoir combien l'oppreffeur eft déteftable devant DIEU & devant les hommes : Que fi après tant d'épreuves & de bénédictions ton cœur s'endurciffait, & oubliait le DIEU qui s'eft fouvenu de toi dans tes difgraces, ton crime en ferait plus grand, & ta condamnation plus terrible ; au-lieu donc d'écouter les flateurs de ta Cour, écoute la voix de ta confcience, qui ne te flatera jamais. Je fuis ton fidéle ami & fujet, BARCLAY.

Ce qui eft plus étonnant, c'eft que cette lettre écrite à un Roi, par un particulier obfcur, eut fon effet, & que la perfécution ceffa.



CHA-

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

SUITTE DE L'HISTOIRE DES QUAKERS.

ENviron ce tems parut l'illuſtre *Guillaume Pen*, qui établit la puiſſance des Quakers en Amérique, & qui les aurait rendu reſpectables en Europe, ſi les hommes pouvaient reſpecter la vertu ſous des apparences ridicules. Il était fils unique du Chevalier *Pen*, Vice-Amiral d'Angleterre, & Favori du Duc d'Yorck, depuis *Jacques II.*

Guillaume Pen, à l'âge de quinze ans, rencontra un Quaker à Oxfort, où il faiſait ſes études: ce Quaker le perſuada; & le jeune homme, qui était vif, naturellement éloquent, & qui avait de l'aſcendant dans ſa phyſionomie & dans ſes maniéres, gagna bientôt quelques-uns de ſes camarades: il établit inſenſiblement une ſocieté de jeunes Quakers, qui s'aſſemblaient chez lui; de ſorte qu'il ſe trouva Chef de la Secte à l'âge de ſeize ans. De retour chez le Vice-Amiral ſon Pére, au ſortir du collége, au-lieu de ſe mettre à genoux devant lui, & de lui demander ſa bénédiction, ſelon l'uſage des Anglais,

glais, il l'aborda le chapeau ſur la tête, & lui dit: Je ſuis fort aiſe, l'ami, de te voir en bonne ſanté. Le Vice-Amiral crut que ſon fils était devenu fou: il apperçut bientôt qu'il était Quaker. Il mit en uſage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour l'engager à vivre comme un autre; le jeune homme ne répondit à ſon pére, qu'en l'exhortant à ſe faire Quaker lui-même. Enfin le pére ſe relâcha à ne lui demander autre choſe, ſinon qu'il allât voir le Roi & le Duc d'Yorck le chapeau ſous le bras, & qu'il ne les tutoyât point. *Guillaume* répondit, que ſa conſcience ne le lui permettait pas, & qu'il valait mieux obéïr à DIEU qu'aux hommes. Le pére indigné & au deſeſpoir, le chaſſa de ſa maiſon. Le jeune *Pen* remercia DIEU de ce qu'il ſouffrait déja pour ſa cauſe; il alla prêcher dans la Cité, il y fit beaucoup de Proſélytes. Les prêches des Miniſtres s'éclairciſſaient tous les jours; & comme il était jeune, beau & bien fait, les femmes de la Cour & de la ville accouraient dévotement pour l'entendre. Le Patriarche *George Fox* vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres, ſur ſa réputation; tous deux réſolurent de faire des miſſions dans les pays étrangers; ils s'embarquèrent pour la Hollande, après avoir laiſſé des ouvriers en aſſez bon nombre pour avoir ſoin de la vigne de Londres.

Leurs travaux eurent un heureux ſuccès à Amſterdam. Mais ce qui leur fit plus d'honneur, & ce qui mit le plus leur humilité en danger,

fut

fut la réception que leur fit la Princeſſe Palatine *Elizabeth*, tante de *George I.* Roi d'Angleterre, femme illuſtre par ſon eſprit & par ſon ſçavoir, & à qui *Deſcartes* avait dédié ſon Roman de Philoſophie. Elle était alors retirée à la Haye, où elle vit *les Amis*; car c'eſt ainſi qu'on appellait alors les Quakers en Hollande. Elle eut pluſieurs conférences avec eux; ils prêchèrent ſouvent chez elle; & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite Quakereſſe, ils avouèrent au moins, qu'elle n'était pas loin du Royaume des Cieux. Les amis ſemèrent auſſi en Allemagne; mais ils y recueillirent peu; on ne goûta pas la mode de tutoyer dans un pays, où il faut prononcer toujours les termes d'*Alteſſe* & d'*Excellence*. *Pen* repaſſa bientôt en Angleterre, ſur la nouvelle de la maladie de ſon pére; il vint recueillir ſes derniers ſoupirs. Le Vice-Amiral ſe réconcilia avec lui, & l'embraſſa avec tendreſſe, quoiqu'il fût d'une différente Religion. Mais *Guillaume* l'exhorta en vain à ne point recevoir le Sacrement & à mourir Quaker; & le vieux bon-homme recommanda inutilement à *Guillaume* d'avoir des boutons ſur ſes manches & des ganſes à ſon chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi leſquels il ſe trouvait des dettes de la Couronne pour des avances faites par le Vice-Amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'était moins aſſuré alors que l'argent dû par le Roi. *Pen* fut obligé d'aller tutoyer *Charles II.* & ſes Miniſtres, plus d'une fois, pour ſon payement.

Le

Le Gouvernement lui donna en 1680. au lieu d'argent, la propriété & la souveraineté d'une Province d'Amérique, au Sud de Maryland. Voilà un Quaker devenu Souverain. Il partit pour ses nouveaux Etats avec deux vaisseaux chargés de Quakers, qui le suivirent. On appella dès-lors le pays *Pensilvania*, du nom de *Pen*; il y fonda la ville de Philadelphie, qui est aujourdhui très florissante. Il commença par faire une ligue avec les Amériquains ses voisins. C'est le seul traité entre ces peuples & les Chrêtiens qui n'ait point été juré, & qui n'ait point été rompu. Le nouveau Souverain fut aussi le Législateur de la Pensilvanie; il donna des Loix très sages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La premiére est de ne maltraiter personne au sujet de la Religion, & de regarder comme fréres tous ceux qui croyent un DIEU. A peine eut-il établi son Gouvernement, que plusieurs Marchands de l'Amérique vinrent peupler cette Colonie. Les naturels du pays, au lieu de fuïr dans les forêts, s'acoutumèrent insensiblement avec les pacifiques Quakers. Autânt ils détestaient les autres Chrêtiens Conquérans & destructeurs de l'Amérique, autant ils aimaient ces nouveaux venus. En peu de tems ces prétendus sauvages, charmés de leurs nouveaux voisins, vinrent en foule demander à *Guillaume Pen* de les recevoir au nombre de ses vassaux. C'était un spectacle bien nouveau, qu'un Souverain que tout le monde tutoyait, & à qui on parlait le chapeau sur la tète; un Gouvernement

ment ſans Prêtres, un peuple ſans armes, des citoyens tous égaux à la Magiſtrature près, & des voiſins ſans jalouſie. *Guillaume Pen* pouvait ſe vanter d'avoir apporté ſur la terre l'âge d'or, dont on parle tant, & qui n'a vraiſemblablement exiſté qu'en Penſilvanie.

Il revint en Angleterre pour les affaires de ſon nouveau pays, après la mort de *Charles II.* Le Roi *Jacques*, qui avait aimé ſon pére, eut la même affection pour le fils, & ne le conſidéra plus comme un Sectaire obſcur, mais comme un très Grand-Homme. La Politique du Roi s'accordait en cela avec ſon gout. Il avait envie de flatter les Quakers en aboliſſant les Loix contre les Non-Conformiſtes, afin de pouvoir introduire la Religion Catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les ſectes d'Angleterre virent le piège, & ne s'y laiſſèrent pas prendre; elles ſont toujours réunies contre le Catholiciſme, leur ennemi commun. Mais *Pen* ne crut pas devoir renoncer à ſes principes pour favoriſer des Proteſtans qui le haïſſaient, contre un Roi qui l'aimait. Il avait établi la liberté de conſcience en Amérique; il n'avait pas envie de vouloir paraître la détruire en Europe; il demeura donc fidéle à *Jacques II.* au point qu'il fut généralement accuſé d'être Jéſuite. Cette calomnie l'affligea ſenſiblement; il fut obligé de s'en juſtifier par des écrits publics. Cependant le malheureux *Jacques II.* qui, comme preſque tous les *Stuards*, était un composé de grandeur & de faibleſſe, & qui, comme eux, en fit

trop

trop & trop peu, perdit ſon Royaume ſans qu'il y eût une épée de tirée, & ſans qu'on pût dire comment la choſe arriva. Toutes les ſectes Anglaiſes reçurent de *Guillaume III.* & de ſon Parlement, cette même liberté qu'elles n'avaient pas voulu tenir des mains de *Jacques.* Ce fut alors que les Quakers commencèrent à joüir par la force des Loix de tous les priviléges dont ils ſont en poſſeſſion aujourdhui. *Pen*, après avoir vû enfin ſa ſecte établie ſans contradiction dans le pays de ſa naiſſance, retourna en Penſilvanie. Les ſiens & les Américains le reçurent avec des larmes de joie, comme un pére qui revenait voir ſes enfans. Toutes ſes Loix avaient été religieuſement obſervées pendant ſon abſence; ce qui n'était arrivé à aucun Légiſlateur avant lui. Il reſta quelques années à Philadelphie: il en partit enfin malgré lui, pour aller ſolliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du commerce des Penſilvains; il ne les revit plus, il mourut à Londres en 1718.

Ce fut ſous le régne de *Charles II.* qu'ils obtinrent le noble privilége de ne jamais jurer, & d'être crus en Juſtice ſur leur parole. Le Chancelier homme d'eſprit leur parla ainſi: Mes amis, „*Jupiter* ordonna un jour que tou„tes les bêtes de ſomme vinſſent ſe faire ferrer. „Les ânes repréſentèrent que leur loi ne le „permettait pas. Eh bien, dit *Jupiter*, on ne „vous ferrera point; mais au premier faux pas „que vous ferez, vous aurez cent coups d'é„triviéres.

Je

Je ne puis deviner, quel ſera le ſort de la Religion des Quakers en Amérique ; mais je vois, qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout pays la Religion dominante, quand elle ne perſécute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les Quakers ne peuvent être membres du Parlement, ni poſſéder aucun office ; parce qu'il faudrait prèter ſerment, & qu'ils ne veulent point jurer ; ils ſont réduits à la néceſſité de gagner de l'argent par le commerce. Leurs enfans, enrichis par l'induſtrie de leurs péres, veulent jouir, avoir des honneurs, des boutons & des manchettes ; ils ſont honteux d'ètre appellés Quakers, & ſe font Proteſtans pour être à la mode.



CHA-

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

DE LA RELIGION ANGLICANE.

C'Eſt ici le pays des ſectes: *multæ ſunt manſiones in domo Patris mei*; un Anglais, comme un homme libre, va au Ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant, quoique chacun puiſſe ici ſervir DIEU à ſa mode, leur véritable Religion, celle où l'on fait fortune, eſt la ſecte des Epiſcopaux, appellée l'Egliſe Anglicane, ou l'Egliſe par excellence. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre, ni en Irlande, ſans être du nombre des fidéles Anglicans. Cette raiſon, qui eſt une excellente preuve, a converti tant de Non-Conformiſtes, qu'aujourdhui il n'y a pas la vingtiéme partie de la Nation qui ſoit hors du giron de l'Egliſe dominante.

Le Clergé Anglican a retenu beaucoup des cérémonies Catholiques, & ſurtout celle de recevoir les dîmes, avec une attention très-ſcrupuleuſe. Ils ont auſſi la pieuſe ambition d'être les Maîtres; car quel Vicaire de village ne voudrait pas être Pape?

De plus, ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs oüailles un ſaint zèle contre les Non-Conformiſtes. Ce zèle était aſſez vif ſous le Gouvernement

vernement des *Toris*, dans les derniéres années de la Reine *Anne*: mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des Chapelles hérétiques; car la rage des Sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'était plus sous la Reine *Anne*, que les bruits sourds d'une mer encore agitée longtems après la tempête. Quand les *Whigs* & les *Toris* déchirèrent leur pays, comme autrefois les Guelphes & les Gibelins désolèrent l'Italie, il fallut bien que la Religion entrât dans les partis; les *Toris* étaient pour l'Episcopat, les *Whigs* le voulaient abolir; mais ils se sont contentés de l'abaisser, quand ils ont été les maîtres.

Du tems que le Comte *Harley* d'Oxford & Mylord *Bolingbroke* faisaient boire la santé des *Toris*, l'Eglise Anglicane les regardait comme les défenseurs de ses saints privilèges. L'assemblée du bas Clergé, qui est une espèce de Chambre des Communes, composée d'Ecclésiastiques, avait alors quelque crédit; elle joüissait au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, & de faire brûler de tems en tems quelques livres impies, c'est-à-dire, écrits contr'elle. Le Ministère, qui est *Whig* aujourdhui, ne permet pas seulement à ces Messieurs de tenir leur assemblée; ils sont réduits dans l'obscurité de leur Paroisse au triste emploi de prier DIEU pour le Gouvernement, qu'ils ne feraient pas fâchés de troubler.

Quant aux Evêques, qui sont vingt-six en tout, ils ont séance dans la Chambre haute en dépit des *Whigs*, parce que la coutume ou l'a-

bus de les regarder comme Barons ſubſiſte encore. Il y a une clauſe dans le ferment que l'on prête à l'Etat, laquelle exerce bien la patience chrêtienne de ces Meſſieurs; on y promet d'être de l'Egliſe, comme elle eſt établie par la Loi. Il n'y a guères d'Evêques, de Doyens, d'Archiprêtres, qui ne penſent l'être de droit divin; c'eſt donc un grand ſujet de mortification pour eux d'être obligés d'avoüer, qu'ils tiennent tout d'une miſérable Loi faite par des profanes Laïques. Un ſçavant Religieux (le Pére *Courayer*) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la ſucceſſion des ordinations Anglicanes. Cet ouvrage a été proſcrit en France; mais croyez-vous, qu'il ait plû au Miniſtère d'Angleterre? Point du tout; les maudits *Whigs* ſe ſoucient très-peu que la ſucceſſion épiſcopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'Evêque *Parker* ait été conſacré dans un cabaret (comme on le veut), ou dans une égliſe: ils aiment mieux même que les Evêques tirent leur autorité du Parlement que des Apôtres. Le Lord *B....* dit, que cette idée de droit divin, ne ſervirait qu'à faire des Tyrans en camail & en rochet; mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le Clergé Anglican eſt plus réglé que celui de France, & en voici la cauſe. Tous les Eccléſiaſtiques ſont élevés dans l'Univerſité d'Oxford, ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale. Ils ne ſont appellés aux Dignités de l'Egliſe que très-tard, & dans un âge, où les hommes n'ont d'autres paſſions que l'avarice, lorſque leur ambition

bition manque d'alimens. Les emplois font ici la récompenfe des longs fervices dans l'Eglife, auffi-bien que dans l'armée: on n'y voit pas des jeunes gens Evèques ou Colonels au fortir du Collége; de plus, les Prêtres font prefque tous mariés. La mauvaife grace contractée dans l'Univerfité, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un Evêque eft forcé de fe contenter de la fienne. Les Prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'ufage le leur permet; & s'ils s'enyvrent, c'eft férieufement & fans fcandale.

Cet être indéfiniffable, qui n'eft ni Eccléfiaftique ni Séculier, en un mot, ce que l'on appelle un Abbé, eft une efpèce inconnue en Angleterre; les Eccléfiaftiques font tous ici réfervés & prefque tous pédans. Quand ils aprennent, qu'en France des jeunes-gens connus par leurs débauches, & élevés à la Prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égayent à compofer des chanfons tendres, donnent tous les jours des foupers délicats & longs, & de-là vont implorer les lumiéres du St. Efprit, & fe nomment hardiment les fucceffeurs des Apôtres; ils remercient DIEU d'être Proteftans: mais ce font des vilains hérétiques à bruler à tous les Diables, comme dit Maître *François Rabelais*. C'eft pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.



CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

DES

PRESBYTERIENS.

LA Religion Anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande; le Presbytérianisme est la Religion dominante en Ecosse. Ce Presbytérianisme n'est autre chose que le Calvinisme pur, tel qu'il avait été établi en France & qu'il subsiste à Genéve. Comme les Prêtres de cette Secte ne reçoivent de leurs Eglises que des gages très-médiocres, & que par conséquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les Evêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux *Diogéne*, qui foulait aux pieds l'orgueil de *Platon*: les Presbytériens d'Ecosse ne ressemblent pas mal à ce fier & gueux raisonneur; ils traitèrent *Charles II.* avec bien moins d'égards que *Diogéne* n'avait traité *Aléxandre*. Car lorsqu'ils prirent les armes pour lui contre *Cromwel*, qui les avait trompés, ils firent essuyer à ce pauvre Roi quatre sermons par jour: ils lui défendaient de jouer; ils le mettaient en pénitence; si-bien que *Charles* se lassa bientôt d'être Roi de ces pédans, & s'échapa de leurs mains comme un écolier se sauve du Collége.

De-

Devant un jeune & vif Bachelier Français, criaillant le matin dans les écoles de Théologie, le soir chantant avec les Dames, un Théologien Anglican est un *Caton*; mais ce *Caton* paraît un galant devant un Presbytérien d'Ecosse. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaste chapeau, un long manteau pardessus un habit court; prêche du nez, & donne le nom de prostituée de Babylone à toutes les Eglises, où quelques Ecclésiastiques sont assez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, & où le peuple est assez bon pour le souffrir, & pour les appeller *Monseigneur*, *Votre Grandeur*, & *Votre Eminence.* Ces Messieurs, qui ont aussi quelques églises en Angleterre, ont mis les airs graves & sévères à la mode en ce pays. C'est à eux qu'on doit la sanctification du Dimanche dans les trois Royaumes. Il est défendu ce jour-là de travailler & de se divertir; ce qui est le double de la sévérité des Eglises Catholiques. Point d'Opéra, point de Comédie, point de Concerts à Londres le Dimanche; les cartes même y sont si expressément défendues, qu'il n'y a que les personnes de qualité, & ce qu'on appelle les honnêtes-gens, qui jouent ce jour-là; le reste de la Nation va au sermon, au cabaret & chez des filles de joie.

Quoique la Secte Episcopale & la Presbytérienne soient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y sont bien venues, & vivent assez bien ensemble, pendant que la plûpart de leurs Prédicans se détestent réciproquement

quement avec presqu'autant de cordialité qu'un Jansenifte damne un Jesuite.

Entrez dans la Bourse de Londres, cette place plus respectable que bien des Cours, dans laquelle s'assemblent les Députés de toutes Nations pour l'utilité des hommes: là le Juif, le Mahométan & le Chrètien, traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même Religion, & ne donnent le nom d'infidéles qu'à ceux qui font banqueroute. Là le Presbytérien se fie à l'Anabaptifte, & l'Anglican reçoit la promesse du Quaker. Au sortir de ces pacifiques & libres assemblées, les uns vont à la synagogue, les autres vont boire: celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Pére, par le Fils, au St. Esprit: celui-là fait couper le prépuce de son fils, & fait marmoter sur l'enfant des paroles Hébraïques, qu'il n'entend point; les autres vont dans leur église attendre l'inspiration de Dieu, leur chapeau sur la tête; & tous sont contens.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une Religion, le Despotisme ferait à craindre. S'il n'y en avait que deux, elles se couperaient la gorge; mais il y en a trente: elles vivent en paix & heureuses.



CHA-

CHAPITRE VINGTIEME.

DES SOCINIENS, OU ARIENS, OU ANTITRINITAIRES.

IL y a ici une petite Secte composée d'Ecclésiastiques & de quelques Séculiers très-sçavans, qui ne prennent ni le nom d'Ariens, ni celui de Sociniens; mais qui ne sont point du tout de l'avis de *St. Athanase* sur le chapitre de la Trinité. Et qui vous disent nettement, que le Pére est plus grand que le Fils.

Vous souvenez-vous d'un certain Evêque orthodoxe, qui, pour convaincre un Empereur de la consubstantialité, s'avisa de prendre le fils de l'Empereur sous le menton, & de lui tirer le nez en présence de sa sacrée Majesté? L'Empereur allait faire jetter l'Evêque par les fenêtres, quand le bon-homme lui dit ces belles & convaincantes paroles: „ Seigneur, si Votre Majesté est si fâchée que l'on manque de respect à „ son fils, comment pensez-vous que DIEU le „ Pére traitera ceux qui refusent à JESUS-CHRIST „ les titres qui lui sont dûs? Les gens dont je vous parle disent, que le St. Evêque était fort malavisé, que son argument n'était rien moins que concluant, & que l'Empereur devait lui répondre: Aprenez, qu'il y a deux façons de me man-

quer de respect; la première, de ne rendre pas assez d'honneur à mon fils; & la seconde, de lui en rendre autant qu'à moi.

Quoi qu'il en soit, le parti d'*Arius* commence à revivre en Angleterre, aussi-bien qu'en Hollande & en Pologne. Le grand Mr. *Newton* faisait à cette opinion l'honneur de la favoriser. Ce Philosophe pensait, que les Unitaires raisonnaient plus géométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine Arienne, est l'illustre Docteur *Clarke*. Cet homme est d'une vertu rigide, & d'un caractère doux, plus amateur de ses opinions que passionné pour faire des Prosélytes, uniquement occupé de calculs & de démonstrations, aveugle & sourd pour tout le reste, une vraie machine à raisonnemens. C'est lui qui est l'Auteur d'un livre assez peu entendu, mais estimé, sur l'existence de DIEU, & d'un autre plus intelligible, mais assez méprisé, sur la vérité de la Religion Chrétienne. Il ne s'est point engagé dans de belles disputes scholastiques, que notre ami appelle *de vénérables billevesées*; il s'est contenté de faire imprimer un livre, qui contient tous les témoignages des premiers siécles pour & contre les Unitaires, & a laissé au lecteur le soin de compter les voix & de juger. Ce livre du Docteur lui a attiré beaucoup de partisans, mais l'a empêché d'être Archévêque de Cantorbery: Car lorsque la Reine *Anne* voulut lui donner ce poste, un Docteur nommé *Gibson*, qui avait sans doute ses raisons, dit à la Reine: MADAME, Mr. *Clarke* est le plus sçavant & le plus honnête-homme du Roy-

aume;

aume; il ne lui manque qu'une chofe. Et quoi? dit la Reine: C'eft d'être Chrêtien, dit le Docteur bénévole. Je croi, que *Clarke* s'eft trompé dans fon calcul, & qu'il valait mieux être Primat orthodoxe d'Angleterre, que Curé Arien.

Vous voyez, quelles révolutions arrivent dans les opinions comme dans les Empires. Le parti d'*Arius*, après trois cent ans de triomphe, & douze fiécles d'oubli, renaît enfin de fa cendre; mais il prend très-mal fon tems, de reparaître dans un âge, où tout le monde eft raffafié de difputes & de Sectes. Celle-ci eft encore trop petite pour obtenir la liberté des affemblées publiques; elle l'obtiendra fans doute, fi elle devient plus nombreufe: mais on eft fi tiéde à préfent fur tout cela, qu'il n'y a plus guères de fortune à faire pour une Religion nouvelle ou renouvellée. N'eft-ce pas une chofe plaifante, que *Luther*, *Calvin*, *Zuingle*, tous Ecrivains qu'on ne peut lire, ayent fondé des Sectes qui partagent l'Europe? que l'ignorant *Mahomet* ait donné une Religion à l'Afie & à l'Afrique? & que Meffieurs *Newton*, *Clarke*, *Lock*, *le Clerc*, &c. les plus grands Philofophes & les meilleures plumes de leur tems, ayent pû à peine venir à bout d'établir un petit troupeau. Voilà ce que c'eft que de venir au monde à propos. Si le Cardinal *de Retz* reparaiffait aujourdhui, il n'ameuterait pas dix femmes dans Paris. Si *Cromwel* renaiffait, lui qui a fait couper la tête à fon Roi, & s'eft fait Souverain, il ferait un fimple citoïen de Londres.

CHA-

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

DU PARLEMENT.

LEs Membres du Parlement d'Angleterre aiment à ſe comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

Il n'y a pas longtems que Mr. *Schipping*, dans la Chambre des Communes, commença ſon diſcours par ces mots : *La majeſté du peuple Anglais ſerait bleſſée*. La ſingularité de l'expreſſion cauſa un grand éclat de rire; mais ſans ſe déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus. J'avoue, que je ne vois rien de commun entre la majeſté du peuple Anglais & celle du peuple Romain, encor moins entre leurs Gouvernemens. Il y a un Sénat à Londres dont quelques Membres ſont ſoupçonnés, quoiqu'à tort ſans doute, de vendre leurs voix dans l'occaſion, comme on faiſait à Rome: voilà toute la reſſemblance. D'ailleurs, les deux Nations me paraiſſent entiérement différentes, ſoit en bien, ſoit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de Religion; cette abomination était réſervée à des dévots, prêcheurs d'humilité & de patience. *Marius* & *Sylla*, *Pompée* & *Céſar*, *Antoine* & *Auguſte*, ne ſe battaient point pour décider, ſi le *Flamen* devait porter ſa chemiſe

ſe par-deſſus ſa robe, ou ſa robe par-deſſus ſa chemiſe; & ſi les poulets ſacrés devaient manger & boire, ou bien manger ſeulement, pour qu'on prît les augures. Les Anglais ſe ſont fait pendre autrefois réciproquement à leurs Aſſiſes, & ſe ſont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille eſpèce. La Secte des Epiſcopaux & le Presbytérianiſme ont tourné, pour un tems, ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille ſottiſe ne leur arrivera plus; ils me paraiſſent devenir ſages à leurs dépens, & je ne leur voi nulle envie de s'égorger dorénavant pour des ſyllogiſmes. Toutefois qui peut répondre des hommes?

Voici une différence plus eſſentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la derniére; c'eſt que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'eſclavage; & celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation Anglaiſe eſt la ſeule de la terre, qui ſoit parvenuë à régler le pouvoir des Rois en leur réſiſtant, & qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce Gouvernement ſage, où le Prince tout-puiſſant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les Seigneurs ſont grands ſans inſolence & ſans vaſſaux, & où le peuple partage le Gouvernement ſans confuſion.

La Chambre des Pairs & celle des Communes ſont les arbitres de la nation; le Roi eſt le ſurarbitre. Cette balance manquait aux Romains; les Grands & le peuple étaient toûjours en diviſion à Rome, ſans qu'il y eût un pouvoir mitoyen

toyen qui pût les accorder. Le Sénat de Rome, qui avait l'injuste & punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les Plébéiens, ne connaissait d'autre secret pour les éloigner du Gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangères; ils regardaient le peuple comme une bête féroce, qu'il fallait lâcher sur leurs voisins, de peur qu'elle ne dévorat ses Maîtres. Ainsi le plus grand défaut du Gouvernement des Romains en fit des Conquérans; c'est parce qu'ils étaient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les Maîtres du monde, jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le Gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin si funeste; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent. Ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre *Louis XIV.* uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition.

Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre: c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique; mais les Anglais ne croyent point avoir acheté trop cher leurs Loix. Les autres Nations n'ont pas versé moins de sang qu'eux; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté, n'a fait que cimenter leur servitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'est

n'eſt qu'une ſédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ſes privilèges, ſoit en Barbarie, ſoit en Turquie; auſſitôt des ſoldats mercenaires la ſubjuguent, des boureaux la puniſſent, & le reſte de la nation baiſe ſes chaînes. Les Français penſent, que le gouvernement de cette iſle eſt plus orageux que la mer qui l'environne, & cela eſt vrai; mais c'eſt quand le Roi commence la tempète, c'eſt quand il veut ſe rendre le maître du vaiſſeau, dont il n'eſt que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté ſage pour objet. Dans le tems déteſtable de *Charles IX.* & de *Henri III.* il s'agiſſait ſeulement de ſçavoir, ſi on ſerait l'eſclave des *Guiſes*; pour la derniére guerre de Paris, elle ne mérite que des ſiflets. Il me ſemble que je vois des écoliers qui ſe mutinent contre le Préfet d'un Collége, & qui finiſſent par être fouettés. Le Cardinal de *Retz*, avec beaucoup d'eſprit & de courage mal employé, rebelle ſans aucun ſujet, factieux ſans deſſein, Chef de parti ſans armée, cabalait pour cabaler, & ſemblait faire la guerre civile pour ſon plaiſir. Le Parlement de Paris ne ſçavait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas. Il levait des troupes par arrêt, il les caſſait: il menaçait, & demandait pardon; il mettait à prix la tète du Cardinal *Mazarin*, & enſuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles ſous *Charles VI.* avaient été cruel-

cruelles; celles de la Ligue furent abominables; celle de la Fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, & avec raison, c'est le supplice de *Charles I.* Monarque digne d'un meilleur sort, qui fut traité par ses vainqueurs, comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté *Charles I.* vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, & décapité; & de l'autre, l'Empereur *Henri VII.* empoisonné par son Chapelain en communiant, *Henri III.* assassiné par un Moine, trente assassinats médités contre *Henri IV.* plusieurs exécutés, & le dernier privant enfin la France de ce grand Roi: pesez ces attentats, & jugez.



CHA-

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

SUR LE GOUVERNEMENT.

CE mèlange dans le Gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les Communes, les Lords & le Roi, n'a pas toujours fubfifté. L'Angleterre a été longtems efclave; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. *Guillaume le Conquérant* la gouverna furtout avec un fceptre de fer. Il difpofait des biens, de la vie de fes nouveaux fujets, comme un Monarque de l'Orient; il défendit, fous peine de mort, qu'aucun Anglais ofât avoir du feu & de la lumiére chez lui paffé huit heures du foir; foit qu'il prétendit par-là prévenir leurs affemblées nocturnes, foit qu'il voulût effayer, par une défenfe fi bizarre, jufqu'où peut aller le pouvoir des hommes fur d'autres hommes. Il eft vrai, qu'avant & après *Guillaume le Conquérant*, les Anglais ont eu des Parlemens; ils s'en vantent, comme fi ces affemblées, appellées alors Parlemens, compofées de Tyrans Ecclefiaftiques & de pillars, nommés Barons, avaient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les

Les Barbares, qui des bords de la Mer Baltique fondirent dans le reste de l'Europe, apportèrent avec eux l'usage de ces Etats ou Parlemens, dont on fait tant de bruit, & qu'on connaît si peu; les Rois alors n'étaient point despotiques, cela est vrai; & c'est précisément par cette raison, que les peuples gémissaient dans une servitude misérable; les Chefs de ces sauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne & l'Angleterre, se firent Monarques. Leurs Capitaines partagèrent entr'eux les terres des vaincus: de-là ces Margraves, ces Lairds, ces Barons, ces sous-Tyrans, qui disputaient souvent avec des Rois mal affermis les dépouilles des Peuples. C'étaient des oiseaux de proie combattans contre un aigle pour sucer le sang des colombes: chaque peuple avait cent Tyrans au lieu d'un bon Maître. Des Prêtres se mirent bientôt de la partie; de tout tems le sort des Gaulois, des Germains, des Insulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs Druïdes, & par les Chefs de leurs villages, ancienne espèce de Barons, mais moins Tyrans que leurs successeurs. Ces Druïdes se disaient médiateurs entre la Divinité & les hommes; ils faisaient des Loix, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les Evêques succédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le Gouvernement Goth & Vandale. Les Papes se mirent à leur tête, & avec des Brefs, des Bulles & des Moines, ils firent trembler les Rois, les déposèrent, les firent assassiner, & tirèrent

à

à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécile *Inas*, l'un des Tyrans de l'Heptarchie d'Angleterre, fut le premier, qui dans un pélérinage à Rome se soumit à payer le denier de *St. Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnoie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'isle suivit bientôt cet exemple; l'Angleterre devint petit-à-petit une province du Pape; le St. Pére y envoyait de tems en tems ses Légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean sans terre* fit enfin une cession en bonne forme de son Royaume à Sa Sainteté, qui l'avait excommunié; les Barons qui n'y trouvèrent pas leur compte chassèrent ce misérable Roi, & mirent à sa place *Louis VIII.* pére de *St. Louis* Roi de France. Mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, & lui firent repasser la mer.

Tandis que les Barons, les Evêques, les Papes déchiraient tous ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander; le peuple, la plus nombreuse, la plus utile, & même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudient les loix & les sciences, des négocians, des artisans, des laboureurs enfin qui exercent la premiére & la plus méprisée des professions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien, que les Communes eussent alors part au Gouvernement; c'étaient des Vilains; leur travail, leur sang appartenaient à leurs Maîtres, qui s'appellaient nobles. Le plus grand nombre des

hommes était en Europe, ce qu'ils ſont encore en pluſieurs endroits du monde, ſerfs d'un Seigneur, eſpèce de bétail qu'on vend & qu'on achète avec la terre. Il a fallu des ſiécles, pour rendre juſtice à l'humanité, pour ſentir, qu'il était horrible, que le grand nombre ſemât, & que le petit recueillît; & n'eſt-ce pas un bonheur pour les Français, que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puiſſance légitime des Rois, en Angleterre par celle du Roi & de la nation?

Heureuſement dans les ſecouſſes, que les querelles des Rois & des Grands donnaient aux Empires, les fers des Nations ſe ſont plus ou moins relâchés, la liberté eſt née en Angleterre des querelles des Tyrans. Les Barons forcèrent *Jean-ſans-terre* & *Henri III.* à accorder cette fameuſe Charte, dont le principal but était à la vérité de mettre les Rois dans la dépendance des Lords; mais dans laquelle le reſte de la nation fut un peu favoriſé, afin que dans l'occaſion elle ſe rangeat du parti de ſes prétendus Protecteurs. Cette grande Charte, qui eſt regardée comme l'origine ſacrée des libertés Anglaiſes, fait bien voir elle-même, combien peu la liberté était connue; le titre ſeul prouve que le Roi ſe croyait abſolu de droit, & que les Barons & le Clergé même ne le forçaient à ſe relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande Charte: „ Nous accordons de notre „ libre volonté les priviléges ſuivans aux Ar-

„ chevê-

„ chevêques, Evêques, Abbés, Prieurs & Barons „ de notre Royaume, &c. „ Dans les articles de cette Charte, il n'eſt pas dit un mot de la Chambre des Communes; preuve qu'elle n'exiſtait pas encore, ou qu'elle exiſtait ſans pouvoir. On y ſpécifie les hommes libres d'Angleterre, triſte démonſtration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas; on voit par l'article XXXII. que les hommes prétendus libres devaient le ſervice à leur Seigneur. Une telle liberté tenait encore beaucoup de l'eſclavage. Par l'article XXI. le Roi ordonne, que ſes Officiers ne pouront dorenavant prendre de force les chevaux & les charettes des hommes libres qu'en payant. Ce réglement parut au peuple une vraye liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. *Henri VII.* Conquérant & politique heureux, qui faiſait ſemblant d'aimer les Barons, mais qui les haïſſait & les craignait, s'aviſa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par-là les Vilains, qui dans la ſuite acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illuſtres Pairs, qui s'étaient ruinés par leurs folies: peu-à-peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La Chambre des Communes devint de jour en jour plus puiſſante. Les familles des anciens Pairs s'éteignirent avec le tems; & comme il n'y a proprement que les Pairs qui ſoient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la Loi, il n'y aurait preſque plus de nobleſſe en ce pays-là, ſi les Rois n'avoient pas créé de nouveaux

Barons de tems en tems, & conſervé le corps des Pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'oppoſer à celui des Communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux Pairs, qui compoſent la Chambre haute, reçoivent du Roi leur titre & rien de plus, puiſqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un eſt Duc de *Dorſet*, & n'a pas un pouce de terre en Dorſetshire; l'autre eſt Comte d'un village, qui ſçait à peine où ce village eſt ſitué. Ils ont du pouvoir dans le Parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne & baſſe Juſtice, ni du droit de chaſſer ſur les terres d'un Citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fuſil ſur ſon propre champ.

Un homme, parce qu'il eſt noble ou Prètre, n'eſt point ici exempt de payer certaines taxes; tous les impots ſont réglés par la Chambre des Communes, qui n'étant que la ſeconde par ſon rang, eſt la premiére par ſon crédit. Les Seigneurs & les Evèques peuvent bien rejetter le Bill des Communes, lorſqu'il s'agit de lever de l'argent; mais il ne leur eſt pas permis d'y rien changer; il faut ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent ſans reſtriction. Quand le Bill eſt confirmé par les Lords & approuvé par le Roi, alors tout le monde paye, chacun donne, non ſelon ſa qualité (ce qui ſerait abſurde) mais ſelon ſon revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle ſur les terres; elles ont été évaluées

luées toutes ſous le fameux Roi *Guillaume III.* La taxe ſubſiſte toujours la même, quoique les revenus des terres ayent augmenté; ainſi perſonne n'eſt foulé, & perſonne ne ſe plaint; le payſan n'a point les pieds meurtris par des ſabots, il mange du pain blanc, il eſt bien vétu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ſes beſtiaux, ni de couvrir ſon toit de tuiles, de peur que l'on ne hauſſe ſes impots l'année d'après. Il y a ici beaucoup de payſans, qui ont environ cinq ou ſix cens livres ſterling de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.



CHAP. VINGT-TROISIEME
SUR LE
COMMERCE.

DEpuis le malheur de Cartage aucun peuple ne fut puiſſant à la fois par le commerce & par les armes, juſqu'au temps où Vénife donna cet exemple. Les Portugais pour avoir paſſé le Cap de Bonne Eſpérance ont quelque temps été de Grands Seigneurs ſur les Côtes de l'Inde, & jamais redoutables en Europe. Les Provinces-Unies n'ont été guerrieres que malgré elles, & ce n'eſt pas comme *unies* entre elles, mais comme *unies* avec l'Angleterre, qu'elles ont prêté la main pour tenir la balance de l'Europe au commencement du dix-huitiéme ſiécle.

Cartage, Vénife, & Amſterdam ont été puiſſantes; mais elles ont fait comme ceux qui parmi nous ayant amaſſé de l'argent par le négoce, en achètent des terres Seigneuriales. Ni Cartage, ni Vénife, ni la Hollande, ni aucun peuple n'a commencé par être guerrier, & même conquérant pour finir par être marchand. Les Anglais ſont les ſeuls: ils ſe ſont battus longtemps avant de ſavoir compter. Ils ne ſavaient pas quand ils gagnaient les batailles d'Azincour, de Crecy, & de Poitiers qu'ils pouvaient vendre beaucoup de bled, & fabriquer de beaux draps qui

qui leur vaudraient bien davantage. Ces feules connaiffances ont augmenté, enrichi, fortifié la nation. Londres était pauvre & agrefte lors qu'*Edouard III.* conquérait la moitié de la France. C'eft uniquement parce que les Anglais font devenus négotians que Londres l'emporte fur Paris par l'étendue de la ville & le nombre des Citoyens; qu'ils peuvent mettre en mer deux-cent vaiffeaux de guerre, & foudoyer des Rois alliés. Les peuples d'Ecoffe font nés guerriers & fpirituels. D'où vient que leur pays eft devenu fous le nom d'*union*, une Province d'Angleterre? C'eft que l'Ecoffe n'a que du charbon, & que l'Angleterre a de l'étain fin, de belles laines, d'excellents bleds, des manufactures & des compagnie de commerce.

Quand *Louis XIV.* faifait trembler l'Italie, & que fes armées, déja maîtreffes de la Savoie & du Piémont, étaient prètes de prendre Turin, il fallut que le Prince *Eugéne* marchat du fond de l'Allemagne au fecours du Duc de Savoie. Il n'avait point d'argent, fans quoi on ne prend ni ne défend les villes. Il eut recours à des Marchands Anglais. En une demi-heure de tems on lui prèta cinq millions; avec cela il délivra Turin, battit les Français, & écrivit à ceux qui avaient prêté cette fomme ce petit billet: „ Meffieurs, j'ai reçu votre argent, & je me flatte „ de l'avoir bien employé à votre fatisfaction. „ Tout cela donne un jufte orgueil à un Marchand Anglais, & fait qu'il ofe fe comparer, non fans quelque raifon, à un Citoyen Romain. Auffi le cadet d'un Pair du Royaume

ne dédaigne point le négoce. Mylord *Townshend*, Miniſtre d'Etat, a un frére, qui ſe contente d'être Marchand dans la cité. Dans le tems que Mylord *Oxford* gouvernait l'Angleterre, ſon cadet était Facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il eſt mort. Cette coutume, qui pourtant commence trop à ſe paſſer, parait monſtrueuſe à des Allemands entêtés de leurs quartiers: ils ne ſçauraient concevoir, que le fils d'un Pair d'Angleterre ne ſoit qu'un riche & puiſſant Bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout eſt Prince. On a vû juſqu'à trente Alteſſes du même nom, n'ayant pour tout bien que des armoiries & une noble fierté.

En France eſt Marquis qui veut; & quiconque arrive à Paris du fond d'une Province avec de l'argent à dépenſer, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire, *un homme comme moi! un homme de ma qualité!* & mépriſer ſouverainement un Négociant; le Négociant entend lui-même parler ſi ſouvent avec dédain de ſa profeſſion, qu'il eſt aſſez ſot pour en rougir. Je ne ſçai pourtant lequel eſt le plus utile à un Etat, ou un Seigneur bien poudré, qui ſçait préciſément à quelle heure le Roi ſe léve, à quelle heure il ſe couche, & qui ſe donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'eſclave dans l'anti-chambre d'un Miniſtre; ou un Négociant, qui enrichit ſon pays, donne de ſon cabinet des ordres à Surate & au Caire, & contribue au bonheur du Monde.

CHAP.

CHAP. VINGT-QUATRIEME.

SUR L'INSERTION
DE LA
PETITE VÉROLE.

ON dit doucement dans l'Europe Chrêtienne, que les Anglais ſont des fous & des enragés: des fous, parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfans pour les empêcher de l'avoir; des enragés, parce qu'ils communiquent de gayeté de cœur à ces enfans une maladie certaine & affreuſe, dans la vûe de prévenir un mal incertain. Les Anglais de leur côté diſent que les autres Européans ſont des lâches & des dénaturés; ils ſont lâches, en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfans; dénaturés, en ce qu'ils les expoſent à mourir un jour de la petite vérole. Pour juger laquelle des deux Nations a raiſon, voici l'hiſtoire de cette fameuſe inſertion, dont on parle en France avec tant d'effroi.

Les femmes de Circaſſie ſont, de tems immémorial, dans l'uſage de donner la petite Vérole à leurs enfans, même à l'âge de ſix mois, en leur faiſant une inciſion au bras, & en inférant dans cette inciſion une puſtule, qu'elles

ont

ont ſoigneuſement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette puſtule fait dans le bras, où elle eſt inſinuée, l'effet du levain dans un morceau de pâte; elle y fermente, & répand dans la maſſe du ſang les qualités dont elle eſt empreinte. Les boutons de l'enfant, à qui l'on a donné cette petite vérole artificielle, ſervent à porter la même maladie à d'autres. C'eſt une circulation preſque continuelle en Circaſſie; & quand malheureuſement il n'y a point de petite vérole dans le pays, on eſt auſſi embarraſſé qu'on l'eſt ailleurs dans une mauvaiſe année.

Ce qui a introduit en Circaſſie cette coutume, qui paraît ſi étrange à d'autres peuples, eſt pourtant une cauſe commune à tous les Peuples de la terre; c'eſt la tendreſſe maternelle & l'intérêt. Les Circaſſiens ſont pauvres, & leurs filles ſont belles; auſſi ce ſont elles, dont ils font le plus de trafic. Ils fourniſſent de beautés les Harems du Grand-Seigneur, du Sophi de Perſe, & de ceux qui ſont aſſez riches pour acheter & pour entretenir cette marchandiſe précieuſe. Ils élévent ces filles en tout bien & en tout honneur à careſſer les hommes, à former des danſes pleines de laſciveté & de moleſſe, à rallumer par tous les artifices les plus voluptueux le goût des maîtres dédaigneux à qui elles ſont deſtinées. Ces pauvres créatures répétent tous les jours leur leçon avec leur mére, comme nos petites filles répétent leur catechiſme, ſans y rien comprendre. Or il arrivait ſouvent, qu'un pére & une mére, après avoir pris bien des peines pour donner une bonne éducation à leurs

enfans,

enfans, ſe voyaient tout-d'un-coup fruſtrés de leur eſpérance. La petite vérole ſe mettait dans la famille, une fille en mourait, une autre perdait un œil, une troiſiéme relevait avec un gros nez, & les pauvres gens étaient ruïnés ſans reſſource. Souvent même quand la petite vérole devenait épidémique, le commerce était interrompu pour pluſieurs années; ce qui cauſait une notable diminution dans les Serails de Perſe & de Turquie.

Une Nation commerçante eſt toûjours fort alerte ſur ſes intérêts, & ne néglige rien des connaiſſances qui peuvent être utiles à ſon négoce. Les Circaſſiens s'apperçurent, que ſur mille perſonnes il s'en trouvait à peine une ſeule qui fût attaquée deux fois d'une petite vérole bien complette; qu'à la vérité on eſſuye quelquefois trois où quatre petites véroles légéres, mais jamais deux qui ſoient décidées & dangereuſes; qu'en un mot, jamais on n'a véritablement cette maladie deux fois en ſa vie. Ils remarquèrent encore, que quand les petites véroles ſont très-bénignes, & que leur irruption ne trouve à percer qu'une peau délicate & fine, elles ne laiſſent aucune impreſſion ſur le viſage. De ces obſervations naturelles ils conclurent, que ſi un enfant de ſix mois, ou d'un an, avait une petite vérole bénigne, il n'en mourrait pas, il n'en ſerait pas marqué, & ſerait quitte de cette maladie pour le reſte de ſes jours. Il reſtait donc pour conſerver la vie & la beauté de leurs enfans, de leur donner la petite vérole de bonne heure; c'eſt

c'eſt ce que l'on fit en inſérant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petite vérole la plus complette, & en même tems la plus favorable qu'on pût trouver. L'expérience ne pouvait pas manquer de réuſſir. Les Turcs, qui ſont gens ſenſés, adoptèrent bientôt après cette coûtume ; & aujourdhui il n'y apoint de Bacha dans Conſtantinople, qui ne donne la petite vérole à ſon fils & ſa fille en les faiſant ſevrer.

Quelques gens prétendent, que les Circaſſiens prirent autrefois cette coutume des Arabes ; mais nous laiſſons ce point d'hiſtoire à éclaircir par quelque ſçavant Bénédictin, qui ne manquera pas de compoſer làdeſſus plusieurs volumes *in-folio* avec les preuves. Tout ce que j'ai à dire ſur cette matiére, c'eſt que dans le commencement du Régne de *George I.* Madame de *Wortley Montaigu*, une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'eſprit, & le plus de force dans l'eſprit, étant avec ſon mari en Ambaſſade à Conſtantinople, s'aviſa de donner ſans ſcrupule la petite vérole à un enfant, dont elle était accouchée en ce païs. Son Chapelain eut beau lui dire, que cette expérience n'était point Chrétienne, & ne pouvait réuſſir que chez des Infidéles ; le fils de Madame *Wortley* s'en trouva à merveille : cette Dame de retour à Londres fit part de ſon expérience à la Princeſſe de *Galles* qui eſt aujourdhui Reine. Il faut avoüer que, titres & Couronnes a part, cette Princeſſe eſt née pour encourager tous les arts, & pour faire du bien aux hommes ; c'eſt un Philoſophe aimable

mable ſur le Trône : elle n'a jamais perdu ni une occaſion de s'inſtruire , ni une occaſion d'exercer ſa généroſité. C'eſt elle qui ayant entendu dire , qu'une fille de *Milton* vivait encore , & vivait dans la miſére , lui envoya ſur le champ un préſent conſidérable ; c'eſt elle qui protége le ſçavant Pére le *Courayer* ; c'eſt elle qui daigna être la médiatrice entre le Docteur *Clarck* & Mr. *Leibnitz*. Dès qu'elle eut entendu parler de l'inoculation ou inſertion de la petite vérole , elle en fit faire l'épreuve ſur quatre criminels condamnés à mort, à qui elle ſauva doublement la vie ; car non-ſeulement elle les tira de la potence , mais à la faveur de cette petite vérole artificielle, elle prévint la naturelle qu'ils auraient probablement eue, & dont ils ſeraient morts dans un âge plus avancé. La Princeſſe, aſſûrée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer ſes enfans. L'Angleterre ſuivit ſon exemple ; & depuis ce tems dix mille enfans de famille, au moins, doivent ainſi la vie à la Reine & à Madame *Wortley Montaigu* ; & autant de filles leur doivent leur beauté.

Sur cent perſonnes dans le monde ſoixante au moins ont la petite vérole ; de ces ſoixante vingt en meurent dans les années les plus favorables, & vingt en conſervent pour toujours de facheux reſtes. Voilà donc la cinquiéme partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit ſûrement. De tous ceux qui ſont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt, s'il n'eſt infirme & condamné à mort d'ailleurs. Perſonne n'eſt marqué , aucun n'a la petite vérole

role une feconde fois, fuppofé que l'inoculation ait été parfaite. Il eft donc certain, que fi quelque Ambaffadrice Françaife avait rapporté ce fecret de Conftantinople à Paris, elle aurait rendu un fervice éternel à la Nation. Le Duc de *Villequier*, pére du Duc d'*Aumont* d'aujourdhui, l'homme de France le mieux conftitué & le plus fain, ne ferait pas mort à la fleur de fon âge: le Prince de *Soubife*, qui avait la fanté la plus brillante, n'aurait pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans : Monfeigneur, grand-pére de *Louis XV*. n'aurait pas été enterré dans fa cinquantiéme année. Vingt mille hommes morts à Paris de la petite vérole en 1723. vivraient encore. Quoi donc ! Eft-ce que les Français n'aiment point la vie ? Eft-ce que leurs femmes ne fe foucient point de leur beauté ? En vérité nous fommes d'étranges gens ! Peut-être dans dix ans prendrat-on cette méthode Anglaife, fi les Curés & les Médecins le permettent ; ou bien les Français dans trois mois fe ferviront de l'inoculation par fantaifie, fi les Anglais s'en dégoutent par inconftance. *

J'apprens, que depuis cent ans les Chinois font dans cet ufage ; c'eft un grand préjugé que l'exemple d'une nation qui paffe pour être la plus fage & la mieux policée de l'Univers. Il eft vrai, que les Chinois s'y prennent d'une façon différente : ils ne font point d'incifion, ils font prendre la petite vérole par le nez comme du tabac en poudre ; cette façon eft plus agréable ; mais elle revient au même, & fert également à confirmer,

que

* Ce Chapitre eft tiré d'une Lettre écrite en 1727. le refte a été ajouté depuis.

que ſi on avait pratiqué l'inoculation en France, on aurait ſauvé la vie à des milliers d'hommes.

Il y a quelques années qu'un Miſſionnaire Jéſuite ayant lû ce chapitre, & ſe trouvant dans un Canton de l'Amérique où la petite vérole exerçait des ravages affreux, s'aviſa de faire inoculer tous les petits ſauvages qu'il batizait; ils lui durent ainſi la vie préſente, & la vie éternelle; quels dons pour des Sauvages!

Un Evèque de Vorceſter a depuis peu prêché à Londres l'inoculation; il a démontré en Citoyen combien cette pratique avait conſervé de ſujets à l'Etat: il l'a recommandée en Paſteur charitable. On prècherait à Paris contre cette invention ſalutaire comme on a écrit vingt ans contre les expériences de *Neuton*: tout prouve que les Anglais ſont plus Philoſophes, & plus hardis que nous. Il faut bien du tems pour qu'une certaine raiſon & un certain courage d'eſprit franchiſſent le pas de Calais.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que depuis Douvre juſqu'aux Iſles Orcades on ne trouve que des Philoſophes; l'eſpèce contraire compoſe toujours le grand nombre. L'inoculation fut d'abord combattue à Londres: & longtemps avant que l'Evèque de Worceſter annonçât cet Evangile en chaire, un Curé s'était aviſé de prècher contre; il dit que *Job* avait été inoculé par le Diable. Ce Prédicateur était fait pour être Capucin; il n'était guères digne d'ètre né en Angleterre. Le préjugé monta donc en chaire le premier, & la raiſon n'y monta qu'enſuite: c'eſt la marche ordinaire de l'eſprit humain.

CHAP.

CHAP. VINGT-CINQUIEME.

SUR LE

CHANCELIER BACON.

IL n'y a pas longtems que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette question usée & frivole : Quel était le plus Grand-Homme de *César*, d'*Aléxandre*, de *Tamerlan* ou de *Cromwel*. Quelqu'un répondit, que c'était sans contredit *Isaac Newton*. Cet homme avait raison; car si la vraye grandeur consiste à avoir reçu du Ciel un puissant génie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres, un homme comme Mr. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siécles, est véritablement le Grand-Homme : & ces politiques & ces Conquérans, dont aucun siécle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence, c'est à celui qui connait l'univers, non à ceux, qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Puis donc que vous exigez que je vous parle des hommes célèbres qu'a porté l'Angleterre, je commencerai par les *Bacons*, les *Lockes* & les

les *Newtons*, &c. Les Généraux & les Miniſtres viendront à leur tour.

Il faut commencer par le fameux Baron de *Vérulam*, connu en Europe ſous le nom de *Bacon*, qui était fils d'un Garde des Sceaux, & fut longtems Chancelier ſous le Roi *Jacques I.* Cependant au milieu des intrigues de la Cour & des occupations de ſa Charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le tems d'être grand Philoſophe, bon Hiſtorien, Ecrivain élégant; & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt qu'il vivait dans un ſiécle, où l'on ne connaiſſait guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne Philoſophie. Il a été, comme c'eſt l'uſage parmi les hommes, plus eſtimé après ſa mort que de ſon vivant. Ses ennemis étaient à la Cour de Londres, ſes admirateurs étaient les étrangers. Lorſque le Marquis d'*Effiat* amena en Angleterre la Princeſſe *Marie*, fille de *Henri le Grand*, qui devait épouſer le Roi *Charles*, ce Miniſtre alla viſiter *Bacon*, qui lors étant malade au lit le reçut les rideaux fermés. „ Vous „ reſſemblez aux Anges, lui dit *d'Effiat*; on en- „ tend toujours parler d'eux, on les croit bien „ ſupérieurs aux hommes, & on n'a jamais la „ conſolation de les voir. „

Vous ſçavez, comment *Bacon* fut accuſé d'un crime, qui n'eſt guères d'un Philoſophe, de s'être laiſſé corrompre par argent. Vous ſçavez, comment il fut condamné par la Chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cent mille livres de notre monnoie, à perdre ſa Dignité de Chancelier & de Pair. Aujourdhui les Anglais

révérent ſa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils, qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en penſe, je me ſervirai pour vous répondre d'un mot que j'ai ouï dire à Mylord *Bolingbroke*. On parlait en ſa préſence de l'avarice dont le Duc de *Marlborough* avait été accuſé, & on en citait des traits, ſur leſquels on appellait au témoignage de Mylord *Bolingbroke*, qui ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienſéance dire ce qui en était. C'était un ſi Grand-Homme, répondit-il, que j'ai oublié ſes vices. Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au Chancelier *Bacon* l'eſtime de l'Europe.

Le plus ſingulier & le meilleur de ſes ouvrages, eſt celui qui eſt aujourdhui le moins lû & le plus utile; je veux parler de ſon *Novum Scientiarum Organum*. C'eſt l'échaffaut avec lequel on a bâti la nouvelle Philoſophie; & quand cet édifice a été élevé, au-moins en partie, l'échaffaut n'a plus été d'aucun uſage. Le Chancelier *Bacon* ne connaiſſait pas encore la nature; mais il ſçavait & indiquait tous les chemins qui ménent à elle. Il avait mépriſé de bonne heure ce que des fous en bonnet quarré enſeignaient ſous le nom de Philoſophie dans les petites maiſons appellées *Colléges*; & il faiſait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces Compagnies, inſtituées pour la perfection de la raiſon humaine, ne continuaſſent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs *horreurs du vuide*, leurs *formes ſubſtantielles*, & tous ces mots, que non-ſeulement l'ignorance rendait reſpectables, mais qu'un

qu'un mélange ridicule avec la Religion avait rendu ſacrés.

Il eſt le pére de la Philoſophie expérimentale. Il eſt bien vrai, qu'avant lui on avait découvert des ſecrets étonnans: on avait inventé la bouſſole, l'imprimerie, la gravure des eſtampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vûe aux vieillards par les lunettes, qu'on appelle beſicles, la poudre à canon, &c. On avait cherché, trouvé & conquis un Nouveau Monde. Qui ne croirait, que ces ſublimes découvertes euſſent été faites par les plus grands Philoſophes, & dans des temps bien plus éclairés que le nôtre? Point du tout, c'eſt dans le tems de la barbarie ſcolaſtique que ces grands changemens ont été faits ſur la terre. Le hazard ſeul a produit preſque toutes ces inventions, on a même prétendu, que ce qu'on appelle hazard, a eu grande part dans la découverte de l'Amérique; du moins a-t-on cru, que *Chriſtophe Colomb* n'entreprit ſon voyage que ſur la foi d'un Capitaine de vaiſſeau, qu'une tempête avait jetté juſqu'à la hauteur des iſles Caraïbes. Quoi qu'il en ſoit, les hommes ſçavaient aller au bout du monde; ils ſçavaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable; mais ils ne connaiſſaient pas la circulation du ſang, la peſanteur de l'air, les loix du mouvement, la lumiére, le nombre de nos planétes, &c. Et un homme qui ſoutenait une théſe ſur les catégories d'Ariſtote, ſur l'univerſel *à parte rei*, ou telle autre ſottiſe, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne ſont pas celles qui ſont le plus d'honneur à l'eſprit humain. C'eſt à un inſtinct méchanique, qui eſt chez la plûpart des hommes, que nous devons la plûpart des Arts, & nullement à la ſaine Philoſophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maiſons, l'invention de la navette, ſont d'une toute autre néceſſité que l'imprimerie & la bouſſole; cependant ces arts furent inventés par des hommes encor ſauvages. Quel prodigieux uſage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des Méchaniques! Cependant on croyait de leur tems, qu'il y avait des Cieux de cryſtal, & que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer; & un de leurs plus grands Philoſophes, après bien des recherches, avait trouvé, que les Aſtres étaient des cailloux, qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, perſonne avant le Chancelier *Bacon* n'avait connu la Philoſophie expérimentale; & de toutes les épreuves Phyſiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a preſque pas une, qui ne ſoit indiquée dans ſon livre. Il en avait fait lui-même pluſieurs. Il fit des eſpéces de machines pneumatiques, par leſquelles il devina l'élaſticité de l'air; il a tourné tout autour de la découverte de ſa peſanteur. Il y touchait; cette vérité fut ſaiſie par *Torricelli*. Peu de tems après, la Phyſique expérimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans preſque toutes les parties de l'Europe. C'était

un

un trésor caché dont *Bacon* s'était douté, & que tous les Philosophes encouragés par sa promesse s'efforcèrent de déterrer. On voit dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont Mr. *Newton* passe pour l'inventeur. „ Il faut chercher, dit *Bacon*, s'il n'y aurait point „ une espéce de force magnétique, qui opére en„ tre la terre & les choses pesantes, entre la Lu„ ne & l'Océan, entre les Planétes, „ &c. En un autre endroit il dit : „ Il faut ou que les corps „ graves soient poussés vers le centre de la terre, „ ou qu'ils en soient mutuellement attirés ; & „ en ce dernier cas, il est évident, que plus les „ corps en tombant s'approchent de la terre, plus „ fortement ils s'attireront. Il faut, poursuit-il, „ expérimenter, si la même horloge à poids ira „ plus vite sur le haut d'une montagne, ou au „ fond d'une mine. Si la force des poids dimi„ nue sur la montagne & augmente dans la mi„ ne, il y a apparence que la terre a une vraye „ attraction. „

Ce précurseur de la Philosophie a été aussi un Écrivain élégant, un Historien, un bel esprit. Ses *Essais de Morale* sont très-estimés ; mais ils sont faits pour instruire plûtôt que pour plaire, & n'étant ni la satire de la nature humaine, comme les maximes de la *Rochefoucault*, ni l'école du Scepticisme, comme *Montagne*, ils sont moins lûs que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII.* a passé pour un chef-d'œuvre ; mais comment se peut-il faire, que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'histoire de notre illustre Mr. *de Thou?*

En parlant de ce fameux imposteur *Perkin*, fils d'un Juif converti, qui prit si hardiment le nom de *Richard IV.* Roi d'Angleterre, encouragé par la Duchesse de Bourgogne, & qui disputa la Couronne à *Henri VII.* voici comme le Chancelier *Bacon* s'exprime: „ Environ ce tems le Roi „ *Henri* fut obsedé d'esprits malins par la magie „ de la Duchesse de *Bourgogne*, qui évoqua des „ Enfers l'ombre d'*Edoüard IV.* pour venir tour- „ menter le Roi *Henri.* Quand la Duchesse de „ Bourgogne eut instruit *Perkin*, elle commença „ à délibérer par quelle région du Ciel elle fe- „ rait paraître cette Cométe, & elle résolut, qu'el- „ le éclaterait d'abord sur l'horison de l'Irlande. „ Il me semble, que notre sage *de Thou* ne donne guére dans ce *Phœbus*, qu'on prenait autrefois pour du sublime, mais qu'à présent on nomme avec raison *galimatias.*



CHAP.

CHAP. VINGT-SIXIEME.

SUR LOCKE.

JAmais il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus méthodique, un Logicien plus exact que *Locke*; cependant il n'était pas grand Mathématicien, Il n'avait jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs, ni à la sécheresse des vérités Mathématiques, qui ne présentent d'abord rien de sensible à l'esprit; & personne n'a mieux éprouvé que lui, qu'on pouvait avoir l'esprit Géométre, sans le secours de la Géométrie. Avant lui de grands Philosophes avaient décidé positivement ce que c'est que l'ame de l'homme: mais puisqu'ils n'en sçavaient rien du tout, il est bien juste, qu'ils ayent tous été d'avis différens.

Dans la Grece, berceau des arts & des erreurs, & où l'on poussa si loin la grandeur & la sottise de l'esprit humain, on raisonnait comme chez nous sur l'ame. Le divin *Anaxagoras*, à qui on dressa un Autel, pour avoir appris aux hommes que le Soleil était plus grand que le Péloponnèse, que la neige était noire, & que les Cieux étaient de pierre, affirma, que l'ame était un esprit aerien, mais cependant immortel. *Diogène*, un autre que celui qui devint Cynique après avoir été faux-monnoyeur, assûrait, que l'ame était une portion de la substance mê-

me de DIEU ; & cette idée au moins était brillante. *Epicure* la composait de parties comme le corps. *Aristote*, qu'on a expliqué de mille façons, parce qu'il était inintelligible, croyait, si l'on s'en raporte à quelques-uns de ses disciples, que l'entendement de tous les hommes était une seule & même substance. Le divin *Platon*, maitre du divin *Aristote*, & le divin *Socrate*, maître du divin *Platon*, disaient l'ame corporelle & éternelle. Le Démon de *Socrate* lui avait appris sans doute ce qui en était. Il y a des gens à la vérité, qui prétendent, qu'un homme qui se vantait d'avoir un génie familier, était indubitablement un peu fou, ou un peu fripon ; mais ces gens là sont trop difficiles.

Quant à nos Péres de l'Eglise, plusieurs dans les premiers siécles ont cru l'ame humaine, les Anges & DIEU corporels. Le monde se raffine toujours. *St. Bernard*, selon l'aveu du Pére *Mabillon*, enseigna à propos de l'ame, qu'après la mort elle ne voyait pas DIEU dans le Ciel, mais qu'elle conversait seulement avec l'humanité de JESUS-CHRIST. On ne le crut pas cette fois sur sa parole ; l'avanture de la Croisade avait un peu décrédité ses Oracles. Mille Scholastiques sont venus ensuite, comme le Docteur Irréfragable (*a*), le Docteur Subtil (*b*), le Docteur Angélique (*c*), le Docteur Séraphique (*d*), le Docteur Chérubique, qui tous ont été bien surs de connaître l'ame très-clairement ; mais qui n'ont pas laissé d'en parler comme s'ils a-

(*a*) Hales. (*b*) Scot. (*c*) St. Thomas. (*d*) St. Bonaventure.

avaient voulu que perſonne n'y entendît rien. Notre *Deſcartes*, né pour découvrir les erreurs de l'antiquité, mais pour y ſubſtituer les ſiennes, & entrainé par cet eſprit ſyſtématique, qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré, que l'ame était la même choſe que la penſée, comme la matiére, ſelon lui, eſt la même choſe que l'étendue. Il aſſûra bien, que l'on penſe toujours, & que l'ame arrive dans le corps pourvuë de toutes les notions métaphyſiques, connaiſſant DIEU, l'eſpace, l'infini, ayant toutes les idées abſtraites, remplie enfin de belles connaiſſances, qu'elle oublie malheureuſement en ſortant du ventre de la mére. Le Pére *Mallebranche* de l'Oratoire, dans ſes illuſions ſublimes, n'admet point les idées innées; mais il ne doutait pas, que nous ne viſſions tout en DIEU, & que DIEU, pour ainſi dire, ne fût notre ame.

Tant de raiſonneurs ayant fait le roman de l'ame, un ſage eſt venu, qui en a fait modeſtement l'hiſtoire. Mr. *Locke* a dévelopé à l'homme la raiſon humaine, comme un excellent Anatomiſte explique les reſſorts du corps humain. Il s'aide partout du flambeau de la Phyſique; il oſe quelquefois parler affirmativement; mais il oſe auſſi douter. Au-lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connaiſſons pas, il examine par degrés ce que nous voulons connaître, il prend un enfant au moment de ſa naiſſance, il ſuit pas-à-pas les progrès de ſon entendement, il voit ce qu'il a de commun avec les bêtes, & ce qu'il a au-deſſus d'elles. Il conſulte

ſurtout

ſurtout ſon propre témoignage, la conſcience de ſa penſée. „Je laiſſe, dit-il, à diſcuter à ceux qui en „ ſçavent plus que moi, ſi notre ame exiſte avant „ ou après l'organization de notre corps; mais „ j'avoue, qu'il m'eſt tombé en partage une de „ cesames groſſiéres, qui ne penſent pas toujours; „ & j'ai même le malheur de ne pas concevoir, „ qu'il ſoit plus néceſſaire à l'ame de penſer tou- „jours,qu'au corps d'être toujours en mouvement.

Pour moi je me vante de l'honneur d'être en ce point auſſi ſtupide que Mr. *Locke.* Perſonne ne me fera jamais croire, que je penſe toujours, & je ne me ſens pas plus diſpoſé que lui à imaginer, que quelques ſemaines après ma conception j'étais une fort ſçavante ame, ſçachant alors mille choſes, que j'ai oubliées en naiſſant, & ayant fort inutilement poſſédé dans *l'uterus* des connaiſſances, qui m'ont échapé dès que j'ai pu en avoir beſoin, & que je n'ai jamais bien pu r'aprendre depuis.

Locke, après avoir ruïné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on penſe toujours, ayant bien établi que toutes nos idées nous viennent par les ſens, ayant examiné nos idées ſimples, celles qui ſont compoſées, ayant ſuivi l'eſprit de l'homme dans toutes ſes opérations, ayant fait voir combien les langues, que les hommes parlent, ſont imparfaites, & quel abus nous faiſons des termes à tous momens; *Locke* dis-je conſidére enfin l'étendue ou plûtôt le néant des connaiſſances humaines. C'eſt dans ce chapitre qu'il oſe avancer modeſtement ces paroles: „ Nous ne ſerons peut- „ être

„ être jamais capables de connaître, si un être „ purement matériel pense ou non. „ Ce discours sage parut à plus d'un Théologien une déclaration scandaleuse, que l'ame est matérielle & mortelle. Quelques Anglais dévots à leur manière sonnèrent l'alarme. Les superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée; ils ont & donnent des terreurs paniques. On cria, que Mr. *Locke* voulait renverser la Religion; il ne s'agissait pourtant pas de Religion dans cette affaire: c'était une question purement philosophique, très-indépendante de la foi & de la révélation. Il ne fallait qu'examiner sans aigreur s'il y a de la contradiction à dire, *la matière peut penser*, *&* DIEU *peut communiquer la pensée à la matière.* Mais les Théologiens commencent trop souvent par dire, que DIEU est outragé, quand on n'est pas de leur avis; c'est trop ressembler aux mauvais Poëtes, qui croyaient que *Despréaux* parlait mal du Roi, parce qu'il se moquait d'eux. Le Docteur *Stillingfleet* s'est fait une réputation de Théologien modéré, pour n'avoir pas dit positivement des injures à Mr. *Locke.* Il entra en lice contre lui; mais il fut battu, car il raisonnait en Docteur, & *Locke* en Philosophe instruit de la force & de la faiblesse de l'esprit humain, & qui se battait avec des armes dont il connaissait la trempe.



CHA-

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

SUR L'AME.

JE ſuppoſe une douzaine de bons Philoſophes dans une isle, où ils n'ont jamais vû que des végétaux. Cette isle, & ſur-tout douze bons Philoſophes, ſont fort difficiles à trouver; mais enfin cette fiction eſt permiſe. Ils admirent cette vie qui circule dans les fibres des plantes, qui ſemble ſe perdre & enſuite ſe renouveller: & ne ſachant pas trop comment les plantes naiſſent, comment elles prennent leur nouriture & leur accroiſſement, ils appellent cela une ame végétative. Qu'entendez-vous par ame végétative? leur dit-on; c'eſt un mot, répondent-ils, qui ſert à exprimer le reſſort inconnu par lequel tout cela s'opére. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un Méchanicien, que tout cela ſe fait naturellement par des poids, des leviers, des roues, des poulies? Non, diront nos Philoſophes. Il y a dans cette végétation autre choſe que des mouvemens ordinaires; il y a un pouvoir ſecret qu'ont toutes les plantes d'attirer à elles ce ſuc qui les nourit; & ce pouvoir, qui n'eſt explicable par aucune méchanique, eſt un don que DIEU a fait à la matiére, & dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainſi bien diſputé, nos raiſonneurs découvrent enfin des animaux. Oh, oh, diſent-ils,

ils, après un long examen, voilà des êtres organifés comme nous! Ils ont inconteftablement de la mémoire, & fouvent plus que nous. Ils ont nos paffions; ils ont de la connaiffance; ils font entendre tous leurs befoins; ils perpétuent comme nous leur efpèce. Nos Philofophes difféquent quelques-uns de ces êtres; ils y trouvent un cœur, une cervelle. Quoi! difent-ils, l'auteur de ces machines qui ne fait rien en vain, leur aurait-il donné tous les organes du fentiment afin qu'ils n'euffent point de fentiment? il ferait abfurde de le penfer. Il y a certainement en eux quelque chofe que nous appellons auffi *ame*, faute de mieux; quelque chofe qui éprouve des fenfations, & qui a une certaine mefure d'idées. Mais ce principe, quel eft-il? Eft-ce quelque chofe d'abfolument différent de la matiére? eft-ce un efprit pur? eft-ce un être mitoïen, entre la matiére que nous ne connaiffons guères, & l'efprit pur que nous ne connaiffons pas? eftce une propriété donnée de DIEU à la matiére organifée?

Ils font alors des expériences fur des infectes, fur des vers de terre; ils les coupent en plufieurs parties, & ils font étonnés de voir qu'au bout de quelque tems il vient des têtes à toutes ces parties coupées; le même animal fe reproduit, & tire de fa deftruction même de quoi fe multiplier. A-t-il plufieurs ames, qui attendent pour animer ces parties reproduites, qu'on ait coupé la tête au premier tronc? Ils reffemblent aux arbres, qui repouffent des branches & qui fe reproduifent de bouture; ces arbres ont-ils plufieurs ames?

Il

Il n'y a pas d'apparence ; donc il eſt très-probable que l'ame de ces bètes eſt d'une autre eſpèce que ce que nous appellions *ame végétative* dans les plantes ; que c'eſt une faculté d'un ordre ſupérieur, que DIEU a daigné donner à certaines portions de matière ; c'eſt une nouvelle preuve de ſa puiſſance ; c'eſt un nouveau ſujet de l'adorer.

Un homme violent, & mauvais raiſonneur, entend ce diſcours, & leur dit ; Vous ètes des ſcélérats dont il faudrait brûler les corps pour le bien de vos ames ; car vous niez l'immortalité de l'ame de l'homme. Nos Philoſophes ſe regardent tout étonnés ; l'un d'eux lui répond avec douceur, Pourquoi nous brûler ſi vite ? Sur quoi avez-vous pu penſer que nous ayons l'idée que votre cruelle ame eſt mortelle ? Sur ce que vous croyez, reprend l'autre, que DIEU a donné aux brutes, qui ſont organiſés comme nous, la faculté d'avoir des ſentimens & des idées. Or cette ame des bètes périt avec elles, donc vous croyez que l'ame des hommes périt auſſi.

Le Philoſophe répond, Nous ne ſommes point du tout ſûrs que ce que nous appellons *ame* dans les animaux périſſe avec eux ; nous ſavons très-bien que la matiére ne périt pas, & nous croyons qu'il ſe peut faire que DIEU ait mis dans les animaux quelque choſe qui conſervera toujours, ſi DIEU le veut, la faculté d'avoir des idées. Nous n'aſſûrons pas, à beaucoup près, que la choſe ſoit ainſi ; car il n'appartient guére aux hommes d'ètre ſi confians ; mais nous n'o-

n'osons borner la puissance de DIEU. Nous disons qu'il est très-probable que les bètes, qui sont matiére, ont reçu de lui un peu d'intelligence. Nous découvrons tous les jours des propriétés de la matiére: c'est-à-dire, des présens de DIEU, dont auparavant nous n'avions pas d'idées. Nous avions d'abord défini la matiére une substance étendue; ensuite nous avons reconnu qu'il fallait lui ajoûter la solidité; quelque tems après il a fallu admettre que cette matiére a une force, qu'on nomme *force d'inertie*; après cela nous avons été tout étonnés d'être obligés d'avouer que la matiére gravite.

Quand nous avons voulu pousser plus loin nos recherches, nous avons été forcés de reconnaître des êtres qui ressemblent à la matiére en quelque chose, & qui n'ont pas cependant les autres attributs dont la matiére est douée. Le feu élémentaire, par exemple, agit sur nos sens comme les autres corps: mais il ne tend point à un centre comme eux; il s'échape, au contraire, du centre en lignes droites de tous côtés. Il ne semble pas obéir aux loix de l'attraction, de la gravitation, comme les autres corps. L'optique a des mystères dont on ne pourait guéres rendre raison, qu'en osant supposer que les traits de lumiére se pénétrent les uns les autres. Il y a certainement quelque chose dans la lumiére qui la distingue de la matiére connue; il semble que la lumiére soit un être mitoyen entre les corps & d'autres espéces d'êtres que nous ignorons. Il est très-vraisemblable que ces autres espèces sont-elles-mêmes un milieu

qui

qui conduit à d'autres créatures, & qu'il y a ainsi une chaine de substances qui s'élévent à l'infini.

Usque adeo quod tangit idem est, tamen ultima distant.

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, si quelque chose en est digne. Parmi ces substances, il a pu sans doute en choisir une qu'il a logée dans nos corps, & qu'on appelle ame humaine; les Livres Saints que nous avons lus, nous apprennent que cette ame est immortelle. La raison est d'accord avec la Révélation; car comment une substance quelconque périrait-elle? tout mode se détruit, l'être reste. Nous ne pouvons concevoir la création d'une substance, nous ne pouvons concevoir son anéantissement; mais nous n'osons affirmer que le Maître absolu de tous les Etres ne puisse donner aussi des sentimens & des perceptions à l'être qu'on appelle matiére. Vous êtes bien sûr que l'essence de votre ame est de penser, & nous n'en sommes pas si sûrs: car lorsque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine à croire que son ame ait eu beaucoup d'idées dans sa coeffe; & nous doutons fort que dans un sommeil plein & profond, dans une létargie complette, on ait jamais fait des méditations. Ainsi il nous parait que la pensée pourait bien être, non pas l'essence de l'être pensant, mais un présent que le Créateur a fait

à

à ces êtres, que nous nommons penſans; & tout cela nous a fait naître le ſoupçon, que s'il le voulait, il pourait faire ce préſent-là à un atôme, conſerver à jamais cet atôme, & ſon préſent, ou le détruire à ſon gré. La difficulté conſiſte moins à deviner comment la matiére pourait penſer, qu'à deviner comment une ſubſtance quelconque penſe. Vous n'avez des idées, que parce que DIEU a bien voulu vous en donner; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres eſpèces? Seriez-vous bien aſſez intrépides pour oſer croire que votre ame eſt préciſément du même genre que les ſubſtances qui approchent le plus près de la Divinité? Il y a grande apparence qu'elles ſont d'un ordre bien ſupérieur, & qu'en conſéquence DIEU leur a daigné donner une façon de penſer infiniment plus belle; de même qu'il a accordé une meſure d'idées très-médiocre aux animaux qui ſont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie; & vous voulez, que je ſache comment j'ai des idées: l'ame eſt une horloge que DIEU nous a donné à gouverner; mais il ne nous a point dit de quoi le reſſort de cette horloge eſt compoſé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puiſſe inférer que nos ames ſont mortelles? Encore une fois nous penſons comme vous ſur l'immortalité que la foi nous annonce; mais nous croyons que nous ſommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir d'accorder la penſée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puiſ-

ſance du Créateur, qui eſt ſans bornes, & nous l'étendons auſſi loin que s'étend ſon exiſtence. Pardonnez-nous de le croire tout-puiſſant, comme nous vous pardonnons de reſtraindre ſon pouvoir. Vous ſavez ſans doute tout ce qu'il peut faire, & nous n'en ſavons rien. Vivons en fréres, adorons en paix notre Pére commun; vous avec vos ames ſavantes & hardies, nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre. Paſſons-le doucement ſans nous quereller pour des difficultés qui ſeront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.



CHA-

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

DE LA TOLERANCE;

ET QUE LES PHILOSOPHES NE PEUVENT JAMAIS NUIRE.

LE brutal n'ayant rien de bon à répliquer parla longtems, & se fâcha beaucoup. Nos pauvres Philosophes se mirent pendant quelques semaines à lire l'histoire ; & après avoir bien lû, voici ce qu'ils dirent à ce barbare, qui était si indigne d'avoir une ame immortelle.

Mon ami, nous avons lû que dans toute l'antiquité les choses allaient aussi-bien que dans notre tems ; qu'il y avait même de plus grandes vertus, & qu'on ne persécutait point les Philosophes pour les opinions qu'ils avaient ; pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas ? Nous lisons que toute l'antiquité croyait la matiére éternelle. Ceux qui ont vû qu'elle était créée, ont laissé les autres en repos. *Pithagore* avait été coq, ses parens cochons, personne n'y trouva à redire, & sa Secte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté

des rotiſſeurs, & de ceux qui avaient des fèves à vendre.

Les Stoiciens reconnaiſſaient un DIEU, à peu près tel que celui qui a été ſi témérairement admis depuis par les Spinoſiſtes; le Stoïciſme cependant fut la Secte la plus féconde en vertus héroïques & la plus accréditée.

Les Epicuriens faiſaient leurs Dieux reſſemblans à nos Chanoines, dont l'indolent embonpoint ſoutient leur Divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambroſie, en ne ſe mêlant de rien. Ces Epicuriens enſeignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins conſidérés. On les admettait dans tous les emplois, & leurs atômes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les Platoniciens, à l'exemple des Gimnoſophiſtes, ne nous faiſaient pas l'honneur de penſer que DIEU eût daigné nous former lui-même. Il avait, ſelon eux, laiſſé ce ſoin à ſes Officiers, à des Génies, qui firent dans leur beſogne beaucoup de balourdiſes. Le DIEU des Platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des éléves aſſez médiocres. Les hommes n'en révérèrent pas moins l'école de *Platon*.

En un mot chez les Grecs, & chez les Romains, autant de Sectes, autant de manières de penſer ſur DIEU, ſur l'ame, ſur le paſſé, & ſur l'avenir: aucune de ces Sectes ne fut perſécutante. Toutes ſe trompaient, & nous en ſommes

ſommes bien fâchés ; mais toutes étaient paiſibles, & c'eſt ce qui nous confond ; c'eſt ce qui nous condamne ; c'eſt ce qui nous fait voir que la plûpart des raiſonneurs d'aujourdhui ſont des monſtres, & que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement ſur le théatre de Rome, *Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil. Rien n'eſt après la mort ; la mort même n'eſt rien.* Ces ſentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires ; tout ſe gouvernait, tout allait à l'ordinaire ; & les *Titus*, les *Trajans*, les *Marc-Aurèles* gouvernèrent la terre en Dieux bienfaiſans.

Si nous paſſons des Grecs & des Romains aux Nations barbares, arrêtons-nous ſeulement aux Juifs. Tout ſuperſtitieux, tout cruel & tout ignorant qu'était ce miſérable peuple, il honorait cependant les Phariſiens, qui admettaient la Fatalité de la Deſtinée & la Métempſicoſe ; il portait auſſi reſpect aux Saducéens, qui niaient abſolument l'immortalité de l'ame & l'exiſtence des Eſprits, & qui ſe fondaient ſur la Loi de *Moïſe*, laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompenſe après la mort. Les Eſſéniens, qui croyaient auſſi la Fatalité, & qui ne ſacrifiaient jamais de victimes dans le Temple, étaient encore plus révérés que les Phariſiens & les Saducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger, ſe brûler, s'exterminer réciproquement, ſi on l'avait voulu. O miſérables

hommes, profitez de ces exemples. Penſez & laiſſez penſer. C'eſt la conſolation de nos faibles eſprits dans cette courte vie. Quoi! vous recevrez avec politeſſe un Turc qui croit que *Mahomet* a voyagé dans la Lune; vous vous garderez bien de déplaire au Bacha *Bonneval*, & vous voudrez mettre en quartiers votre frére, parce qu'il croit que DIEU pourait donner l'intelligence à toute créature?

C'eſt ainſi que parla un des Philoſophes; un autre ajouta; croyez-moi, il ne faut jamais craindre qu'aucun ſentiment Philoſophique puiſſe nuire à la Religion d'un pays. Nos myſtères ont beau être contraires à nos démonſtrations, ils n'en ſont pas moins révérés par nos Philoſophes Chrétiens, qui ſavent que les objets de la raiſon & de la foi ſont de différente nature. Jamais les Philoſophes ne feront une Secte de Religion; pourquoi? C'eſt qu'ils ſont ſans enthouſiaſme. Diviſez le genre-humain en vingt parties, il y en a dix-neuf compoſées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne ſauront jamais s'il y a eu un Mr. *Locke* au monde. Dans la vingtiéme partie qui reſte, combien trouve-t-on peu d'hommes qui liſent? & parmi ceux qui liſent, il y en a vingt qui liſent des romans, contre un qui étudie la Philoſophie. Le nombre de ceux qui penſent eſt exceſſivement petit, & ceux-là ne s'aviſent pas de troubler le monde.

Qui ſont ceux qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans leur patrie? Eſt-ce *Pomponace* *Mon-*

Montagne, *le Vayer*, *Descartes*, *Gassendi*, *Bayle*, *Spinosa*, *Hobbes*, le Lord *Shaftsbury*, le Comte de *Boulainvilliers*, le Consul *Maillet*, *Tolland*, *Collins*, *Flud*, *Vbolston*, *Becker*, l'Auteur déguisé sous le nom de *Jaques Macé*, celui de l'Espion Turc, celui des Lettres Persanes, des Lettres Juives, des Pensées Philosophiques, &c. Non? Ce sont, pour la plûpart, des Théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être Chefs de Secte, ont bientôt eu celle d'être Chefs de Parti. Que dis-je? Tous les livres de Philosophie moderne mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement, qu'en a fait autrefois la dispute des Cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.



CHAP. VINGT-HUITIEME.

SUR DESCARTES ET NEWTON.

UN Français qui arrive à Londres, trouve les choses bien changées en Philosophie, comme dans tout le reste. Il a laissé le monde plein, il le trouve vuide. A Paris on voit l'Univers composé de tourbillons de matiére subtile; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'est la pression de la Lune qui cause le flux de la mer: chez les Anglais c'est la mer qui gravite vers la Lune; de façon que quand vous croyez que la Lune devrait nous donner marée haute, ces Messieurs croyent qu'on doit avoir marée basse, ce qui malheureusement ne peut se vérifier, car il aurait fallu, pour s'en éclaircir, examiner la Lune & les marées au premier instant de la création. Vous remarquerez encore que le Soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart. Chez vos Cartésiens tout se fait par une impulsion qu'on ne com-

comprend guères; chez Mr. *Newton*, c'eſt par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cauſe. A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon; à Londres elle eſt applatie des deux côtés. La lumiére pour un Cartéſien exiſte dans l'air; pour un Newtonien, elle vient du Soleil en ſix minutes & demie. Votre Chimie fait toutes ſes opérations avec des acides, des alkalis, & de la matiére ſubtile; l'attraction domine juſques dans la Chimie Anglaiſe.

L'eſſence même des choſes a totalement changé. Vous ne vous accordez ni ſur la définition de l'ame, ni ſur celle de la matiére. *Deſcartes* aſſûre que l'ame eſt la même choſe que la penſée, & Mr. *Locke* lui prouve aſſez bien le contraire. *Deſcartes* aſſûre encore que l'étendue ſeule fait la matiére; *Newton* y ajoute la ſolidité. Voilà de furieuſes contrariétés!

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux *Newton*, ce deſtructeur du ſyſtème Cartéſien, mourut au mois de Mars de l'an paſſé 1727. Il a vécu honoré de ſes compatriotes, & a été enterré comme un Roi qui aurait fait du bien à ſes ſujets. On a lu avec avidité, & l'on a traduit en Anglais l'éloge de Mr. *Newton*, que Mr. de *Fontenelle* a prononcé dans l'Académie des Sciences. On attendait en Angleterre ſon jugement, comme une déclaration ſolemnelle de la ſupériorité de la Philoſophie Anglaiſe. Mais quand on a vu que non-ſeulement il s'était trompé en rendant compte de cette Philoſophie,

losophie, mais qu'il comparaît *Descartes* à *Newton*, toute la société Royale de Londres s'est soulevée; loin d'acquiescer au jugement, on a fort critiqué le discours. Plusieurs même (& ceux-là ne sont pas les plus Philosophes) ont été choqués de cette comparaison, seulement parce que *Descartes* était Français.

Il faut avouer que ces deux Grands-Hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur Philosophie. *Descartes* était né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, comme dans sa manière de raisonner. Cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages Philosophiques, où l'on voit à tous momens des comparaisons ingénieuses & brillantes. La nature en avait presque fait un Poëte; & en effet, il composa pour la Reine de Suéde un divertissement en vers, que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas fait imprimer. Il essaya quelque tems du métier de la guerre; & depuis étant devenu tout-à-fait Philosophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de sa maîtresse une fille nommée *Francine*, qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte. Ainsi il éprouva tout ce qui apartient à l'humanité.

Il crut longtems qu'il était nécessaire de fuir les hommes, & surtout sa patrie, pour philosopher en liberté. Il avait raison; les hommes de son tems n'en savaient pas assez pour l'éclairer, & n'étaient guères capables que de lui nuire. Il quit-

ta la France, parce qu'il cherchait la vérité, qui était persécutée alors par la misérable Philosophie de l'école; mais il ne trouva pas plus de raison dans les Universités de la Hollande où il se retira. Car dans le tems qu'on condamnait en France les seules propositions de sa Philosophie qui fussent vraies, il fut aussi persécuté par les prétendus Philosophes de Hollande, qui ne l'entendaient pas mieux, & qui voyant de plus près sa gloire, haïssaient davantage sa personne. Il fut obligé de sortir d'Utrecht : il essuya l'accusation d'Athéïsme, derniére ressource des calomniateurs; & lui, qui avait employé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence d'un DIEU, fut accusé de n'en point reconnaître. Tant de persécutions supposaient un très-grand mérite & une réputation éclatante; aussi avait-il l'un & l'autre. La raison perça même un peu dans le monde à travers les ténébres de l'école & les préjugés de la superstition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses. On lui proposa une pension de mille écus. Il vint sur cette espérance, paya les frais de la patente qui se vendait alors, n'eut point la pension, & s'en retourna philosopher dans sa solitude de Nord-Hollande, dans le tems que le grand *Galilée*, à l'âge de quatre-vingt ans, gémissait dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Enfin il mourut à Stockolm d'une mort prématurée, & causée par un mauvais régime, au milieu de quelques savans

ses

ſes ennemis, & entre les mains d'un Médecin qui le haïſſait.

La carriére du Chevalier *Newton* a été toute différente. Il a vécu près de quatre-vingt cinq ans, toujours tranquille, heureux & honoré dans ſa patrie. Son grand bonheur a été non-ſeulement d'être né dans un pays libre, mais dans un tems où les impertinences ſcholaſtiques étant bannies, la raiſon ſeule était cultivée, & le monde ne pouvait être que ſon écolier & non ſon ennemi.

Une oppoſition ſinguliére dans laquelle il ſe trouve avec *Deſcartes*, c'eſt que dans le cours d'une ſi longue vie, il n'a eu ni paſſion ni faibleſſe. Il n'a jamais approché d'aucune femme: c'eſt ce qui m'a été confirmé par le Médecin & le Chirurgien entre les bras de qui il eſt mort: on peut admirer en cela *Newton*; mais il ne faut pas blâmer *Deſcartes.*

L'opinion publique en Angleterre ſur ces deux Philoſophes, eſt que le premier était un rêveur, & que l'autre était un ſage. Très-peu de perſonnes à Londres liſent *Deſcartes*, dont effectivement les ouvrages ſont devenus inutiles; très-peu liſent auſſi *Newton*, parce qu'il faut être fort ſavant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux; on n'accorde rien au Français, & on donne tout à l'Anglais. Quelques gens croyent que ſi l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vuide, ſi l'on ſait que l'air eſt peſant, ſi l'on ſe ſert de lunettes-d'approche, on en a l'obligation à *Newton*; il eſt ici l'*Hercule*

de

de la fable, à qui les ignorans attribuaient tous les faits des autres Héros.

Dans une critique qu'on a fait à Londres du difcours de Mr. *de Fontenelle*, on a ofé avancer que *Defcartes* n'était pas un grand Géométre. Ceux qui parlent ainfi, peuvent fe reprocher de battre leur nourice. *Defcartes* a fait un auffi grand chemin, du point où il a trouvé la Géométrie jufqu'au point où il l'a pouffée, que *Newton* en ait fait après lui. Il eft le premier qui ait enfeigné la maniére de donner les équations algébriques des courbes. Sa Géométrie, graces à lui, devenuë commune, était de fon tems fi profonde, qu'aucun Profeffeur n'ofa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avait guéres en Hollande que *Schouten*, & en France que *Fermat*, qui l'entendiffent. Il porta cet efprit de Géométrie & d'invention dans la Dioptrique, qui devint entre fes mains un art tout nouveau; & s'il s'y trompa beaucoup, c'eft qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout-d'un-coup en connaître toutes les propriétés. Ceux qui le fuivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de Mr. *Defcartes* ne fourmillent d'erreurs.

La Géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, & qui l'aurait conduit fûrement dans fa Phyfique; cependant il abandonna à la fin ce guide, & fe livra à l'efprit de fyftème. Alors fa Philofophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, & tout au plus vraifemblable pour les Philofophes ignorans du mème

me tems. Il se trompa sur la nature de l'ame, sur les loix du mouvement, sur la nature de la lumiére : Il admit des idées innées ; il inventa de nouveaux élémens ; il créa un monde ; il fit l'homme à sa mode ; & on dit avec raison que l'homme de *Descartes* n'est en effet que celui de *Descartes*, fort éloigné de l'homme véritable. Il poussa ses erreurs Métaphysiques, jusqu'à prétendre que deux & deux font quatre, parce que DIEU l'a voulu ainsi ; mais ce n'est point trop dire qu'il était estimable, même dans ses égaremens. Il se trompa ; mais ce fut au moins avec méthode, & de conséquence en conséquence. S'il inventa de nouvelles chimères en Physique, au moins il en détruisit d'anciennes ; il apprit aux hommes de son tems à raisonner & à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnoie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse.

Descartes donna un œil aux aveugles : ils virent les fautes de l'antiquité, & les siennes ; la route qu'il ouvrit est depuis lui devenue immense. Le petit livre de *Rohault* a fait pendant quelque tems une Physique complette ; aujourdhui tous les recueils des Académies de l'Europe ne font pas même un commencement de système. En approfondissant cet abîme, il s'est trouvé infini.



CHA-

CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

DE NEWTON.

NEwton fut d'abord destiné à l'Eglise. Il commença par être Théologien, & il lui en resta des marques toute sa vie. Il prit sérieusement le parti d'*Arius* contre *Athanase*. Il alla même un peu plus loin qu'*Arius*, ainsi que tous les Sociniens. Il y a aujourdhui en Europe beaucoup de savants de cette opinion; je ne dirai pas de cette communion, car ils ne font point de corps. Ils sont même partagés, & plusieurs d'entr'eux réduisent leur sistême au pur Déisme, accommodé avec la morale du CHRIST. *Newton* n'était pas de ces derniers. Il ne différait de l'Eglise Anglicane que sur le point de la Consubstantiabilité, & il croyait tout le reste.

Une preuve de sa bonne foi c'est qu'il a commenté l'Apocalipse. Il y trouve clairement que le Pape est l'Antechrist, & il explique d'ailleurs ce Livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce Commentaire consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle.

Bien des gens en lisant le peu de Métaphysique que *Newton* a mis à la fin de ses principes Mathématiques, y ont trouvé quelque chose d'aussi obscur que l'Apocalipse. Les Métaphysiciens

ciens & les Théologiens ressemblent assez à cette espèce de gladiateurs qu'on faisait combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand *Newton* travailla les yeux ouverts à ses Mathématiques, sa vue porta aux bornes du Monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'infini; il a découvert & démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connaissait point la lumiére avant lui. On n'en avait que des idées confuses & fausses. Il a dit, que la lumiére soit connue, & elle l'a été.

Les telescopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ses mains; & il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force & la portée des telescopes ordinaires. Ce fut à l'occasion de son nouveau telescope qu'un Jésuite Allemand prit *Newton* pour un ouvrier, pour un faiseur de lunettes. *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La postérité l'a bien vengé depuis. On lui faisait en France plus d'injustice, on le prenait pour un faiseur d'expériences qui s'était trompé; & parce que *Mariotte* se servit de mauvais prismes on rejetta les découvertes de *Newton.*

Il fut admiré de ses compatriotes dès qu'il eut écrit & opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompense nous avions la matiére cannellée & la matiére rameuse de *Descartes*, & les petits tourbillons molasses du Révérend Pére *Mallebranche*; & le sistème de Mr. *Privat de Molière*, qui ne vaut pas pourtant *Poquelin de Molière.*

De

De tous ceux qui ont un peu vécu avec Monſieur le Cardinal de *Polignac*, il n'y a perſonne qui ne lui ait entendu dire, que *Newton* était Péripatéticien, & que ſes rayons colorifiques, & ſurtout ſon attraction, ſentaient beaucoup l'Athéiſme. Le Cardinal de *Polignac* joignait à tous les avantages qu'il avait reçus de la nature une très grande éloquence; il faiſait des vers Latins avec une facilité heureuſe & étonnante; mais il ne ſavait que la Philoſophie de *Deſcartes*, & il avait retenu par cœur ſes raiſonnemens comme on retient des dattes. Il n'était point devenu Géometre, & il n'était pas né Philoſophe. Il pouvait juger les Catilinaires & l'Enéide; mais non pas *Newton* & *Locke*.

Quand on confidére que *Newton*, *Locke*, *Clarke*, *Leibnitz* auraient été perſécutés en France, empriſonnés à Rome, brulés à Liſbonne, que faut-il penſer de la raiſon humaine? Elle eſt née dans ce ſiécle en Angleterre. Il y avait eu du tems de la Reine *Marie* une perſécution aſſez forte ſur la façon de prononcer le Grec, & les perſécuteurs ſe trompaient. Ceux qui mirent *Galilée* en pénitence ſe trompaient encor plus. Tout Inquiſiteur devrait rougir juſqu'au fond de l'ame en voyant ſeulement une ſphére de *Copernic*. Cependant ſi *Newton* était né en Portugal, & qu'un Dominicain eût vû une héréſie dans la raiſon inverſe du quarré des diſtances, on aurait revétu le Chevalier *Iſaac Newton* d'une *Sanbenite* dans un *Auto da Fé*.

On a ſouvent demandé pourquoi ceux que leur miniſtère engage à être ſavans & indulgens, ont été ſi ſouvent ignorans & impitoyables. Ils ont

été ignorans parce qu'ils avaient longtems étudié, & ils ont été cruels parce qu'ils sentaient que leurs mauvaises études étaient l'objet du mépris des sages. Certainement les Inquisiteurs, qui eurent l'effronterie de condamner le sistème de *Copernic*, non-seulement comme hérétique, mais comme absurde, n'avaient rien à craindre de ce sistème. La terre a beau être emportée autour du Soleil ainsi que les autres planétes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même est toujours en sûreté, quand il n'est combattu que par des Philosophes; toutes les Académies de l'Univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel est donc le principe de cette rage, qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates?* c'est que les *Anitus* disent dans le fond de leur cœur, les *Socrates* nous méprisent.

J'avais cru dans ma jeunesse que *Newton* avait fait sa fortune par son extrême mérite. Je m'étais imaginé que la Cour & la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation Grand Maître des Monnoies du Royaume. Point du tout. *Isaac Newton* avait une niéce assez aimable nommée Madame *Conduit*. Elle plut beaucoup au grand Trésorier *Hallifax*. Le calcul infinitesimal & la gravitation ne lui auraient servi de rien sans une jolie niéce.



CHA-

CHAPITRE TRENTIEME.

DE LA CRONOLOGIE REFORME'E PAR NEWTON,

Qui fait le monde moins vieux de cinq cent ans.

IL me reſte à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui ſe ſent toûjours de cet eſprit créateur, que Mr. *Newton* portait dans toutes ſes recherches. C'eſt une Cronologie toute nouvelle ; car dans tout ce qu'il entreprenait, il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des cahos, il a voulu porter au moins quelque lumiére dans celui des fables anciennes confondues avec l'Hiſtoire, & fixer une Cronologie incertaine. Il eſt vrai, qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation, qui ne cherche à reculer ſon origine. De plus, les premiers Hiſtoriens ſont les plus négligens à marquer les dattes. Les livres étaient moins communs mille fois qu'aujourdhui ; par conſéquent étant moins expoſés à la critique, on trompait le monde plus impunément ; & puiſqu'on a évidem-

demment ſuppoſé des faits, il eſt aſſez probable qu'on a auſſi ſuppoſé des dattes. En général il parut à Mr. *Newton*, que le monde était de cinq cent ans plus jeune que les Chronologiſtes ne le diſent. Il fonde ſon idée ſur le cours ordinaire de la nature, & ſur les obſervations Aſtronomiques.

On entend ici par le cours de la nature le tems de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient ſervis les premiers de cette manière incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencemens de leur hiſtoire. Ils comptaient trois cent quarante une générations depuis *Menès* juſqu'à *Sethon* ; & n'ayant pas de dattes fixes, ils évaluèrent trois générations à cent ans. Ainſi ils comptèrent du régne de *Menès* au régne de *Sethon* onze mille trois cent quarante années. Les Grecs, avant de compter par Olympiades, ſuivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des générations, en pouſſant chaque génération juſqu'à quarante années. Or en cela les Egyptiens & les Grecs ſe trompèrent dans leur calcul. Il eſt bien vrai que, ſelon le cours ordinaire de la nature, trois générations font environ cent à ſix vingt ans ; mais il s'en faut bien, que trois régnes tiennent ce nombre d'années. Il eſt très-évident, qu'en général les hommes vivent plus longtems que les Rois ne régnent. Ainſi un homme, qui voudra écrire l'hiſtoire, ſans avoir des dattes préciſes, & qui ſçaura qu'il y a neuf Rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cent ans pour ces neuf Rois. Chaque génération eſt d'environ trente ans, chaque

régne est d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente Rois d'Angleterre depuis *Guillaume le Conquérant* jusqu'à *George I.* ils ont régné six cent quarante-huit ans; ce qui réparti sur les trente Rois, donne à chacun vingt-un ans & demi de régne. Soixante-trois Rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à-peu-près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les Anciens se sont trompés, quand ils ont égalé en général la durée des régnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté: donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les observations Astronomiques semblent prêter encore un plus grand secours à notre Philosophe. Il paraît plus fort en combattant sur son terrain. Vous sçavez que la terre, outre son mouvement annuel, qui l'emporte autour du Soleil d'Occident en Orient dans l'espace d'une année, a encore une révolution singuliére tout-à-fait inconüe jusqu'à ces derniers tems. Ses pôles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'Orient en Occident, qui fait que chaque jour leur position ne répond pas précisément au même point du Ciel. Cette différence insensible en une année, devient assez forte avec le tems; & au bout de soixante & douze ans on trouve, que la différence est d'un degré, c'est-à-dire, de la trois-cent-soixantiéme partie de tout le Ciel. Ainsi après soixante & douze années le colure de l'équinoxe du Printems, qui passait par un fixe, répond à un autre fixe.

De-là vient que le Soleil, au-lieu d'être dans la partie du Ciel où était le Bélier du tems d'*Hipparque*, se trouve répondre à cette partie du Ciel où est le Taureau ; & que les Gemeaux sont à la place où le Taureau était alors. Tous les signes ont changé de place; cependant nous retenons toûjours la manière de parler des Anciens. Nous disons, que le Soleil est dans le Bélier au Printems, par la même condescendance, que nous disons, que le Soleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs, qui s'apperçut de quelque changement dans les constellations par rapport aux équinoxes, ou plûtôt, qui l'apprit des Egyptiens. Les Philosophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyait en tous sens immobile. Ils créèrent donc un Ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, & donnèrent à ce Ciel un mouvement particulier, qui le faisait avancer vers l'Orient, pendant que toutes les étoiles semblaient faire leur route journaliére d'Orient en Occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une seconde bien plus essentielle. Ils crurent, que le Ciel prétendu des étoiles fixes avançait d'un degré vers l'Orient en cent années. Ainsi ils se trompèrent dans leur calcul Astronomique, aussi-bien que dans leur système Physique. Par exemple, un Astronome aurait dit alors, l'équinoxe du Printems a été du tems d'un tel Observateur dans un tel signe, à une telle étoile.

Il

Il a fait deux degrés de chemin depuis cet Observateur jusqu'à-nous : or deux degrés valent deux cent ans; donc cet Observateur vivait deux cent ans avant moi. Il est certain, qu'un Astronome, qui aurait raisonné ainsi, se serait trompé environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les Anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du Monde, c'est-à-dire, de la révolution de tout le Ciel, d'environ trente-six mille ans. Mais les modernes sçavent, que cette révolution imaginaire du Ciel des étoiles, n'est autre chose que la révolution des Poles de la Terre, qui se fait en vingt-cinq mille neuf cent ans. Il est bon de remarquer ici en passant, que Mr. *Newton*, en déterminant la figure de la terre, a très-heureusement expliqué la raison de cette révolution.

Tout ceci posé, il reste pour fixer la Cronologie, de voir par quelle étoile le Colure des Equinoxes coupe aujourdhui l'Ecliptique au Printems, & de sçavoir s'il ne se trouve point quelque Ancien, qui nous ait dit en quel point l'Ecliptique était coupée de son tems par le même Colure des Equinoxes. *Clément Alexandrin* rapporte, que *Chiron*, qui était de l'expédition des Argonautes, observa les constellations au tems de cette fameuse expédition, & fixa l'Equinoxe du Printems au milieu du Bélier, l'Equinoxe d'Automne au milieu de la Balance, le Solstice de notre Eté au milieu du Cancre, & le Solstice d'Hiver au milieu du Capricorne.

Longtêms après l'expédition des Argonautes, & un an avant la guerre du Péloponnèse, *Meton* observa, que le point du Solstice d'Eté passait par le sixiéme degré du Cancre.

Or chaque signe du Zodiaque est de trente degrés. Du tems de *Chiron*, le Solstice était à la moitié du signe, c'est-à-dire, au quinziéme degré; un an avant la guerre du Péloponnèse, il était au huitiéme; donc il avait retrogradé de sept degrés; (un degré vaut soixante & douze ans) donc du commencement de la guerre du Péloponnese, à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que sept fois soixante & douze ans, qui font cinq cent quatre ans, & non pas sept-cent années, comme le disaient les Grecs. Ainsi en comparant l'état du Ciel d'aujourdhui à l'état où il était alors, nous voyons, que l'expédition des Argonautes doit être placée neuf cent neuf ans avant JESUS-CHRIST, & non pas environ quatorze cent ans; & que, par conséquent le monde est moins vieux d'environ cinq cent ans qu'on ne pensait. Par-là toutes les époques sont rapprochées, & tout est fait plus tard qu'on ne le dit. Ce systême parait vray, je ne sçais s'il fera fortune, & si l'on voudra se résoudre sur ces idées à réformer la Cronologie du monde. Peut-être les Sçavans trouveraient-ils, que c'en serait trop, d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la Physique, la Géométrie & l'Histoire; ce serait une espèce de Monarchie universelle, dont l'amour propre s'accom-

-modo

mode mal-aisément. Aussi dans le tems, que les Partisans des tourbillons & de la matiére canellée attaquaient la gravitation démontrée, le Réverend-Pére *Souciet* & Mr. *Fréret* écrivaient contre la Cronologie de *Newton* avant qu'elle fut imprimée.

NB. On a retranché les Chapitres qui regardaient l'attraction & la lumiére; on les retrouve dans le tome de la Philosophie, qui est leur place véritable.



CHA-

CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

DE LA

TRAGEDIE ANGLAISE.

LEs Anglais avaient déja un Théâtre, aussi-bien que les Espagnols, quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. *Shakespear*, que les Anglais prennent pour un *Sophocle* florissait à-peu-près dans le tems de *Lopez de Vega*; il créa le Théâtre; il avait un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, & sans la moindre connaissance des régles. Je vai vous dire une chose hazardée, mais vraie, c'est que le mérite de cet Auteur a perdu le Théâtre Anglais; il y a de si belles scènes, des morceaux si grands & si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle Tragédies, que ces piéces ont toûjours été jouées avec un grand succès. Le tems, qui seul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plûpart des idées bizarres & gigantesques de cet Auteur ont acquis, au bout de cent cinquante ans, le droit de passer pour sublimes. Les Auteurs modernes l'ont presque tous copié. Mais ce qui réussissait dans *Shakespear*, est sifflé chez eux; & vous croyez bien, que la vénération, qu'on a pour cet Auteur, augmente à mesure

fure que l'on méprife les modernes. On ne fait pas réflexion, qu'il ne faudrait pas l'imiter; & le mauvais fuccès des copiftes fait feulement qu'on le croit inimitable.

Vous fçavez, que dans la Tragédie du *More de Venife*, piéce très-touchante, un mari étrangle fa femme fur le théâtre, & que quand la pauvre femme eft étranglée, elle s'écrie, qu'elle meurt très-injuftement. Vous n'ignorez pas, que dans *Hamlet*, des foffoyeurs creufent une foffe en buvant, en chantant des Vaudevilles, & en faifant fur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaifanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous furprendra, c'eft qu'on a imité ces fottifes.

Sous le régne de *Charles II.* qui était celui de la politeffe, & l'âge des beaux Arts, *Otway* dans fa *Venife fauvée*, introduit le Sénateur *Antonio*, & fa Courtifane *Naki*, au milieu des horreurs de la confpiration du Marquis de *Bedemar*. Le vieux Sénateur *Antonio* fait auprès de fa Courtifane toutes les fingeries d'un vieux débauché impuiffant & hors du bon fens. Il contrefait le taureau & le chien; il mord les jambes de fa maîtreffe, qui lui donne des coups de pied & des coups de foüet. On a retranché de la piéce d'*Otway* ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille; mais on a laiffé dans le *Jules-Céfar* de *Shakefpear* les plaifanteries des Cordonniers & des Savetiers Romains, introduits fur la fcène avec *Caffius* & *Brutus*. Vous vous plaindrez fans doute, que ceux qui jufqu'à préfent vous ont parlé du Théâtre Anglais, & furtout de ce fameux

meux *Shakespear*, ne vous ayent encore fait voir que ses erreurs, & que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frapans, qui demandent grace pour toutes ses fautes. Je vous répondrai, qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un Poëte, mais très-difficile de traduire ses beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des Ecrivains célèbres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages, qui nous fissent connaître quelques beautés; car je maintiendrai toûjours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homére* & de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux Grands-Hommes.

J'ai hazardé de traduire quelques morceaux des meilleurs Poëtes Anglais; en voici un de *Shakespear*. Faites grace à la copie en faveur de l'original, & souvenez-vous toûjours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau. J'ai choisi le Monologue de la Tragédie de *Hamlet*, qui est sçu de tout le monde, & qui commence par ces vers:

To be, or not to be! that is the Question! &c.

C'est *Hamlet*, Prince de Dannemark, qui parle.

Demeure, il faut choisir & passer à l'instant
De la vie à la mort, ou de l'être au néant.
Dieux justes, s'il en est, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,

Suppor-

Supporter, ou finir mon malheur & mon sort?
Qui suis-je? Qui m'arrête? Et qu'est-ce que la mort?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique azile;
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille;
On s'endort, & tout meurt; mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace, on dit, que cette courte vie
De tourmens éternels est aussi-tôt suivie.
O mort! moment fatal! affreuse éternité!
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh! qui pourait sans toi supporter cette vie?
De nos Prêtres menteurs bénir l'hypocrisie:
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs:
Ramper sous un Ministre, adorer ses hauteurs;
Et montrer les langueurs de son ame abattue
A des amis ingrats, qui détournent la vue?
La mort serait trop douce en ces extrêmités.
Mais le scrupule parle, & nous crie, arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier, fait un chrêtien timide, &c.

Ne croyez pas, que j'aye rendu ici l'Anglais mot pour mot; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui traduisant chaque parole énervent le sens. C'est bien-là qu'on peut dire, que la lettre tue, & que l'esprit vivifie.

Voici encore un passage d'un fameux Tragique Anglais; c'est *Dryden*, Poëte du tems de *Charles II.* Auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation sans mélange, s'il n'avait fait que la dixiéme partie de ses ouvrages.

Ce

Ce morceau commence ainſi :

When I conſider Life 'tis all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit, &c.

De deſſeins en regrets, & d'erreurs en déſirs,
Les mortels inſenſés proménent leur folie
Dans des malheurs préſens, dans l'eſpoir des plaiſirs.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
Demain vient, & nous laiſſe encor plus malheureux.
Quelle eſt l'erreur, hélas! du ſoin qui nous dévore?
Nul de nous ne voudrait recommencer ſon cours.
De nos premiers momens nous maudiſſons l'aurore;
Et de la nuit qui vient, nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'eſt dans ces morceaux détachés, que les Tragiques Anglais ont juſqu'ici excellé. Leurs piéces preſque toutes barbares, dépourvues de bienſéance, d'ordre & de vraiſemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le ſtile eſt trop empoulé, trop hors de la nature, trop copié des Ecrivains Hébreux, ſi remplis de l'enflure Aſiatique; mais auſſi les échaſſes du ſtile figuré, ſur leſquelles la langue Anglaiſe eſt guindée, élévent l'eſprit bien haut, quoique par une marche irréguliére.

Il ſemble quelquefois que la nature ne ſoit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même *Dryden* dans ſa farce de *Don Sébaſtien* Roi de Portugal, qu'il appelle Tragédie, fait parler ainſi un Officier à ce Monarque:

LE ROI SEBASTIEN.

Ne me connais-tu pas, traitre, insolent!

ALONZE.

Qui moi?
Je te connais fort bien, mais non pas pour mon Roi.
Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta Cour méprisable
Nourrissait de ton cœur l'orgueil insuportable.
Un tas d'illustres sots & de fripons titrés,
Et de gueux du bel air & d'esclaves dorés,
Chatouillait ton oreille & fascinait ta vue;
On t'entourait en cercle ainsi qu'une statue.
Quand tu disais un mot, chacun le cou tendu,
S'empressait d'applaudir sans t'avoir entendu;
Et ce troupeau servile admirait en silence
Ta royale sottise & ta noble arrogance:
Mais te voilà réduit à ta juste valeur . . .

Ce discours est un peu Anglais; la piéce d'ailleurs est boufonne. Comment concilier, disent nos critiques, tant de ridicule & de raison, tant de bassesse & de sublime? Rien n'est plus aisé à concevoir; il faut songer que ce sont des hommes qui ont écrit. La scène Espagnole a tous les défauts de l'Anglaise, & n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne foi qu'étaient donc les Grecs? qu'était donc *Euripide*, qui dans la même piéce fait un tableau si touchant si noble d'*Alceste* s'immolant à son époux, & met dans la bouche d'*Admete* & de son pére des puerilités si grossiéres

res, que les Commentateurs mêmes en font embaraffés ? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le fommeil d'*Homère* quelquefois un peu long, & les rêves de ce fommeil affez infipides? Il faut bien des fiécles pour que le bon goût s'épure. *Virgile* chez les Romains, *Racine* chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toûjours pur dans les grands ouvrages.

Monfieur *Addiffon* eft le premier Anglais, qui ait fait une tragédie raifonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raifon. Sa tragédie de *Caton* eft écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle & énergique dont *Corneille* le premier donna chez nous de fi beaux exemples dans fon ftile inégal. Il me femble que cette piéce eft faite pour un auditoire un peu Philofophe & très Républicain. Je doute que nos jeunes Dames & nos petits-maîtres euffent aimé *Caton* en robe de chambre lifant les Dialogues de *Platon* & faifant fes réflexions fur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'élévent au-deffus des ufages, des préjugés, des faibleffes de leur nation, ceux qui font de tous les tems & de tous les pays, ceux qui préférent la grandeur Philofophique à des déclarations d'amour, feront bien aifes de trouver ici une copie quoiqu'imparfaite de ce morceau fublime. Il femble qu'*Addiffon*, dans ce beau Monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre *Shakefpear*. Je traduirai l'un comme l'autre, c'eft-à-dire avec cette liberté fans laquelle on s'écarterait trop de fon original à force de vouloir reffembler. Le fonds eft très fidéle ; j'y ajoute peu

peu de détails. Il m'a fallu encherir fur lui, ne pouvant l'égaler.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame eft immortelle.
C'eft un DIEU qui lui parle, un DIEU qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait fans lui ce grand preffentiment,
Ce dégout des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des fiécles fans fin je fens que tu m'entraines;
Du monde & de mes fens je vais brifer les chaines,
Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité! quel mot confolant & terrible!
O lumiére! O nuage! O profondeur horrible!
Que fuis-je? où fuis-je? où vais-je? & d'où fuis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où fera cet efprit qui ne peut fe connaître?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux?
Allons, s'il eft un DIEU, Caton doit être heureux.
Il en eft un fans doute, & je fuis fon ouvrage.
Lui-même au cœur du jufte il empreint fon image.
Il doit venger fa caufe & punir les pervers.
Mais comment? dans quel tems? & dans quel univers?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La fortune y domine, & tout y fuit fon char.
Ce globe infortuné fut formé pour Céfar.
Hâtons-nous de fortir d'une prifon funefte.
Je te verrai fans ombre, ô vérité célefte!
Tu te caches de nous dans nos jours de fommeil:
Cette vie eft un fonge, & la mort un réveil.

Dans cette Tragédie d'un Patriote & d'un Philofophe, le rôle de *Caton* me paraît furtout un des plus beaux perfonnages qui foient fur aucun Théatre. Le *Caton* d'*Addiffon* eft, je crois, fort au-deffus de la *Cornelie* de *Pierre Corneille*; car il eft continuellement grand fans enflure; & le rôle de *Cornelie*, qui d'ailleurs n'eft pas un perfonnage néceffaire, fent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toûjours être Héroïne, & *Caton* ne s'aperçoit jamais qu'il eft un Héros.

Il eft bien trifte que quelque chofe de fi beau ne foit pas une belle Tragédie; des fcènes découfues qui laiffent fouvent le théatre vuide, des *à parte* trop longs & fans art, des amours froids & infipides, une confpiration inutile à la piéce, un certain *Sempronius* déguifé & tué fur le théatre; tout cela fait de la fameufe Tragédie de *Caton*, une piéce que nos Comédiens n'oferaient jamais jouer, quand même nous penferions à la Romaine ou à l'Anglaife. La barbarie & l'irrégularité du Théatre de Londres ont percé jufques dans la fageffe d'*Addiffon*. Il me femble que je vois le Czar *Pierre*, qui en réformant les Ruffes tenait encore quelque chofe de fon éducation & des mœurs de fon pays.

La coutume d'introduire de l'amour, à tort & à travers, dans les ouvrages dramatiques, paffa de Paris à Londres vers l'an 1660. avec nos rubans & nos perruques. Les femmes, qui y parent les fpectacles, comme ici, ne veulent plus fouffrir qu'on leur parle d'autres chofes que d'amour. Le fage *Addiffon* eut la molle com-

complaisance de plier la févérité de fon caractère aux mœurs de fon tems, & gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les piéces font devenues plus réguliéres, le peuple plus difficile, les Auteurs plus correcls & moins hardis. J'ai vu des piéces nouvelles fort fages; mais froides. Il femble que les Anglais n'ayent été faits jufqu'ici que pour produire des beautés irréguliéres. Les monftres brillans de *Shakefpear* plaifent mille fois plus que la fageffe moderne. Le génie poëtique des Anglais reffemble jufqu'à préfent à un arbre touffu, planté par la nature, jettant au hazard mille rameaux, & croiffant inégalement avec force. Il meurt, fi vous voulez forcer fa nature, & le tailler en arbre des jardins de Marly.



CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

SUR LA

COMEDIE ANGLAISE.

SI dans la plupart des Tragédies Anglaises les Héros sont empoulés & les Héroines extravagantes, en récompense le stile est plus naturel dans la Comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait souvent celui de la débauche plûtôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chose par son nom. Une femme fâchée contre son amant lui souhaite la vérole. Un yvrogne, dans une piéce qu'on joue tous les jours, se masque en Prêtre, fait du tapage, est arrêté par le Guet. Il se dit Curé; on lui demande s'il a une Cure; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude..... Une des Comédies les plus décentes, intitulée *le Mari négligent*, représente d'abord ce mari, qui se fait gratter la tête par une servante assise à côté de lui; sa femme survient & s'écrie: A quelle autorité ne parvient-on pas par être putain! Quelques Cyniques prennent le parti de ces expressions grossiéres; ils s'appuyent sur l'exemple d'*Horace*, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain & tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais *Horace*, qui semble fait pour les mauvais

mauvais lieux ainſi que pour la Cour, & qui entend parfaitement les uſages de ces deux Empires, parle auſſi franchement de ce qu'un honnète-homme dans ſes beſoins peut faire à une jeune fille, que s'il parlait d'une promenade ou d'un ſoupé. On ajoute que les Romains du tems d'*Auguſte* étaient auſſi polis que les Pariſiens, & que ce même *Horace*, qui loue l'Empereur *Auguſte* d'avoir réformé les mœurs, ſe conformait ſans honte à l'uſage de ſon ſiécle, qui permettait les filles, les garçons, & les noms propres. Choſe étrange (ſi quelque choſe pouvait l'être) qu'*Horace* en parlant le langage de la débauche fût le Favori d'un Réformateur, & qu'*Ovide*, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût exilé par un débauché, un fourbe, un aſſaſſin nommé *Octave*, parvenu à l'Empire par des crimes qui méritaient le dernier ſupplice.

Quoi qu'il en ſoit, *Bayle* prétend, que les expreſſions ſont indifférentes; en quoi lui, les Cyniques & les Stoïciens ſemblent ſe tromper; car chaque choſe a des noms différens, qui la peignent ſous divers aſpects, & qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *Magiſtrat* & de *Robin*, de *Gentilhomme* & de *Gentillatre* d'*Officiers* & d'*égrefin*, de *Religieux* & de *Moine*, ne ſignifient pas la même choſe. La conſommation du mariage, & tout ce qui ſert à ce grand œuvre, ſera différemment exprimé par le Curé, par le Mari, par le Médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci ſe ſervira réveillera l'image du plaiſir; les termes du Médecin ne préſenteront que des figures anatomiques;

le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace; & le Curé tâchera de donner l'idée d'un Sacrement. Les mots ne sont donc pas indifférens, puis qu'il n'y a point de sinonimes.

Il faut encore considerer, que si les Romains permettaient des expressions grossiéres, dans des satires qui n'étaient lues que de peu de personnes, ils ne souffraient pas des mots deshonnètes sur le Théatre. Car, comme dit *La Fontaine*, *Chastes sont les oreilles, encor que les yeux soient fripons.* En un mot il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnète femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gâté la plûpart des piéces de *Moliére.* Ils ont voulu faire un *Tartuffe*; il était impossible que ce sujet réussit à Londres : la raison en est qu'on ne se plait guére aux portraits des gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation Anglaise, c'est qu'il n'y a point de *Tartuffes* chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît presque pas le nom de dévot, mais beaucoup celui d'honnête-homme. On n'y voit point d'imbéciles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établissent dans un quartier de la ville un empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes & toujours faibles, & sur quelques hommes plus faibles & plus méprisables qu'elles. La Philosophie la liberté & le climat conduisent à la

de,

Misantropie. Londres qui n'a point de *Tartuffes* est plein de *Timons*. Aussi le *Misantrope*, ou *l'homme au franc procédé*, est une des bonnes Comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du tems que *Charles II.* & sa Cour brillante tâchaient de défaire la nation de son humeur noire. *Wicherley*, Auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la Duchesse de *Cléveland*, maîtresse du Roi. Cet homme, qui passait sa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules & les faiblesses avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la piéce de *Wicherley* sont plus hardis que ceux de *Molière*, mais aussi ils ont moins de finesse & de bienséance. L'Auteur Anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la piéce de *Molière* ; ce défaut est le manque d'intrigue & d'intérêt. La piéce Anglaise est intéressante, & l'intrigue en est ingénieuse ; mais trop hardie pour nos mœurs.

C'est un Capitaine de vaisseau, plein de valeur, de franchise & de mépris pour le genre humain. Il a un ami sage & sincère dont il se défie, & une maîtresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jetter les yeux ; au contraire, il a mis toute sa confiance dans un faux ami, qui est le plus indigne homme qui respire ; & il a donné son cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assûré, que cette femme est une *Pénelope*, & ce faux ami un *Caton*. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, & laisse tout son argent, ses pierreries, & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recomman-

de cette femme elle-même à cet ami fidéle, sur lequel il compte si fort. Cependant le véritable honnête-homme, dont il se défie tant, s'embarque avec lui; & la maîtresse, qu'il n'a pas seulement daigné regarder, se déguise en Page, & fait le voyage, sans que le Capitaine s'aperçoive de son sexe, de toute la campagne.

Le Capitaine ayant fait sauter son vaisseau dans un combat, revient à Londres sans secours, sans vaisseau & sans argent, avec son Page & son ami, ne connaissant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec sa cassette & sa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, & on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire, qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête Dame devient amoureuse du petit Page, & veut le prendre à force; mais comme il faut que justice se fasse, & que dans une piéce de Théatre le vice soit puni, & la vertu récompensée, il se trouve à la fin du compte, que le Capitaine se met à la place du Page, couche avec son infidéle, fait cocu son traître ami, lui donne un bon coup d'épée au-travers du corps, reprend sa cassette, & épouse son Page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette piéce d'une Comtesse de *Pimbesche*, vieille Plaideuse, parente du Capitaine; laquelle est bien la plus plaisante créature, & le meilleur caractére, qui soit au Théatre.

Wicher-

Wicherley a encore tiré de *Moliére* une piéce non moins ſinguliére, & non moins hardie, c'eſt une eſpèce d'*Ecole des femmes*. Le principal perſonnage de la piéce eſt un drôle à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui pour être plus ſûr de ſon fait, s'aviſe de faire courir le bruit que dans ſa derniére maladie les Chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation tous les maris lui aménent leurs femmes, & le pauvre homme n'eſt plus embarraſſé que du choix. Il donne ſurtout la préférence à une petite campagnarde, qui a beaucoup d'innocence & de tempérament, & qui fait ſon mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des Dames les plus expertes. Cette piéce n'eſt pas, ſi vous voulez, l'école des bonnes mœurs; mais en vérité c'eſt l'école de l'eſprit & du bon comique.

Un Chevalier *Vanbrugh* a fait des Comédies encore plus plaiſantes, mais moins ingénieuſes. Ce Chevalier était un homme de plaiſir, & pardeſſus cela Poëte & Architecte. On prétend, qu'il écrivait avec autant de délicateſſe & d'élégance, qu'il bâtiſſait groſſiérement. C'eſt lui qui a bâti le fameux Château de Blenheim, peſant & durable monument de notre malheureuſe bataille d'Hochſtet. Si les appartemens étaient ſeulement auſſi larges que les murailles ſont épaiſſes, ce château ſerait aſſez commode. On a mis dans l'épitaphe de *Vanbrugh*, qu'on ſouhaitait, que la terre ne lui fût point légère, attendu que de ſon vivant il l'avait ſi inhumainement chargée.

Ce

Ce Chevalier ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701. fut mis à la Baſtille, & y reſta quelque tems, ſans avoir jamais pû ſçavoir ce qui lui avait attiré cette diſtinction de la part de notre Miniſtére. Il fit une Comédie à la Baſtille; & ce qui eſt à mon ſens fort étrange, c'eſt qu'il n'y a dans cette piéce aucun trait contre le pays dans lequel il eſſuya cette violence.

Celui de tous les Anglais qui a porté le plus loin la gloire du Théâtre comique, eſt feu Mr. *Congréve*. Il n'a fait que peu de piéces; mais toutes ſont excellentes dans leur genre. Les régles du Théâtre y ſont rigoureuſement obſervées. Elles ſont pleines de caractéres nuancés avec une extrême fineſſe: on n'y eſſuye pas la moindre mauvaiſe plaiſanterie: vous y voyez partout le langage des honnêtes-gens, avec des actions de fripon; ce qui prouve, qu'il connaiſſait bien ſon monde, & qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Ses piéces ſont les plus ſpirituelles & les plus exactes, celles de *Vanbrugh* les plus gaies, & celles de *Wicherley* les plus fortes. Il eſt à remarquer, qu'aucun de ces beaux-eſprits n'a mal parlé de *Moliére*; il n'y a que les mauvais Auteurs Anglais, qui ayent dit du mal de ce Grand-Homme.

Au reſte, ne me demandez pas, que j'entre ici dans le moindre détail de ces piéces Anglaiſes dont je ſuis ſi grand partiſan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaiſanterie des *Wicherleys* & des *Congréves*: on ne rit point dans

dans une traduction. Si vous voulez connaître la Comédie Anglaise, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'Anglais, & de voir la Comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant *Plaute* & *Aristophane*, pourquoi ? C'est que je ne suis ni Grec, ni Romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à-propos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la Tragédie. Il n'est question chez elle que de grandes passions, & de sottises héroïques, consacrées par de vieilles erreurs de fables ou d'histoire. *Oedipe*, *Electre* appartiennent aux Espagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs. Mais la bonne Comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation ; & si vous ne connaissez pas la nation à fond, vous ne pouvez guéres juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur scène souvent ensanglantée & ornée de corps morts ; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nuds devant de jeunes filles, & qui s'en retournent quelquefois avec un nez & une joue de moins. Ils disent pour leurs raisons, qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la Tragédie, & les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur Théâtre est un peu loin de celui des *Sophocles* & des *Euripides* ; & à l'égard des Romains, il faut avouer, qu'un nez & une joue sont bien peu de chose en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans

dans le Cirque pour le plaisir des Dames Romaines.

Ils ont eu quelquefois des danses dans leurs Comédies, & ces danses ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique & l'Etat Républicain furent représenté en 1709. par une danse tout-à-fait galante. On voyait d'abord un Roi qui après un entrechat donnait un grand coup de pied dans le derriére à son premier Ministre ; celui-ci le rendait à un second, le second à un troisiéme, & enfin celui qui recevait le dernier coup figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne ; le tout se faisait en cadence. Le Gouvernement Républicain était figuré par une danse ronde, où chacun donnait & recevait également. C'est pourtant là le pays qui a produit des *Addissons*, des *Popes*, des *Lockes*, & des *Newtons*.



CHA-

CHAPITRE TRENTE-TROISIEME.

SUR LES COURTISANS QUI CULTIVENT LES LETTRES.

IL a été un tems en France où les beaux-Arts étaient cultivés par les premiers de l'Etat. Les Courtisans surtout s'en mêlaient malgré la dissipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue, toutes Divinités du pays. Il me parait, qu'on est actuellement à la Cour dans tout un autre goût que celui des Lettres; peut-être dans peu de tems la mode de penser reviendra-t-elle. Un Roi n'a qu'à vouloir; on fait de cette Nation-ci tout ce qu'on veut. En Angleterre communément on pense, & les Lettres y sont plus en honneur qu'ici. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur Gouvernement. Il y a à Londres environ huit cent personnes, qui ont le droit de parler en public, & de soutenir les intérêts de la Nation. Environ cinq ou six mille prétendent au même bonheur à leur tour. Tout le reste s'érige en Juge de tous ceux-ci, & chacun

cun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques; ainsi toute la Nation est dans la nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des Gouvernemens d'Athénes & de Rome. Il faut bien, malgré qu'on en ait, lire les Auteurs qui en ont traité. Cette étude conduit naturellement aux belles-lettres. En général les hommes ont l'esprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos Magistrats, nos Avocats, nos Médecins, & beaucoup d'Ecclésiastiques, ont-ils plus de lettres, de goût & d'esprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres professions? C'est que réellement leur état est d'avoir l'esprit cultivé, comme celui d'un Marchand est de connaître son négoce.

Il n'y a pas longtems qu'un Seigneur Anglais, fort jeune, me vint voir à Paris, en revenant d'Italie. Il avait fait en vers une description de ce païs-là, aussi poliment écrite, que tout ce qu'ont fait le Comte *de Rochester*, & nos *Chaulieux*, nos *Sarasins* & nos *Chapelles*. La traduction que j'en ai faite est si loin d'atteindre à la force & à la bonne plaisanterie de l'original, que je suis obligé d'en demander sérieusement pardon à l'Auteur, & à ceux qui entendent l'Anglais. Cependant comme je n'ai pas d'autre moyen de faire connaître les vers de Mylord *Harvey*, les voici dans ma langue.

Qu'ai-je donc vû dans l'Italie?
Orgueil, astuce, & pauvreté,
Grands complimens, peu de bonté,
Et beaucoup de cérémonie.

L'ex-

L'extravagante Comédie,
Que souvent l'Inquisition *
Veut qu'on nomme Religion,
Mais qu'ici nous nommons folie.

La nature en vain bienfaisante
Veut enrichir ces lieux charmans;
Des Pretres la main désolante
Etouffe ses plus beaux présens.

Les Monsignor, soi disans grands,
Seuls dans leurs palais magnifiques,
Y sont d'illustres fainéans,
Sans argent & sans domestiques.

Pour les petits, sans liberté,
Martyrs du joug qui les domine,
Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant Dieu par oisiveté,
Et toujours jeûnans par famine.

Ces beaux lieux du Pape bénis
Semblent habités par les diables;
Et les habitans misérables
Sont damnés dans le Paradis.

Je ne suis pas de l'avis de Mylord *Harvey.* Il y a des pays en Italie qui sont très-malheureux, parce que des étrangers s'y battent depuis long-tems à qui les gouvernera; mais il y en a d'autres où l'on n'est ni si gueux ni si sot qu'il le dit.

* Il entend sans doute les farces que certains Prédicateurs jouent dans les places publiques.

CHAP.

CHAP. TRENTE-QUATRIEME.

SUR LE COMTE DE ROCHESTER ET Mr. WALLER.

TOut le monde connaît la réputation du Comte de *Rochester*. Mr. de *St. Evremond* en a beaucoup parlé ; mais il ne nous a fait connaître du fameux *Rochester*, que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrais faire connaître en lui l'homme de génie, & le grand Poëte. Entre autres ouvrages, qui brillaient de cette imagination ardente, qui n'appartenait qu'à lui, il a fait quelques satires sur les mêmes sujets, que notre célébre *Despréaux* avait choisis. Je ne sçai rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies, qui se sont exercés sur les mêmes matiéres. Voici comme Mr. *Despréaux* parle contre la raison humaine dans sa satire sur l'homme.

Cepen-

Cependant à le voir plein de vapeurs légéres ;
Soi-même se bercer de ses propres chiméres,
Lui seul de la nature est la base & l'appui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il est ici le maître ;
Qui pourait le nier ? poursuis-tu : Moi peut-être.
Ce maître prétendu, qui leur donne des loix,
Ce Roi des animaux, combien a-t-il de Rois !

Voici à-peu-près comme s'exprime le Comte de *Rochester* dans sa Satire sur l'homme. Mais il faut que le Lecteur se ressouvienne toujours, que ce sont ici des traductions libres des Poëtes Anglais, & que la gène de notre versification, & les bienséances délicates de notre langue, ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du stile Anglais.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, Docteur ;
C'est la raison frivole, inquiéte, orgueilleuse,
Des sages animaux rivale dédaigneuse,
Qui croit entr'eux & l'Ange occuper le milieu ;
Et pense être ici-bas l'image de son Dieu.
Vil atôme imparfait, qui croit, doute, dispute ;
Rampe, s'éléve, tombe, & nie encor sa chute,
Qui nous dit, je suis libre, en nous montrant ses fers ;
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'Univers.
Allez, réverends fous, bienheureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens scholastiques ;
Péres de visions, & d'énigmes sacrés,

Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez;
Allez obſcurèment éclaircir vos myſtéres,
Et courez dans l'école adorer vos chiméres.
Il eſt d'autres erreurs, il eſt de ces dévots
Condamnés par eux même à l'ennui du repos;
Ce myſtique encloîtré, fier de ſon indolence,
Tranquille au ſein de Dieu; qu'y peut-il faire? Il penſe.
Non, tu ne penſes point, tu vègetes, tu dors:
Inutile à la terre, & mis au rang des morts,
Ton eſprit énervé croupit dans la moleſſe.
Réveille-toi, ſois homme, & ſors de ton yvreſſe.
L'homme eſt né pour agir, & tu prétens penſer!

Que ces idées ſoient vraies ou fauſſes, il eſt toujours certain, qu'elles ſont exprimées avec une énergie, qui fait le Poete. Je me garderai bien d'examiner la choſe en Philoſophe, & de quitter ici le pinceau pour le compas: mon unique but dans cette lettre eſt de faire connaître le génie des Poëtes Anglais, & je vais continuer ſur ce ton.

On a beaucoup entendu parler du célèbre *Waller* en France. *La Fontaine*, *St. Evremond* & *Bayle* ont fait ſon éloge; mais on ne connaît de lui que ſon nom. Il eut à-peu-près à Londres la même réputation, que *Voiture* eut à Paris, & je croi qu'il la méritait mieux. *Voiture* vint dans un tems, où l'on ſortait de la barbarie, & où l'on était encore dans l'ignorance. On voulait avoir de l'eſprit, & on n'en avait point encore. On cherchait des tours au-lieu de penſées. Les faux-brillans ſe trouvent plus aiſément, que les

les pierres précieufes. *Voiture*, né avec un génie frivole & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la Littérature Françaife. S'il était venu après les Grands-Hommes qui ont illuftré le fiécle de *Louis XIV.* il aurait été obligé d'avoir plus que de l'efprit. S'en était affez pour *l'hotel de Rambouillet*, & non pour la pofterité. *Defpréaux* le loue; mais c'eft dans fes premiéres Satires, c'eft dans le tems que le goût de *Defpréaux* n'était pas encore formé; il était jeune, & dans l'âge où l'on juge des hommes par la réputation & non pas par eux-mêmes. D'ailleurs, *Defpréaux* était fouvent bien injufte dans fes louanges & dans fes cenfures. Il louait *Ségrais*, que perfonne ne lit; il infultait *Quinault*, que tout le monde fçait par cœur, & il ne dit rien de *La Fontaine*.

Waller, meilleur que *Voiture*, n'était pas encore parfait. Ses ouvrages galans refpirent la grace; mais la négligence les fait languir, & fouvent les penfées fauffes les défigurent. Les Anglais n'étaient pas encore parvenus de fon tems à écrire avec correction. Ses ouvrages férieux font pleins d'une vigueur, qu'on n'attendrait pas de la moleffe de fes autres piéces. Il a fait un éloge funébre de *Cromwel*, qui avec fes défauts paffe pour un chef-d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage, il faut fçavoir, que *Cromwel* mourut le jour d'une tempête extraordinaire. La piéce commence ainfi:

> Il n'eft plus, c'en eft fait, foumettons-nous au fort;
> Le Ciel a fignalé ce jour par des tempêtes,

Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes
Vient d'annoncer sa mort.

Par ses derniers soupirs il ébranle cette Isle,
Cette Isle, que son bras fit trembler tant de fois,
Quand dans le cours de ses exploits
Il brisait la tête des Rois,
Et soumettait un peuple, à son joug seul docile.

Mer, tu t'en es troublée; ô Mer! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages,
Que l'effroi de la terre & ton Maître n'est plus.
Tel au Ciel autrefois s'envola Romulus,
Tel il quitta la terre au milieu des orages;
Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages;
Obeï dans sa vie, à sa mort adoré,
Son palais fut un temple, &c.

C'est à propos de cet éloge de *Cromwel*, que *Waller* fit au Roi *Charles II.* cette réponse, qu'on trouve dans le Dictionnaire de *Bayle*. Le Roi, à qui *Waller* venait, selon l'usage des Rois & des Poëtes, de présenter une piéce farcie de loüanges, lui reprocha, qu'il avait fait mieux pour *Cromwel*. *Waller* répondit, *Sire, nous autres Poëtes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.* Cette réponse n'était pas si sincère que celle de l'Ambassadeur Hollandais, qui lorsque le même Roi se plaignait, que l'on avait moins d'égards pour lui que pour *Cromwel*, répondit: *Ah! Sire, ce Cromwel était tout autre chose.* Il y a des Courtisans même en Angleterre & *Waller* l'était, mais je ne considére les gens après

après leur mort, que par leurs ouvrages; tout le reste est pour moi anéanti. Je remarque seulement, que *Waller*, né à la Cour avec soixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le sot orgueil, ni la nonchalance d'abandonner son talent. Les Comtes de *Dorset* & de *Roscomon*, les deux Ducs de *Buckingham*, Mylord *Halifax*, & tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de très-grands Poetes & d'illustres Ecrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en eussent attendu leurs fortunes. Ils ont de plus rendu les arts respectables aux yeux du peuple, qui en tout a besoin d'être mené par les Grands; & qui pourtant se régle moins sur eux en Angleterre, qu'en aucun lieu du monde.



CHAP. TRENTE-CINQUIEME.

DE PRIOR,

DU POEME SINGULIER

D'HUDIBRAS,

ET DU DOYEN SWIFT.

On n'imaginait pas en France que *Prior*, qui vint de la part de la Reine *Anne* donner la paix à *Louis XIV.* avant que le Baron *Bollingbrooke* vint la ſigner, on ne devinait pas, dis-je, que ce Plénipotentiaire fût un Poete. La France paya depuis l'Angleterre en même monnoie; car le Cardinal *Du Bois* envoya notre *Des Touches* à Londres, & il ne paſſa pas plus pour Poete parmi les Anglais que *Prior* parmi les Français. Le Plénipotentiaire *Prior* était originairement un garçon cabaretier, que le Comte de *Dorſet*, bon Poete lui-même, & un peu ivrogne, rencontra un jour liſant *Horace* ſur le banc de la taverne, de même que Mylord *Aïla* trouva ſon garçon jardinier liſant *Newton. Aïla* fit du jardinier un grand Philoſophe, & *Dorſet* fit un très-agréable Poete du cabaretier.

C'eſt de *Prior* qu'eſt *l'Hiſtoire de l'ame*: cette hiſtoire eſt la plus naturelle qu'on ait faite juſqu'à préſent de cet être ſi bien ſenti, & ſi mal connu.

L'ame

L'ame eſt d'abord aux extrémités du corps, dans les pieds & dans les mains des enfans; de là elle ſe place inſenſiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté; enſuite elle monte au cœur, & là elle produit les ſentiments de l'amour & de l'héroïſme: elle s'élève juſqu'à la tête dans un âge plus mûr, elle y raiſonne comme elle peut; & dans la vieilleſſe on ne ſait plus ce qu'elle devient: c'eſt la ſève d'un vieil arbre qui s'évapore, & qui ne ſe répare plus. Peut-être cet ouvrage eſt-il trop long: toute plaiſanterie doit être courte, & même le ſérieux devrait bien être court auſſi.

Ce même *Prior* fit un petit Poëme ſur la fameuſe bataille de *Hochſted.* Cela ne vaut pas ſon Hiſtoire de l'ame; il n'y a de bon que cette apoſtrophe à *Boileau*;

Satirique flateur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point paſſé le Rhin.

Notre Plénipotentiaire finit par paraphraſer en quinze-cent vers ces mots attribués à *Salomon*, que *tout eſt vanité.* On en pourait faire quinze mille ſur ce ſujet. Mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin la Reine *Anne* étant morte, le Miniſtère ayant changé, la paix que *Prior* avait entamée, étant en horreur, *Prior* n'eut de reſſource qu'une édition de ſes œuvres par une ſouſcription de ſon parti; après quoi il mourut en Philoſophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête Anglais.

Je voudrais vous donner auffi quelques idées des Poefies de Mylord *Rofcomon*, de Mylord *Dorfet*; mais je fens qu'il me faudrait faire un gros livre, & qu'après bien de la peine je ne vous donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La Poefie eft une efpèce de mufique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces Poëfies étrangères, je vous notte imparfaitement leur mufique; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Il y a furtout un Poëme Anglais, difficile à vous faire connaître; il s'appelle *Hudibras*. C'eft un ouvrage tout comique, & cependant le fujet eft la guerre civile du tems de *Cromwel*. Ce qui a fait verfer tant de fang, & tant de larmes, a produit un Poëme qui force le Lecteur le plus férieux à rire. On trouve un exemple de ce contrafte dans notre *Satire Ménippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un Poeme burlefque fur les guerres de *Céfar* & de *Pompée*, & fur les profcriptions d'*Octave* & d'*Antoine*. Pourquoi donc les malheurs affreux que caufa la Ligue en France, & ceux que les guerres du Roi & du Parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaifanteries? C'eft qu'au fonds il y avait un ridicule caché dans ces querelles funeftes. Les Bourgeois de Paris à la tête de la faction des Seize, mèlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes du Légat & des Moines avaient un côtó comique malgré les calamités qu'elles aportèrent. Les difputes Théologiques, &

& l'entoufiafme des Puritains en Angleterre étaient très-fufceptibles de railleries ; & ce fonds de ridicule bien dévelopé pouvait devenir plaifant en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la Bulle *Unigenitus* faifait répandre du fang, le petit Poeme de *Philotanus* n'en ferait pas moins convenable au fujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas auffi gai, auffi plaifant, auffi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le Poëme d'*Hudibras*, dont je vous parle, femble être un compofé de la *Satire Ménippée*, & de *Don Quichotte* : il a fur eux l'avantage des vers, il a celui de l'efprit : La *Satire Ménippée* n'en approche pas ; elle n'eft qu'un ouvrage très-médiocre. Mais à force d'efprit l'Auteur d'*Hudibras* a trouvé le fecret d'être fort au-deffous de *Don Quichotte*. Le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les avantures, celui de ne rien prodiguer, valent bien mieux que de l'efprit : auffi *Don Quichotte* eft lû de toutes les Nations, & *Hudibras* n'eft lû que des Anglais.

L'Auteur de ce Poëme fi extraordinaire s'appellait *Butler* : il était contemporain de *Milton*, & eut infiniment plus de réputation que lui, parce qu'il était plaifant, & que le Poeme de *Milton* était fort trifte. *Butler* tournait les ennemis du Roi *Charles II.* en ridicule ; & toute la récompenfe qu'il en eut, fut que le Roi citait fouvent fes vers. Les combats du Chevalier *Hudibras* furent plus connus que les combats des Anges & des Diables du *Paradis perdu*.

Mais

Mais la Cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaifant *Butler*, que la Cour célefte ne traita le férieux *Milton*; & tous deux moururent de faim, ou à peu près.

Le Héros du Poeme de *Butler* n'était pas un perfonnage feint comme le *Don Quichotte* de *Michel Cervantes*: c'était un Chevalier Baronet très-réel, qui avait été un des enthoufiaftes de *Cromwel*, & un de fes Colonels. Il s'appellait *Sire Samuel Luke*. Pour faire connaître l'efprit de ce Poeme unique en fon genre, il faut retrancher les trois quarts de tout paffage qu'on veut traduire; car ce *Butler* ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingt vers, les quatre-cent premiers vers d'*Hudibras*, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes & les Saints
Dans l'Angleterre étaient aux prifes;
Qu'on fe battait pour des églifes,
Auffi fort que pour des catins,
Lorfqu'Anglicans & Puritains
Faifaient une fi rude guerre,
Et qu'au fortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caiffe en chaire;
Que partout fans favoir pourquoi,
Au nom du Ciel, au nom du Roi,
Les gens d'armes couvraient la terre;
Alors Monfieur le Chevalier,
Longtems oifif ainfi qu'Achile,

Tout

Tout rempli d'une sainte bile,
Suivi de son grand écuyer,
S'échapa de son poulailler
Avec son sabre & l'Evangile,
Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare;
Etait, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'esprit & du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs par un talent nouveau
Il était tout propre au bareau,
Ainsi qu'à la guerre cruelle;
Grand sur les bancs, grand sur la selle;
Dans les camps & dans un bureau;
Semblable à ces rats amphibies
Qui paraissant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré sa grande éloquence,
Et son mérite & sa prudence,
Il passa chez quelques savants
Pour être un de ces instruments,
Dont les fripons avec adresse
Savent user sans dire mot,
Et qu'ils tournent avec souplesse;
Cet instrument s'appelle un *sot*.
Ce n'est pas qu'en Théologie,
En Logique, en Astrologie,
Il ne fût un Docteur subtil;
En quatre il séparait un fil,
Disputant sans jamais se rendre,

Chan-

Changeant de thése tout-à-coup,
Toujours prêt à parler beaucoup,
Quand il fallait ne point s'étendre.
D'Hudibras la Religion
Etait tout comme sa raison,
Vuide de sens & fort profonde.
Le Puritanisme divin,
La meilleure secte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain;
La vraye Eglise militante,
Qui prêche un pistolet en main;
Pour mieux convertir son prochain,
A grands coups de sabre argumente;
Qui promet les célestes biens
Par le gibet & par la corde,
Et damne sans misericorde
Les péchés des autres Chrêtiens;
Pour se mieux pardonner les siens.
Secte qui toujours détruisante
Se détruit elle-même enfin:
Tel Samson de sa main puissante
Brisa le temple Philistin,
Mais il périt par sa vengeance;
Et lui-même il s'ensevelit,
Ecrasé sous la chute immense
De ce temple qu'il démolit.
Au nez du Chevalier antique
Deux grandes moustaches pendaient;
A qui les Parques attachaient
Le destin de la République,

Il

Il les garde ſoigneuſement,
Et ſi jamais on les arrache,
C'eſt la chute du Parlement;
L'Etat entier en ce moment
Doit tomber avec ſa mouſtache.
Ainſi Taliacotius
Grand Eſculape d'Etrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle induſtrie:
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin il arrivait qu'en ſomme,
Tout juſte à la mort du prêteur
Tombait le nez de l'emprunteur;
Et ſouvent dans la même biére,
Par juſtice & par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de ſon derriére.

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixiéme partie de l'eſprit comique bon ou mauvais qui régne dans cet ouvrage, ſerait encor très-plaiſant: mais il ſe donnerait bien de garde de traduire *Hudibras.* Le moyen de faire rire des Lecteurs étrangers des ridicules déja oubliés chez la nation même où ils ont été célébres? On ne lit plus le *Dante* dans l'Europe, parce que tout y eſt alluſion à des faits ignorés. Il en eſt de même d'*Hudibras.* La plupart des railleries de ce livre tombent ſur la Théologie & les

les Théologiens du tems. Il faudrait à tout moment un Commentaire. La plaisanterie expliquée, cesse d'être plaisanterie ; & un Commentateur de bons mots n'est guères capable d'en dire.

Voila pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux Docteur *Swift*, qu'on appelle le *Rabelais* d'Angleterre. Il a l'honneur d'être Prêtre, & de se moquer de tout comme lui. Mais *Rabelais* n'était pas au dessus de son siécle & *Swift* est fort au dessus de *Rabelais*.

Notre Curé de Meudon dans son extravaguant & inintelligible livre, a répandu une extrème gayeté & une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures, & l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre, qui se piquent d'entendre & d'estimer tout cet ouvrage. Le reste de la nation rit des plaisanteries de *Rabelais*, & méprise le livre ; on le regarde comme le premier des boufons. On est fâché, qu'un homme, qui avait tant d'esprit, en ait fait un si miserable usage. C'est un Philosophe yvre, qui n'a écrit que dans le tems de son yvresse.

Mr. *Swift* est *Rabelais* dans son bon sens, & vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gayeté du premier ; mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût, qui manque à nôtre Curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presque inimitable. La bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose ; mais

pour

pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans ſon pays.

Dans ce pays qui parait ſi étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le Révérend *Swift*, Doyen d'une cathédrale, ſe ſoit moqué dans ſon *Conte du Tonneau* du Catholiciſme, du Lutheraniſme, & du Calviniſme : il dit pour ſes raiſons qu'il n'a pas touché au Chriſtianiſme. Il prétend avoir reſpecté le Pére en donnant cent coups de fouet aux trois enfants. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient ſi longues qu'elles allaient juſqu'au Pére.

Ce fameux *Conte du Tonneau* eſt une imitation de l'ancien Conte des trois Anneaux indiſcernables qu'un pére légua à ſes trois enfans. Ces trois Anneaux étaient la Religion Juive, la Chrètienne, & la Mahométane. C'eſt encor une imitation de l'Hiſtoire de *Méro*, & d'*Enégu* par *Fontenelle*. *Méro* était l'anagramme de Rome, & *Enégu* de Genéve. Ce ſont deux ſœurs qui prétendent à la ſucceſſion du Royaume de leur pére. *Méro* régne la premiére. *Fontenelle* la repréſente comme une Sorciére qui eſcamotait le pain, & qui faiſait des conjurations avec des cadavres. C'eſt-là préciſément le Milord *Pierre* de *Swift* qui préſente un morceau de pain à ſes deux fréres, & qui leur dit, *voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis ; voilà des perdrix d'un fumet admirable.* Le même Milord *Pierre* dans *Swift*, joüe en tout le rolle que *Méro* joüe dans *Fontenelle.*

Ainſi

Ainsi presque tout est imitation. L'idée des Lettres Persanes est prise de celle de l'*Espion Turc*. Le *Boiardo* a imité le *Pulci*, l'*Arioste* a imité le *Boiardo*. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres. *Michel Cervantes* fait un fou de son *Don Quichotte*; mais *Roland* est-il autre chose qu'un fou ? Il serait difficile de décider si la Chevalerie errante est plus tournée en ridicule par les peintures grotesques de *Cervantes* que par la féconde imagination de l'*Arioste*. *Metastase* a pris la plûpart de ses Opera dans nos Tragédies Françaises. Plusieurs Auteurs Anglais nous ont copiés, & n'en ont rien dit. Il en est des livres comme du feu dans nos foyers; on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, & il apartient à tous.



CHAP.

CHAP. TRENTE-SIXIEME.

DE POPE.

VOus pouvez plus aisément vous former quelque idée de Mr. *Pope*. C'est, je croi, le Poete le plus élégant, le plus correct, & ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux, qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les siflemens aigres de la trompette Anglaise aux sons doux de la flute. On peut le traduire, parce qu'il est extrèmement clair, & que ses sujets pour la plûpart sont généraux & du ressort de toutes les nations. On connaitra bientôt en France son Essay sur la Critique, par la traduction en vers, qu'en fait Mr. l'Abbé *du Renel.*

Voici un morceau de son Poëme de la *Boucle de cheveux*, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire; car encore une fois, je ne sçai rien de pis que de traduire un Poeme mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieux Gnome rechigné,
Va d'une aîle pesante & d'un air renfrogné
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons, que répand l'œil du monde,
La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour:
Les tristes Aquilons y siflent à l'entour,

Et le soufle mal-sain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fiévre & la migraine.
Sur un riche sofa, derriére un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuse Déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin sans en sçavoir la cause,
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment panchée
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée;
C'est l'affectation, qui grasseye en parlant,
Ecoute sans entendre, & lorgne en regardant:
Qui rougit sans pudeur, & rit de tout sans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle est la proie,
Et pleine de santé sous le rouge & le fard,
Se plaint avec molesse, & se pâme avec art.

L'Essai sur l'homme de *Pope*, me parait le plus beau Poeme didactique, le plus utile, le plus sublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il est vrai que le fonds s'en trouve tout entier dans les caractèristiques du Lord *Shaftersbury*, & je ne sais pourquoi Mr. *Pope* en fait uniquement honneur à Monsieur de *Bollingbrooke*, sans dire un mot du célèbre *Shaftersbury* élève de *Locke*.

Comme tout ce qui tient à la Métaphysique

a été penſé de tous les tems & chez tous les Peuples qui cultivent leur eſprit, ce ſiſtème tient beaucoup de celui de *Leibnitz*, qui prétend que de tous les Mondes poſſibles DIEU a dû choiſir le meilleur, & que dans ce meilleur il fallait bien que les irrégularités de nôtre globe & les ſottiſes de ſes habitans tinſſent leur place. Il reſſemble encor à cette idée de *Platon*, que dans la chaine infinie des êtres, nôtre terre nôtre corps nôtre ame ſont au nombre des chainons néceſſaires, Mais ni *Leibnitz* ni *Pope* n'admettent les changements que *Platon* imagine être arrivés à ces chainons, à nos ames, & à nos corps. *Platon* parlait en Poete dans ſa proſe peu intelligible; & *Pope* parle en Philoſophe dans ſes admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, & comme il eſt.

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'eſt rencontré avec moi dans une choſe que j'avais dite il y a pluſieurs années.

Vous vous étonnez que DIEU *ait fait l'homme ſi borné, ſi ignorant, ſi peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, & plus malheureux?* Quand un Français & un Anglais penſent de même, il faut bien qu'ils ayent raiſon.

Le fils du célèbre *Racine* a fait imprimer une lettre de *Pope*, à lui adreſſée, dans laquelle *Pope* ſe rétracte. Cette lettre eſt écrite dans le goût & dans le ſtile de Mr. *de Fénélon*: elle lui fut remiſe, dit-il, par *Ramzai* l'éditeur du *Télémaque*; *Ramzai* l'imitateur du *Télémaque*, comme

me *Boyer* l'était de *Corneille*, *Ramzai* l'Ecossais; qui voulait être de l'Académie Françaiſe, *Ramzai*, qui regrettait de n'être pas Docteur de Sorbonne. Ce que je ſais, ainſi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'eſt que *Pope*, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le Français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en Français, qu'il en était incapable, & que s'il a écrit cette lettre au fils de nôtre *Racine*, il faut que DIEU ſur la fin de ſa vie lui ait donné ſubitement le don des langues pour le récompenſer d'avoir fait un auſſi admirable ouvrage que ſon ESSAI SUR L'HOMME.



CHA

CHAP. TRENTE-SEPTIEME.

SUR LA SOCIETÉ ROYALE ET SUR LES ACADEMIES.

LEs Grands-Hommes se sont tous formés ou avant les Académies, ou indépendemment d'elles; *Homère* & *Phidias*, *Sophocle* & *Apelle*, *Virgile* & *Vitruve*, l'*Arioste* & *Michel Ange*, n'étaient d'aucunes Académies; *le Tasse* n'eut que des critiques injustes de la *Crusca*, & *Newton* ne dut point à la Societé Royale de Londres ses découvertes sur l'Optique, sur la Gravitation, sur le Calcul intégral, & sur la Cronologie. A quoi peuvent donc servir les Académies? à entretenir le feu, que les grands génies ont allumé.

La Societé Royale de Londres fut formée en 1660. six ans avant notre Académie des Sciences. Elle n'a point de récompenses comme la nôtre. Mais aussi elle est libre. Point de ces distinctions désagréables, inventées par l'Abbé *Bignon*, qui distribua l'Académie des Sciences en savans qu'on payait, & en honoraires, qui n'étaient pas savans. La Societé de Londres indé-

 pen-

pendante, & n'étant encouragée que par elle-même, a été composée de sujets, qui ont trouvé, comme je l'ai dit, le calcul de l'infini, les loix de la lumiére, celles de la pesanteur, l'aberration des étoiles, le télescope de réflexion, la pompe à feu, le microscope solaire, & beaucoup d'autres inventions aussi utiles qu'admirables. Qu'auraient fait de plus ces Grands-Hommes, s'ils avaient été pensionnaires ou honoraires ?

Le fameux Docteur *Swift* forma le dessein, dans les derniéres années du régne de la Reine *Anne*, d'établir une Académie pour la langue, à l'exemple de l'Académie Françaife. Ce projet était appuyé par le Comte d'Oxford, Grand-Trésorier, & encore plus par le Vicomte *Bollingbrooke* Sécretaire d'Etat, qui avait le don de parler sur le champ dans le Parlement avec autant de pureté que *Swift* écrivait dans son cabinet, & qui aurait été le protecteur & l'ornement de cette Académie. Les Membres, qui la devaient composer, étaient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue Anglaise. C'étaient ce Docteur *Swift*, Mr. *Prior*, que nous avons vu ici Ministre public, & qui en Angleterre a la même réputation que *la Fontaine* a parmi nous : c'étaient Mr. *Pope*, le *Boileau* d'Angleterre, Mr. *Congreve*, qu'on peut en appeller le *Moliére*; plusieurs autres dont les noms m'échapent ici, auraient tous fait fleurir cette Compagnie dans sa naissance. Mais la Reine mourut subitement; les *Whigs* se mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'Académie; ce qui,

qui, comme vous voyez bien, fut mortel aux Belles-Lettres. Les Membres de ce Corps auraient eu un grand avantage fur les premiers, qui compoférent l'Académie Françaife. *Swift*, *Prior*, *Congreve*, *Dryden*, *Pope*, *Addiffon*, &c. avaient fixé la langue Anglaife par leurs écrits, au lieu que *Chapelain*, *Colletet*, *Caffaigne*, *Faret*, *Cotin*, nos premiers Académiciens, étaient l'opprobre de notre nation, & que leurs noms font devenus fi ridicules, que fi quelque Auteur avait le malheur de s'appeller aujourdhui *Chapelain* ou *Cotin*, il ferait obligé de changer de nom.

Il aurait fallu furtout, que l'Académie Anglaife fe fût propofé des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel-efprit de ce pays-là me demanda les Mémoires de l'Académie Françaife. Elle n'écrit point de Mémoires, lui répondis-je; mais elle a fait imprimer foixante ou quatre-vingt volumes de complimens. Il en parcourut un ou deux. Il ne put jamais entendre ce ftile, quoiqu'il entendit fort bien tous nos bons Auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux difcours, c'eft que le récipiendaire ayant affûré, que fon prédéceffeur était un Grand-Homme, que le Cardinal de *Richelieu* était un très-Grand-Homme, le Chancelier *Seguier* un affez Grand-Homme; le Directeur lui répond la même chofe, & ajoute, que le récipiendaire pourait bien auffi être une efpèce de Grand-Homme, & que pour lui Directeur il n'en quitte pas fa part. Il eft aifé de voir, par quelle fatalité prefque tous ces difcours Académiques ont fait fi peu d'honneur à ce Corps. *Vitium*

tium est temporis potius quam hominis. L'usage est insensiblement établi, que tout Académicien répéterait ces éloges à sa réception : ç'a été une espece de loi d'ennuyer le public. Si l'on cherche ensuite, pourquoi les plus grands génies, qui sont entrés dans ce Corps, ont fait quelquefois les plus mauvaises harangues, la raison en est encore bien aisée; c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matiére toute usée. La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus Grand-Homme. Ne pouvant trouver des pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé sans penser, comme des gens, qui mâcheraient à vuide, & feraient semblant de manger en périssant d'inanition. Au-lieu que c'est une loi dans l'Académie Française, de faire imprimer tous ces discours par lesquels seuls elle est connue, ce devrait être une loi de ne les imprimer pas.

L'Académie des Belles-Lettres s'est proposé un but plus sage & plus utile, c'est de présenter au public un recueil de Mémoires remplis de recherches & de critiques curieuses. Ces Mémoires sont déja estimés chez les étrangers. On souhaiterait seulement, que quelques Matiéres y fussent plus approfondies, & qu'on n'en eût point traité d'autres. On se serait, par exemple, fort bien passé de je ne sai quelle dissertation sur les prérogatives de la main droite sur la main gauche, & de quelques autres recherches, qui, sous

un

un titre moins ridicule, n'en ſont guères moins frivoles. L'Académie des Sciences dans ſes recherches plus difficiles & d'une utilité plus ſenſible, embraſſe la connaiſſance de la nature & la perfection des Arts. Il eſt à croire, que des études ſi profondes & ſi ſuivies, des calculs ſi exacts, des découvertes ſi fines, des vues ſi grandes, produiront enfin quelque choſe, qui ſervira au bien de l'Univers.

C'eſt dans les ſiécles les plus barbares, que ſe ſont faites les plus utiles découvertes. Il ſemble, que le partage des tems les plus éclairés, & des Compagnies les plus ſavantes, ſoit de raiſonner ſur ce que des ignorans ont inventé. On ſait aujourdhui, après les longues diſputes de Mr. *Huyghens* & Mr. *Renauld*, la termination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de vaiſſeau avec la quille; mais *Chriſtophe Colomb* avait découvert l'Amérique ſans rien ſoupçonner de cet angle. Je ſuis bien loin d'inférer de-là, qu'il faille s'en tenir ſeulement à une pratique aveugle; mais il ſerait heureux, que les Phyſiciens & les Géométres joigniſſent autant qu'il eſt poſſible la pratique à la ſpéculation. Faut-il que ce qui fait plus d'honneur à l'eſprit humain, ſoit ſouvent ce qui eſt le moins utile? Un homme avec les quatre régles d'Arithmétique & du bon ſens, devient un grand Négociant, un *Jacques Cœur*, un *Delmet*, un *Bernard*, tandis qu'un pauvre Algébriſte paſſe ſa vie à chercher dans les nombres des rapports & des proprietés étonnantes, mais ſans uſage, & qui ne lui apprendront pas ce que c'eſt que le Change. Tous les Arts

Arts ſont à-peu-près dans ce cas. Il y a un point, paſſé lequel les recherches ne ſont plus que pour la curioſité. Ces vérités ingénieuſes & inutiles reſſemblent à des étoiles, qui placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté.

Pour l'Académie Françaiſe, quel ſervice ne rendrait-elle pas aux lettres, à la langue, & à la nation, ſi au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faiſait imprimer les bons ouvrages du ſiécle de *Louis XIV.* épurés de toutes les fautes de langage, qui s'y ſont gliſſées? *Corneille* & *Moliére* en ſont pleins. *La Fontaine* en fourmille. Celles qu'on ne pourait pas corriger, ſeraient au moins marquées. L'Europe qui lit ces Auteurs, apprendrait par eux notre langue avec ſûreté. Sa pureté ſerait à jamais fixée. Les bons livres Français imprimés avec ſoin aux dépens du Roi, feraient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ai oui dire, que Mr. *Deſpréaux* avait fait autrefois cette propoſition, & qu'elle a été renouvellée par un homme, dont l'eſprit, la ſageſſe, & la ſaine critique ſont connus; mais cette idée a eu le ſort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée & d'être négligée.

Une choſe aſſez ſinguliére, c'eſt que *Corneille* qui écrivit avec aſſez de pureté & beaucoup de nobleſſe les premiéres de ſes bonnes. Tragédies lorſque la langue commençait à ſe former, écrivit toutes les autres très incorrectement & d'un ſtile très-bas, dans le tems que *Racine* donnait à la langue Françaiſe tant de pureté, de vraye nobleſſe,

bleſſe, & de graces, dans le tems que *Deſpréaux* la fixait par l'exactitude la plus correcte, par la préciſion, la force & l'harmonie. Que l'on compare la *Bérénice* de *Racine* avec celle de *Corneille*, on croirait que celle-ci eſt du tems de *Triſtan*. Il ſemblait que *Corneille* négligeat ſon ſtile à meſure qu'il avait plus beſoin de le ſoutenir, & qu'il n'eût que l'émulation d'écrire, au lieu de l'émulation de bien écrire. Non ſeulement ſes douze ou treize derniéres Tragédies ſont mauvaiſes; mais le ſtile eſt très mauvais. Ce qui eſt encor plus étrange, c'eſt que de notre tems même nous avons eu des piéces de Théâtre, des ouvrages de proſe & de poeſie, compoſés par des Académiciens qui ont négligé leur langue, au point qu'on ne trouve pas chez eux dix vers ou dix lignes de ſuite ſans quelque barbariſme. On peut être un très-bon Auteur avec quelques fautes, mais non pas avec beaucoup de fautes. Un jour une ſocieté de gens d'eſprit éclairés compta plus de ſix-cent ſolécilmes intolérables dans une Tragédie qui avait eu le plus grand ſuccès à Paris & la plus grande faveur à la Cour. Deux ou trois ſuccès pareils ſuffiraient pour corrompre la langue ſans retour & pour la faire retomber dans ſon ancienne barbarie, dont les ſoins aſſidus de tant de Grands-Hommes l'ont tirée.



CHAP.

CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

DE CROMWEL.

ON peint *Cromwel* comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense, qu'il fut d'abord enthousiaste, & qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un Novice fervent à vingt ans devient souvent un fripon habile à quarante. On commence par être dupe, & on finit par être fripon dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'Etat prend pour Aumônier un Moine tout paitri des petitesses de son Couvent. Dévot, crédule, gauchè, tout neuf pour le monde: le Moine s'instruit, se forme, s'intrigue & supplante son maître.

Cromwel ne savait d'abord s'il se ferait ecclésiastique ou soldat. Il fut l'un & l'autre. Il fit en 1622. une campagne dans l'armée du Prince d'Orange *Frédéric Henri*, Grand-Homme, frére de deux Grands-Hommes; & quand il revint en Angleterre, il se mit au service de l'Evêque *Williams*, & fut le Théologien de Monseigneur, tandis que Monseigneur passait pour l'amant de sa femme. Ses principes étaient ceux des Puritains; ainsi il devait haïr de tout son cœur un Evêque, & ne pas aimer les Rois. On le chassa de la maison de l'Evêque *Williams*, parce qu'il était Puritain; & voilà l'origine de sa fortune. Le Parlement d'Angleterre

terre ſe déclarait contre la Royauté & contre l'Epiſcopat ; quelques amis qu'il avait dans ce Parlement lui procurèrent la nomination d'un village. Il ne commença à exiſter que dans ce tems là, & il avait plus de quarante ans ſans qu'il eût jamais fait parler de lui. Il avait beau poſſeder l'Ecriture Sainte, diſputer ſur les droits des Prètres & des Diacres, faire quelques mauvais ſermons & quelques libelles, il était ignoré. J'ai vû de lui un ſermon qui eſt fort inſipide & qui reſſemble aſſez aux prédications des *Quakers*; on n'y découvre aſſûrément aucune trace de cette éloquence perſuaſive avec laquelle il entraîna depuis les Parlemens. C'eſt qu'en effet il était beaucoup plus propre aux affaires qu'à l'Egliſe. C'était ſurtout dans ſon ton & dans ſon air que conſiſtait ſon éloquence ; un geſte de cette main qui avait gagné tant de batailles, & tué tant de Royaliſtes, perſuadait plus que les périodes de *Ciceron*. Il faut avouer, que ce fut ſa valeur incomparable qui le fit connaître & qui le mena par degrés au faîte de la grandeur.

Il commença par ſe jetter en volontaire, qui voulait faire fortune, dans la ville de Hull aſſiégée par le Roi. Il y fit de belles & d'heureuſes actions, pour leſquelles il reçut une gratification d'environ ſix mille francs du Parlement. Ce préſent fait par le Parlement à un avanturier, fait voir, que le parti rebelle devait prévaloir. Le Roi n'était pas en état de donner à ſes Officiers Généraux, ce que le Parlement donnait à des volontaires. Avec de l'argent & du fanatiſme on doit à la longue être Maître de tout. On

fit

fit *Cromwel* Colonel. Alors ses grands talens pour la guerre se dévelopèrent, au point que lorsque le Parlement créa le Comte de *Manchester* Général de ses armées, il fit *Cromwel* Lieutenant-Général, sans qu'il eût passé par les autres grades. Jamais homme ne parut plus digne de commander ; jamais on ne vit plus d'activité & de prudence, plus d'audace & plus de ressources que dans *Cromwel*. Il est blessé à la bataille d'York ; & tandis que l'on met le premier appareil à sa playe, il apprend, que son Général *Manchester* se retire & que la bataille est perdue. Il court à *Manchester*, il le trouve fuyant avec quelques Officiers, il le prend par le bras, & lui dit avec un air de confiance & de grandeur, *Vous vous méprenez, Milord, ce n'est pas de ce côté-ci que sont les ennemis.* Il le ramène près du champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de DIEU, cite *Moyse*, *Gédéon* & *Josué*, recommence la bataille au point du jour contre l'armée Royale victorieuse, & la défait entiérement. Il fallait qu'un tel homme périt ou fût le Maître. Presque tous les Officiers de son armée étaient des enthousiastes, qui portaient le Nouveau Testament à l'arçon de leur selle : on ne parlait à l'armée, comme dans le Parlement, que de perdre Babylone, d'établir le culte dans Jérusalem, de briser le Colosse. *Cromwel* parmi tant de fous cessa de l'être, & pensa qu'il valait mieux les gouverner, que d'être gouverné par eux. L'habitude de prècher en inspiré lui restait. Figurez vous un *Faquir*, qui s'est mis aux reins une ceinture de fer par pénitence,

nitence, & qui enſuite détache ſa ceinture, pour en donner ſur les oreilles aux autres *Faquirs*. Voilà *Cromwel*. Il devient auſſi intrigant qu'il était intrépide; il s'aſſocie avec tous les Colonels de l'armée, & forme ainſi dans les troupes une République, qui force le Généraliſſime à ſe démettre. Un autre Généraliſſime eſt nommé, & il le dégoute. Il gouverne l'armée, & par elle il gouverne le Parlement; il met ce Parlement dans la néceſſité de le faire enfin Généraliſſime. Tout cela eſt beaucoup; mais ce qui eſt eſſentiel, c'eſt qu'il gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre, en Ecoſſe, en Irlande; & il les gagne, non en voyant combattre, & en ſe ménageant; mais toujours en chargeant l'ennemi, ralliant ſes troupes, courant partout, ſouvent bleſſé, tuant de ſa main pluſieurs Officiers Royaliſtes, comme un grenadier furieux & acharné.

Au milieu de cette guerre affreuſe *Cromwel* faiſait l'amour; il allait la Bible ſous le bras coucher avec la femme de ſon Major-Général *Lamberth*. Elle aimait le Comte de *Holland*, qui ſervait dans l'armée du Roi. *Cromwel* le prend priſonnier dans une bataille, & jouit du plaiſir de faire trancher la tête à ſon rival. Sa maxime était de verſer le ſang de tout ennemi important, ou dans le champ de bataille, ou par la main des boureaux. Il augmenta toujours ſon pouvoir, en oſant toujours en abuſer; les profondeurs de ſes deſſeins n'ôtaient rien à ſon impétuoſité féroce. Il entre dans la Chambre du Parlement, & prenant ſa montre, qu'il jette à terre, & qu'il briſe

brife en morceaux; Je vous casserai, dit-il, comme cette montre. Il y revient quelque tems après, chasse tous les Membres l'un après l'autre, en les faisant défiler devant lui. Chacun d'eux est obligé en passant de lui faire une profonde révérence; un d'eux passe le chapeau sur la tête; *Cromwel* lui prend son chapeau, le jette par terre: Apprenez, dit-il, à me respecter.

Quand il eut outragé tous les Rois en faisant couper la tête à son Roi légitime, & qu'il commença lui-même à régner, il envoya son portrait à une Tête Couronnée, c'était à la Reine de Suéde *Christine*. *Marvel*, fameux Poëte Anglais, qui faisait fort bien des vers Latins, accompagna ce portrait de six vers, où il fait parler *Cromwel* lui-même. *Cromwel* corrigea les deux derniers, que voici:

At tibi submittit frontem reverentior umbra,
Non sunt hi vultus regibus usque truces.

Le sens hardi des six vers peut se rendre ainsi.

Les armes à la main j'ai défendu les loix;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle;
Regardez sans frémir cet image fidéle,
Mon front n'est pas toujours l'épouvante des Rois.

Cette Reine fut la premiére à le reconnaître dès qu'il fut Protecteur des trois Royaumes. Presque tous les Souverains de l'Europe envoyérent des Ambassadeurs *à leur frére Cromwel*, à ce domestique d'un Evêque, qui venait de faire périr par les mains du boureau un Souverain

rain leur parent. Ils briguèrent à l'envi fon alliance. Le Cardinal *Mazarin* pour lui plaire chaſſa de France les deux fils de *Charles I.*, les deux petits-fils de *Henri IV.*, les deux couſins germains de *Louis XIV.* La France conquit Dunkerke pour lui, & on lui en remit les clefs. Après ſa mort *Louis XIV.* & toute ſa Cour portèrent le deuil, excepté Mademoiſelle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, & ſoutint ſeule l'honneur de ſa race.

Jamais Roi ne fut plus abſolu que lui; il diſait, qu'il avait mieux aimé gouverner ſous le nom de Protecteur que ſous celui de Roi, parce que les Anglais ſavaient juſqu'où s'étend la prérogative d'un Roi d'Angleterre, & ne ſavaient pas juſqu'où celle d'un Protecteur pouvait aller. C'était connaître les hommes, que l'opinion gouverne, & dont l'opinion dépend d'un nom. Il avait conçu un profond mépris pour la Religion, qui avait ſervi à ſa fortune. Il y a une anecdote certaine conſervée dans la maiſon de *St. Jean*, qui prouve aſſez le peu de cas que *Cromwel* faiſait de cet inſtrument, qui avait opéré de ſi grands effets dans ſes mains. Il buvait un jour avec *Ireton Fletwood* & *St. Jean*, biſayeul du célèbre Mylord *Bollingbrooke*; on voulut déboucher une bouteille, & le tirebouchon tomba ſous la table, ils le cherchaient tous & ne le trouvaient pas. Cependant une députation des Egliſes Presbytériennes attendait dans l'antichambre, & un huiſſier vint les annoncer. Qu'on leur diſe que je ſuis retiré, dit *Cromwel*, & *que je cherche le Seigneur*. C'était l'ex-

preſſion dont ſe ſervaient les fanatiques, quand ils faiſaient leurs priéres. Lorſqu'il eut ainſi congédié la bande des Miniſtres, il dit à ſes confidens ces propres paroles : *Ces faquins là croyent que nous cherchons le Seigneur, & nous ne cherchons que le tirebouchon.*

Il n'y a guères d'exemple en Europe d'aucun homme, qui venu de ſi bas, ſe ſoit élevé ſi haut. Mais que lui fallait-il abſolument avec tous ſes grands talens ? La fortune. Il l'eut cette fortune, mais fut-il heureux ? Il vécut pauvre & inquiet juſqu'à quarante-trois ans ; il ſe baigna depuis dans le ſang, paſſa ſa vie dans le trouble, & mourut avant le tems à cinquante-ſept ans. Que l'on compare à cette vie celle d'un *Newton*, qui a vécu quatre-vingt-quatre années, toujours tranquille, toujours honoré, toujours la lumiére de tous les êtres penſans, voyant augmenter chaque jour ſa renommée, ſa réputation, ſa fortune, ſans avoir jamais ni ſoins ni remords, & qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

O curas hominum, o quantum eſt in rebus inane!



CHA-

CHAP. TRENTE-NEUVIEME.

DU FANATISME.

LA Géométrie ne rend donc pas toujours l'esprit juste. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encore avec ces lisiéres de la raison ? Un fameux Protestant, que l'on comptait entre les premiers Mathématiciens de nos jours, & qui marchait sur les traces des *Newtons*, des *Leibnitz*, des *Bernouilli*, s'avisa il y a quelques années de tirer des corollaires assez singuliers. Il est dit qu'avec un grain de foi on transportera des montagnes ; & lui, par une Analyse toute Géométrique, se dit à lui-même : J'ai beaucoup de grains de foi, donc je ferai plus que transporter des montagnes. Ce fut lui qu'on vit à Londres en l'année 1707. accompagné de quelques savans, & même de savans qui avaient de l'esprit, annoncer publiquemnt qu'ils ressusciteraient un mort dans tel cimetiére que l'on voudrait. Leurs raisonnemens étaient toujours conduits par la sintèze. Ils disaient : Les vrais disciples doivent faire des miracles ; nous sommes les vrais disciples, nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De simples Saints de l'Eglise Romaine qui n'étaient point Géomètres ont ressuscité beaucoup d'honnêtes gens ; donc à plus

forte raifon, nous qui avons réformé les Réformés, nous reffufciterons qui nous voudrons.

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens, ils font dans la meilleure forme du monde. Voilà ce qui a inondé l'Antiquité de prodiges; voilà pourquoi les Temples d'*Efculape* à Epidaure, & dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex voto*; les voûtes étaient ornées de cuiffes redreffées, de bras remis, de petits enfans d'argent; tout était miracle.

Enfin le fameux Proteftant Géomètre dont je parle était de fi bonne-foi, il affûra fi pofitivement qu'il reffufciterait les morts; & cette propofition plaufible fit tant d'impreffion fur le peuple, que la Reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour, une heure & un cimetiére à fon choix pour faire fon miracle loyalement & en préfence de la Juftice. Le faint Géomètre choifit l'Eglife Cathédrale de *St. Paul* pour faire fa démonftration: le peuple fe rangea en haïe, des foldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le refpect; les Magiftrats prirent leurs places, le Greffier écrivit tout fur les Regiftres publics; on ne peut trop conftater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du faint; il pria, il fe jetta à genoux, il fit de très-pieufes contorfions; fes compagnons l'imitèrent; le mort ne donna aucun figne de vie; on le reporta dans fon trou, & on punit légérement le reffufciteur & fes adhérans. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens; il m'a avoué qu'un

qu'un d'eux était en péché véniel, & que le mort en patit, sans quoi la résurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude de gens à qui l'on doit le plus sincére respect, je dirais ici que *Newton*, le grand *Newton*, a trouvé dans l'Apocalyse, que le Pape est l'Antechrist, & bien d'autres choses de cette nature: je dirais qu'il était Arien très-sérieusement. Je sais que cet écart de *Newton* est à celui de mon autre Géomètre, comme l'unité est à l'infini: il n'y a point de comparaison à faire. Mais quelle pauvre espèce que le genre-humain, si le grand *Newton* a crû trouver dans l'Apocalypse l'histoire présente de l'Europe !

Il semble que la superstition soit une maladie épidémique, dont les ames les plus fortes ne sont pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon sens, qui se feraient empâler pour certains sentimens d'*Aboubeker*. Ces principes une fois admis, ils raisonnent très-conséquemment: les *Navariciens*, les *Radaristes*, les *Jabaristes* se damnent chez eux réciproquement avec des argumens tres-subtils; ils tirent tous des conséquences plausibles; mais ils n'osent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de soixante & dix piés; bientôt après tous les Docteurs examinent de quelle couleur doivent être ses cheveux, de quelle grandeur est son pouce, quelles dimensions ont ses ongles: on crie, on cabale, on se

bat ; ceux qui ſoutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pié d'épaiſſeur. Mais, Meſſieurs, votre géant exiſte-t-il ? dit modeſtement un paſſant. Quel doute horrible ! s'écrient tous ces diſputans : quel blaſphème ! quelle abſurdité ! Alors ils font tous une petite trève pour lapider le paſſant, & après l'avoir aſſaſſiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils ſe battent entr'eux comme de coutume, au ſujet du petit doigt & des ongles.



CHA-

CHAPITRE QUARANTIEME.

SUR LE

THEISME.

LE Théïfme eft une Religion répandue dans toutes les Religions; c'eft un métal qui s'allie avec tous les autres, & dont les veines s'étendent fous terre aux quatre coins du monde. Cette mine eft plus à découvert, plus travaillée à la Chine; partout ailleurs elle eft cachée, & le fecret n'eft que dans les mains des adeptes.

Il n'y a point de pays où il y ait plus de ces adeptes qu'en Angleterre. Il y avait au dernier fiécle beaucoup d'Athées en ce pays-là, comme en France & en Italie. Ce que le Chancelier *Bacon* avait dit fe trouve vrai à la lettre, qu'un peu de Philofophie rend un homme Athée, & que beaucoup de Philofophie méne à la connaiffance d'un DIEU. Lorfqu'on croyait avec *Epicure* que le hazard fait tout, ou avec *Ariftote*, & même avec plufieurs anciens Théologiens, que rien ne naît que par corruption, & qu'avec de la matiére & du mouvement le Monde va tout feul, alors on pouvait ne pas croire à la Providence. Mais depuis qu'on entrevoit la Nature que les Anciens ne voyaient point du tout, depuis qu'on s'eft apperçû que tout eft organifé,

que tout a ſon germe; depuis qu'on a bien ſû qu'un champignon eſt l'ouvrage d'une ſageſſe infinie, auſſi-bien que tous les Mondes; alors ceux qui penſent ont adoré, là où leurs devanciers avaient blaſphèmé. Les Phyſiciens ſont devenus les hérauts de la Providence: un Catéchiſte annonce DIEU à des enfans, & un *Newton* le démontre aux ſages.

Bien des gens demandent ſi le Théïſme, conſidéré à part, & ſans aucune autre cérémonie religieuſe, eſt en effet une Religion? La réponſe eſt aiſée; celui qui ne reconnaît qu'un DIEU Créateur, celui qui ne conſidére en DIEU qu'un être infiniment puiſſant, & qui ne voit dans ſes créatures que des machines admirables, n'eſt pas plus religieux envers lui, qu'un Européan qui admirerait le Roi de la Chine, n'eſt pour cela ſujet de ce Prince. Mais celui qui penſe que DIEU a daigné mettre un rapport entre lui & les hommes, qu'il les a fait libres, capables du bien & du mal, & qu'il leur a donné à tous ce bon ſens, qui eſt l'inſtinct de l'homme, & ſur lequel eſt fondée la loi naturelle; celui-là ſans doute a une Religion, & une Religion beaucoup meilleure que toutes les Sectes qui ſont hors de notre Egliſe; car toutes ces Sectes ſont fauſſes, & la Loi naturelle eſt vraye. Notre Religion révélée n'eſt même, & ne pouvait être que cette Loi naturelle perfectionnée. Ainſi le Théïſme eſt le bon ſens qui n'eſt pas encore inſtruit de la révélation, & les autres Religions ſont le bon ſens perverti par la ſuperſtition.

Toutes les Sectes ſont différentes, parce qu'elles

les viennent des hommes; la Morale eſt partout la même, parce qu'elle vient de Dieu.

On demande pourquoi de cinq ou ſix cent Sectes il n'y en a guères eu qui n'ait fait répandre du ſang, & que les Théïſtes, qui ſont par-tout ſi nombreux, n'ont jamais cauſé le moindre tumulte; c'eſt que ce ſont des Philoſophes. Or des Philoſophes peuvent faire de mauvais raiſonnemens, mais ils ne font jamais d'intrigues. Auſſi ceux qui perſécutent un Philoſophe, ſous prétexte que ſes opinions peuvent être dangereuſes au public, ſont auſſi abſurdes que ceux qui craindraient que l'étude de l'Algébre ne fit enchérir le pain au marché; il faut plaindre un être penſant qui s'égare; le perſécuter eſt inſenſé & horrible. Nous ſommes tous fréres; ſi quelqu'un de mes fréres, plein du reſpect & de l'amour filial, animé de la charité la plus fraternelle, ne ſalue pas notre Pére commun avec les mêmes cérémonies que moi, dois-je l'égorger & lui arracher le cœur?



CHA-

CHAPITRE QUARANTE-UNIEME.

SUR LES CONTRADICTIONS DE CE MONDE.

PLus on voit ce monde, & plus on le voit plein de contradictions & d'inconféquences. A commencer par le Grand Turc; il fait couper toutes les têtes qui lui déplaifent, & peut rarement conferver la fienne.

Si du Grand Turc nous paffons au St. Pére, il confirme l'élection des Empereurs, il a des Rois pour vaffaux, mais il n'eft pas fi puiffant qu'un Duc de Savoïe. Il expédie des ordres pour l'Amérique & pour l'Afrique, & il ne pourait pas ôter un privilège à la République de Luques. L'Empereur eft Roi des Romains; mais le droit de leur Roi confifte à tenir l'étrier du Pape & à lui donner à laver à la Meffe.

Les Anglais fervent leur Monarque à genoux; mais ils le dépofent, ils l'emprifonnent, ils le font périr fur l'échafaut.

Des hommes qui font vœu de pauvreté, obtiennent, en vertu de ce vœu, jufqu'à deux cent mille écus de rente, & en conféquence de leur vœu d'humilité, font des Souverains defpotiques. On condamne hautement à Rome la plu-

pluralité des Bénéfices avec charge d'ames; & on donne tous les jours des Bulles à un Allemand pour cinq ou six Evêchés à la fois. C'est, dit-on, que les Evêques Allemands n'ont point charge d'ames. Le Chancelier de France est la premiére personne de l'Etat; il ne peut manger avec le Roi, du moins jusqu'à présent; & un Colonel à peine Gentilhomme a cet honneur. Une Intendante est Reine en Province, & bourgeoise à la Cour.

On cuit en place publique ceux qui sont convaincus du péché de non-conformité, & on explique gravement dans tous les Colléges la seconde églogue de *Virgile*, avec la déclaration d'amour de *Coridon* au bel *Alexis*; *formosum pastor Coridon ardebat Alexin*; & on fait remarquer aux enfans, que quoiqu'*Alexis* soit blond & qu'*Amintas* soit brun, cependant *Amintas* pourait bien avoir la préférence.

Si un pauvre Philosophe, qui ne pense point à mal, s'avise de vouloir faire tourner la terre, ou d'imaginer que la lumiére vient du Soleil, ou de supposer que la matiére pourait bien avoir quelques autres propriétés que celles que nous connaissons, on crie à l'impie, au perturbateur du repos public; & on a traduit *ad usum Delphini*, les *Tusculanes* de *Cicéron* & *Lucrèce*, qui sont deux cours complets d'irréligion.

Les Tribunaux ne croyent plus aux possédés, on se moque des sorciers; mais on a brulé *Gaufredy* & *Grandier* pour sortilége, & en dernier lieu la moitié d'un Parlement voulait condamner

au

au feu un Religieux, accusé d'avoir ensorcelé une fille de dix-huit ans, en soufflant sur elle. *

Le Sceptique Philosophe *Bayle* a été persécuté même en Hollande ; la *Motte le Vayer*, plus sceptique & moins Philosophe, a été Précepteur du Roi *Louis XIV.* & du frére du Roi. *Gourville* était à la fois pendu en effigie à Paris, & Ministre de France en Allemagne.

Le fameux Athée *Spinosa* vécut & mourut tranquille. *Vanini*, qui n'avait écrit que contre *Aristote*, fut brûlé comme Athée : il a l'honneur en cette qualité de remplir un article dans les Histoires des gens de lettres & dans tous les Dictionnaires, immenses archives de mensonges & d'un peu de vérité ; ouvrez ces livres, vous y verrez que non-seulement *Vanini* enseignait publiquement l'Athéisme dans ses écrits, mais encore que douze Professeurs de sa Secte étaient partis de Naples avec lui dans le dessein de faire par tout des Prosélites ; ouvrez ensuite les livres de *Vanini*, vous serez bien surpris de ne voir que des preuves de l'existence de DIEU. Voici ce qu'on lit dans son *Amphitheatrum*, ouvrage également condamné & ignoré. „ DIEU est son „ principe & son terme, sans fin & sans com- „ mencement, n'ayant besoin ni de l'un ni de „ l'autre, & pére de tout commencement & de „ toute fin ; il existe toujours, mais dans au- „ cun tems ; pour lui le passé ne fuit point, & „ l'avenir ne viendra point ; il régne partout „ sans être dans un lieu, immobile sans s'arrê-

„ ter,

* C'est le procès du Pére Girard & de la Cadiére. Rien n'a tant deshonoré l'humanité.

„ ter, rapide sans mouvement; il est tout & hors „ de tout; il est dans tout, mais sans être enfermé; hors de tout, mais sans être exclus d'aucunes choses; bon, mais sans qualité; entier, „ mais sans parties; immuable en variant tout „ l'univers; sa volonté est sa puissance; simple, „ il n'y a rien en lui de purement possible, tout „ y est réel; il est le premier, le moyen, le „ dernier acte; enfin étant tout, il est au-dessus „ de tous les êtres, hors d'eux, dans eux, au-„ delà d'eux, à jamais devant & après eux. „ C'est après une telle profession de foi que *Vanini* fut déclaré Athée. Sur quoi fut-il condamné? Sur la simple déposition d'un nommé *Francon*. En vain ses livres déposaient pour lui. Un seul ennemi lui a couté la vie & l'a flétri dans l'Europe.

Le petit livre de *Cymbalum mundi*, qui n'est qu'une imitation froide de *Lucien*, & qui n'a pas le plus léger, le plus éloigné rapport au Christianisme, a été aussi condamné aux flâmes. Mais *Rabelais* a été imprimé avec privilège, & on a très-tranquillement laissé un libre cours à l'Espion Turc, & même aux Lettres Persanes, à ce livre léger, ingénieux & hardi, dans lequel il y a une lettre toute entière en faveur du suicide; une autre où l'on trouve ces propres mots, *si l'on suppose une Religion*; une autre, où il est dit expressément, que les Evèques n'ont d'*autres fonctions*, *que de dispenser d'accomplir la Loi*; une autre enfin, où il est dit que le Pape est un Magicien, qui fait accroire que trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, &c.

L'Abbé

L'Abbé de *St. Pierre*, homme qui a pu se tromper souvent, mais qui n'a jamais écrit qu'en vue du bien public, & dont les ouvrages étaient appellés par le Cardinal *du Bois*, *les rêves d'un bon Citoyen*; l'Abbé de *St. Pierre*, dis-je, a été exclus de l'Académie Françaife d'une voix unanime, pour avoir dans un ouvrage de Politique préféré l'établissement des Conseils à l'établissement des Sécrétaires d'Etat, & pour avoir dit, que les finances avaient été malheureusement administrées sur la fin de ce glorieux régne. L'Auteur des Lettres Persanes n'avait parlé de *Louis XIV.* dans son livre, que pour dire que ce Roi était *un Magicien, qui faisait accroire à ses sujets, que du papier était de l'argent*; *qu'il n'aimait que le Gouvernement Turc*; *qu'il préférait un homme qui lui donnait la serviette à un homme qui lui avait gagné des batailles*; *qu'il avait donné une pension à un homme qui avait fui deux lieues, & un Gouvernement à un homme qui en avait fui quatre*; *qu'il était accablé de pauvreté*; quoiqu'il soit dit dans la même lettre, que ses finances sont inépuisables. Voilà encore une fois tout ce que cet Auteur, dans son seul livre alors connu, avait dit de *Louis XIV.* protecteur de l'Académie Françaife; & ce livre est le seul titre sur lequel l'Auteur a été effectivement reçu dans l'Académie Françaife. On peut ajouter encore, pour comble de contradiction, que cette Compagnie le reçut pour en avoir été tournée en ridicule. Car de tous les livres où on s'est réjoui aux dépens de cette Académie, il n'y en a guères où elle soit traitée plus mal que dans les Lettres Persanes.

Voyez

Voyez la lettre où il est dit: *Ceux qui composent ce corps, n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse. L'éloge vient se placer comme de lui-même dans leur babil éternel, &c.* Après avoir ainsi traité cette Compagnie, il fut loué par elle à sa réception du talent de faire des portraits ressemblans.

Si je voulais continuer à examiner les contrariétés qu'on trouve dans l'Empire des Lettres, il faudrait écrire l'histoire de tous les savans & de tous les beaux esprits; de même que si je voulois détailler les contrariétés dans la société, il faudrait écrire l'histoire du Genre-humain. Un Asiatique qui voyagerait en Europe pourait bien nous prendre pour des Payens. Nos jours de la semaine portent les noms de *Mars*, de *Mercure*, de *Jupiter*, de *Venus*; les nôces de *Cupidon* & de *Psiché* sont peintes dans la maison des Papes : mais surtout si cet Asiatique voyait notre Opéra, il ne douterait pas que ce ne fût une fête à l'honneur des Dieux du Paganisme. S'il s'informait un peu plus exactement de nos mœurs, il serait bien plus étonné; il verrait en Espagne qu'une Loi sévére défend qu'aucun étranger ait la moindre part indirecte au Commerce de l'Amérique, & que cependant les étrangers y font, par les Facteurs Espagnols, un commerce de cinquante millions par an, desorte que l'Espagne ne peut s'enrichir que par la violation de la Loi, toujours subsistante & toujours méprisée. Il verrait qu'en un autre pays le Gouvernement fait fleurir une Compagnie des Indes, & que les Théologiens ont déclaré le Divi-

Dividende des Actions criminel devant DIEU. Il verrait qu'on achéte le droit de juger les hommes, celui de commander à la guerre, celui d'entrer au Conseil; il ne pourait comprendre, pourquoi il est dans les patentes qui donnent ces places, qu'elles ont été accordées gratis & sans brigue, tandis que la quittance de finance est attachée aux lettres de provision. Notre Asiatique ne serait-il pas surpris de voir les Comédiens gagés par les Souverains & excommuniés par les Curés? Il demanderait pourquoi un Lieutenant-Général roturier, qui aura gagné des batailles, * sera mis à la taille comme un paysan, & qu'un Echevin sera noble comme les *Montmorencis*? Pourquoi, tandis qu'on interdit les spectacles réguliers, dans une semaine consacrée à l'édification, on permet des bateleurs qui offensent les oreilles les moins délicates? Il verrait presque toujours nos usages en contradiction avec nos loix; & si nous voyagions en Asie, nous y trouverions à peu près les mêmes incompatibilités.

Les hommes sont partout également fous; ils ont fait des Loix à mesure, comme on répare des brèches de murailles; ici les fils aînés ont ôté tout ce qu'ils ont pû aux cadets, là les cadets partagent également; tantôt l'Eglise a ordonné le duel, tantôt elle l'a anatématisé; on a excommunié tour-à-tour les partisans & les ennemis d'*Aristote*, & ceux qui portaient des cheveux

* Cette ridicule coutume a été enfin abolie en 1751. Les Lieutenants-Généraux des Armées ont été déclarés nobles comme les Echevins.

veux longs & ceux qui les portaient courts. Nous n'avons dans le monde de loi parfaite que pour régler une espèce de folie, qui est le jeu. Les régles du jeu sont les seules, qui n'admettent ni exception ni relâchement, ni variété ni tyrannie. Un homme qui a été laquais, s'il joue au Lansquenet avec des Rois, est payé sans difficulté quand il gagne ; partout ailleurs, la loi est un glaive dont le plus fort coupe par morceaux le plus faible.

Cependant ce monde subsiste comme si tout était bien ordonné ; l'irrégularité tient à notre nature ; notre monde politique est comme notre globe, quelque chose d'informe qui se conserve toujours. Il y aurait de la folie à vouloir que les Montagnes, les Mers, les Riviéres fussent tracées en belles figures réguliéres ; il y aurait encore plus de folie de demander aux hommes une sagesse parfaite ; ce serait vouloir donner des aîles à des chiens ou des cornes à des aigles.



CHAP. QUARANTE-DEUXIEME.

SUR
CE QU'ON NE FAIT PAS,
ET SUR
CE QU'ON POURAIT FAIRE.

LAiſſer aller le monde comme il va, faire ſon devoir tellement quellement, & dire toujours du bien de Mr. le Prieur, eſt une ancienne maxime de Moine ; mais elle peut laiſſer le Couvent dans la médiocrité, dans le relâchement & dans le mépris. Quand l'émulation n'excite point les hommes, ce ſont des ânes qui vont leur chemin lentement, qui s'arrêtent au premier obſtacle & qui mangent tranquillement leurs chardons, à la vuë des difficultés dont ils ſe rebutent ; mais aux cris d'une voix qui les encourage, aux piquûres d'un aiguillon qui les réveille, ce ſont des courſiers qui volent & qui ſautent au-delà de la barriére. Sans les avertiſſemens de l'Abbé de *St. Pierre*, les barbaries de la taille arbitraire ne feraient peut-être jamais abolies en France. Sans les avis de *Locke*, le déſordre public dans les monnoies n'eût point été réparé à Londres ; il y a ſouvent des hommes, qui, ſans avoir acheté

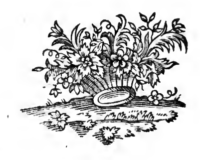
té le droit de juger leurs ſemblables, aiment le bien public, autant qu'il eſt négligé quelquefois par ceux qui aquièrent comme une métairie le pouvoir de faire du bien & du mal.

Un jour à Rome, dans les premiers tems de la République, un Citoyen dont la paſſion dominante était le déſir de rendre ſon pays floriſſant, demanda à parler au premier Conſul; on lui dit que le Magiſtrat était à table avec le Préteur, l'Édile, quelques Sénateurs, leurs maîtreſſes & leurs bouffons; il laiſſa entre les mains d'un des eſclaves inſolens qui ſervaient à table, un mémoire dont voici à peu près la teneur. „Puiſque les Tyrans ont fait par toute la terre „le mal qu'ils ont pû, ô vous qui vous piquez „d'être bons, pourquoi ne faites-vous pas tout „le bien que vous pouvez faire? D'où vient „que les pauvres aſſiégent vos temples & vos „carrefours, & qu'ils étalent une miſére inutile „à l'Etat & honteuſe pour vous, dans le tems „que leurs mains pouraient être employées aux „travaux publics? Que font pendant la paix „ces légions oiſives qui peuvent réparer les „grands chemins & les citadelles? Ces marais, „ſi on les deſſéchait, n'infecteraient plus une „Province & deviendraient des terres fertiles. „Ces carrefours irréguliers & dignes d'une ville „de barbares, peuvent ſe changer en places magnifiques; ces marbres entaſſés ſur le rivage du „Tibre peuvent être taillés en ſtatues, & devenir la récompenſe des Grands-Hommes & la

„ leçon de la vertu ; vos marchés publics de-
„ vraient être à la fois commodes & magnifiques,
„ ils ne font que mal-propres & dégoûtans ; vos
„ maiſons manquent d'eau, & vos fontaines pu-
„ bliques n'ont ni goût ni propreté. Votre prin-
„ cipal Temple eſt d'une architecture barbare ;
„ l'entrée de vos ſpectacles reſſemble à celle d'un
„ lieu infame ; les ſalles où le peuple ſe raſſemble
„ pour entendre ce que l'Univers doit admirer,
„ n'ont ni proportion, ni grandeur, ni magnifi-
„ cence, ni commodité. Le Palais de vôtre ca-
„ pitale menace ruine, la façade en eſt cachée
„ par des mazures, & *Molétus* y a ſa maiſon au
„ milieu de la cour. En vain votre pareſſe me
„ répondra qu'il faudrait trop d'argent pour re-
„ médier à tant d'abus ; de grace donnerez-vous
„ cet argent aux Maſſagetes & aux Cimbres ? Ne
„ ſera-t-il pas gagné par des Romains, par vos
„ Architectes, par vos Sculpteurs, par vos Pein-
„ tres, par tous vos Artiſtes ? Ces Artiſtes ré-
„ compenſés rendront cet argent à l'Etat par les
„ nouvelles dépenſes qu'ils feront en état de fai-
„ re ; les beaux Arts ſeront en honneur, ils fe-
„ ront à la fois votre gloire & votre richeſſe ;
„ car le peuple le plus riche eſt toujours ce-
„ lui qui travaille le plus. Ecoutez donc une
„ noble émulation, & que les Grecs qui com-
„ mencent à eſtimer votre valeur & votre con-
„ duite, ne vous reprochent plus votre groſſié-
„ reté.

On lut à table le Mémoire du Citoyen ; le Con-
ſul ne dit mot & demanda à boire ; l'Edile dit
„ qu'il

qu'il y avait du bon dans cet écrit, & on n'en parla plus; la converſation roula ſur la féve du vin de Falerne, ſur le montant du vin de Cécube; on fit l'éloge d'un fameux Cuiſinier, on approfondit l'invention d'une nouvelle ſauſſe pour l'eſturgeon, on porta des ſantés, on fit deux ou trois contes inſipides & on s'endormit; cependant le Sénateur *Appius*, qui avait été touché en ſecret de la lecture du Mémoire, conſtruiſit quelque tems après la Voie Appienne; *Flaminius* fit la Voie Flaminienne; un autre embellit le Capitole; un autre bâtit un Amphithéâtre; un autre des marchés publics. L'écrit du Citoyen obſcur fut une ſemence qui germa peu-à-peu dans la tête des Grands-Hommes.



CHAP. QUARANTE-TROISIEME.

SUR

MESSIEURS

JEAN LAW, MELON, ET DUTOT.

SUR LE COMMERCE ET SUR LE LUXE.

ON entend mieux le Commerce en France depuis vingt ans, qu'on ne l'a connu depuis *Pharamond* juſqu'à *Louis XIV.* C'était auparavant un art caché, une eſpèce de Chimie entre les mains de trois ou quatre hommes, qui faiſaient en effet de l'or, & qui ne diſaient pas leur ſecret. Le gros de la Nation était d'une ignorance ſi profonde ſur ce ſecret important, qu'il n'y avait guères de Miniſtre ni de Juge qui ſçût ce que c'était que des *Actions*, des *Primes*, le *Change*, un *Dividende.* Il a fallu qu'un Ecoſſais, nommé *Jean Law*, ſoit venu en France, & ait bouleverſé toute l'économie de notre Gouvernement pour nous inſtruire. Il oſa dans le plus horrible dérangement de nos finances, dans la diſette la plus générale, établir une Banque & une Compagnie des Indes. C'était l'émétique à des malades; nous en primes trop, & nous eumes des convulſions. Mais

enfin,

enfin, des débris de ſon ſyſtême, il nous reſta une Compagnie des Indes avec cinquante millions de fonds. Qu'eût-ce été, ſi nous n'avions pris de la drogue que la doſe qu'il fallait? Le corps de l'Etat ſerait, je crois, le plus robuſte & le plus puiſſant de l'Univers.

Il régnait encore un préjugé ſi groſſier parmi nous, quand la préſente Compagnie des Indes fut établie, que la Sorbonne déclara uſuraire le dividende des Actions. C'eſt ainſi qu'on accuſa de ſortilége en 1570. les Imprimeurs Allemands qui vinrent exercer leur profeſſion en France.

Nous autres Français, il le faut avouer, nous ſommes venus bien tard en tout genre; nos premiers pas dans les Arts ont été de nous oppoſer à l'introduction des vérités qui nous venaient d'ailleurs; nous avons ſoutenu des Thèſes contre la circulation du ſang démontrée en Angleterre; contre le mouvement de la Terre, prouvé en Allemagne; on a proſcrit par arrêt juſqu'à des remédes ſalutaires. Annoncer des vérités, propoſer quelque choſe d'utile aux hommes, c'eſt une recette ſûre pour être perſécuté. *Jean Law*, cet Ecoſſais à qui nous devons notre Compagnie des Indes & l'intelligence du Commerce, a été chaſſé de France, & eſt mort dans la miſére à Veniſe; & cependant, nous qui avions à peine trois cent gros vaiſſeaux marchands quand il propoſa ſon ſyſtême, * nous en avons aujourdhui dix-huit cent. Nous les lui devons, & nous ſommes loin de la reconnaiſſance.

Les principes du Commerce ſont à préſent

R 4 connus

* Ceci était écrit en 1738.

connus de tout le monde ; nous commençons à avoir de bons livres ſur cette matiére. L'*Eſſai ſur le Commerce* de Mr. *Melon* eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit, d'un citoyen, d'un Philoſophe ; il ſe ſent de l'eſprit du ſiécle ; & je ne crois pas que du tems même de Mr. *Colbert*, il y eût en France deux hommes capables de compoſer un tel livre. Cependant il y a bien des erreurs dans ce bon ouvrage, tant le chemin vers la vérité eſt difficile : il eſt bon de relever les mépriſes qui ſe trouvent dans un livre utile. Ce n'eſt même que là qu'il les faut chercher. C'eſt reſpecter un bon ouvrage que de le contredire, les autres ne méritent pas cet honneur.

Voici quelques propoſitions qui ne m'ont point paru vrayes.

I. Il dit que les pays où il y a le plus de mendians, ſont les plus barbares. Je penſe qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris, & pourtant où il y ait plus de mendians. C'eſt une vermine qui s'attache à la richeſſe ; les fainéans accourent du bout du Royaume à Paris, pour y mettre à contribution l'opulence & la bonté. C'eſt un abus difficile à déraciner, mais qui prouve ſeulement qu'il y a des hommes lâches, qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'eſt une preuve de richeſſe & de négligence, & non point de barbarie.

II. Il répéte dans pluſieurs endroits, que l'Eſpagne ſerait plus puiſſante ſans l'Amérique. Il ſe fonde ſur la dépopulation de l'Eſpagne, & ſur

ſur la faibleſſe où ce Royaume a langui longtems. Cette idée que l'Amérique affaiblit l'Eſpagne, ſe voit dans près de cent Auteurs. Mais s'ils avaient voulu conſidérer que les tréſors du Nouveau-Monde ont été le ciment de la puiſſance de *Charles-Quint*, & que par eux *Philippe II.* aurait été le Maitre de l'Europe, ſi *Henri le Grand*, *Elizabeth*, & les Princes d'*Orange*, n'euſſent été des Héros, ces Auteurs auraient changé de ſentiment. On a cru que la Monarchie Eſpagnole était anéantie, parce que les Rois *Philippe III. Philippe IV.* & *Charles II.* ont été malheureux, ou faibles. Mais que l'on voye comme cette Monarchie a repris tout-d'un-coup une nouvelle vie ſous le Cardinal *Albéroni*; que l'on jette les yeux ſur l'Afrique & ſur l'Italie, Théâtres des conquêtes du préſent Gouvernement Eſpagnol, il faudra bien convenir alors que les Peuples ſont ce que les Rois ou les Miniſtres les font être. Le courage, la force, l'induſtrie, tous les talens reſtent enſevelis, juſqu'à ce qu'il paraiſſe un génie qui les reſſuſcite. Le Capitole eſt habité aujourdhui par des Récolets, & on diſtribuë des chapelets au même endroit où des Rois vaincus ſuivaient le char de *Paul Emile*. Qu'un Empereur ſiége à Rome, & que cet Empereur ſoit un *Jules-Céſar*, tous les Romains redeviendront des *Céſars* eux-mêmes.

Quant à la dépopulation de l'Eſpagne, elle eſt moindre qu'on ne le dit; & après tout, ce Royaume & les Etats de l'Amérique qui en dépendent, ſont aujourdhui des Provinces d'un même Empire,

pire, divisées par un espace qu'on franchit en deux mois; enfin leurs trésors deviennent les nôtres, par une circulation nécessaire; la Cochenille, l'Indigo, le Quinquina, les mines du Mexique & du Perou sont à nous, & par-là nos manufactures sont Espagnoles. Si l'Amérique leur était à charge, persisteraient-ils si longtems à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays? Garde-t-on avec tant de soin le principe de sa ruïne, quand on a eu deux cent ans pour faire ses réflexions?

III. Il dit que la perte des soldats n'est point ce qu'il y a de plus funeste dans les guerres; que cent mille hommes tués sont une bien petite portion sur vingt millions; mais que les augmentations des impositions rendent vingt millions d'hommes malheureux. Je lui passe qu'il y ait vingt millions d'ames en France; mais je ne lui passe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes, que de faire payer quelques impôts au reste de la Nation. Ce n'est pas tout, il y a ici un étrange & funeste mécompte. *Louis XIV.* a eu, en comptant tout le Corps de la Marine, quatre cent quarante mille hommes à sa solde pendant la guerre de 1701. Jamais l'Empire Romain n'en a eu tant. On a observé que le cinquiéme d'une armée périt au bout d'une campagne, soit par les maladies, soit par les accidens, soit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robustes que la guerre détruisait chaque année: donc au bout de dix ans l'Etat perdit huit cent quatre-vingt mille hommes, & avec eux les enfans qu'ils auraient produits. Maintenant si

la

la France contient environ dix-huit millions d'ames, ôtez-en près d'une moitié pour les femmes, retranchez les vieillards, les enfans, le Clergé, les Religieux, les Magiſtrats & les Laboureurs, que reſte-t-il pour défendre la Nation ? Sur dix-huit millions à peine trouverez-vous dix-huit cent mille hommes, & la guerre en dix ans en détruit près de neuf cent mille; elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle, & vous dites qu'un impôt eſt plus funeſte que leur mort ?

Après avoir relevé ces inadvertances, que l'Auteur eût relevées lui-même, ſouffrez que je me livre au plaiſir d'eſtimer tout ce qu'il dit ſur la liberté du commerce, ſur les denrées, ſur le change, & ſurtout ſur le luxe. Cette ſage apologie du luxe eſt d'autant plus eſtimable dans cet Auteur, & a d'autant plus de poids dans ſa bouche, qu'il vivait en Philoſophe.

Qu'eſt-ce en effet que le luxe ? C'eſt un mot ſans idée préciſe, à peu près comme lorſque nous diſons, les climats d'Orient & d'Occident: il n'y a en effet ni Orient ni Occident; il n'y a pas de point où la terre ſe léve & ſe couche, ou, ſi vous voulez, chaque point eſt Orient & Occident. Il en eſt de même du luxe, ou il n'y en a point, ou il il eſt partout. Tranſportons-nous au tems où nos Péres ne portaient point de chemiſes. Si quelqu'un leur eût dit: Il faut que vous portiez ſur la peau des étoffes plus fines & plus légéres que le plus fin drap, blanches comme de la neige, & que vous en chan-

changiez tous les jours; il faut même, quand elles seront un peu salies, qu'une composition faite avec art leur rende leur premiére blancheur; tout le monde se serait écrié; Ah! quel luxe! quelle mollesse! une telle magnificence est à peine faite pour les Rois! Vous voulez corrompre nos mœurs & perdre l'Etat. Entend-on par le luxe, la dépense d'un homme opulent? Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe seul fait vivre les pauvres? La dépense doit être le termomètre de la fortune d'un particulier, & le luxe général est la marque infaillible d'un Empire puissant & respectable. C'est sous *Charlemagne*, sous *François I.* sous le Ministère du grand *Colbert*, & sous celui-ci, que les dépenses ont été les plus grandes, c'est-à-dire, que les Arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait l'amer, le satirique *La Bruyére?* Que voulait dire ce misantrope forcé, en s'écriant: *Nos ancêtres ne savaient point préférer le faste aux choses utiles; on ne les voyait point s'éclairer avec des bougies; la cire était pour l'Autel & pour le Louvre. Ils ne disaient point, Qu'on mette les chevaux à mon carosse; l'étain brillait sur les tables & sur les buffets, l'argent était dans les coffres, &c.?* Ne voila-t-il pas un plaisant éloge à donner à nos Péres, de ce qu'ils n'avaient ni abondance, ni industrie, ni goût, ni propreté? l'argent était dans les coffres. Si cela était, c'était une très-grande sottise. L'argent est fait pour circuler, pour faire éclore tous les Arts, pour acheter l'industrie des

des hommes. Qui le garde eſt mauvais citoyen, & même eſt mauvais ménager. C'eſt en ne le gardant pas, qu'on ſe rend utile à la patrie & à ſoi-même. Ne ſe laſſera-t-on jamais de louer les défauts du temps paſſé, pour inſulter aux avantages du nôtre ?

Ce livre de Mr. *Melon* en a produit un de Mr. *Dutot*, qui l'emporte de beaucoup pour la profondeur & pour la juſteſſe; & l'ouvrage de Mr. *Dutot* en va produire un autre, par l'illuſtre Mr. *du Vernay*, lequel probablement vaudra beaucoup mieux que les deux autres, parce qu'il ſera fait par un Homme d'Etat. Jamais les Belles-Lettres n'ont été ſi liées avec la finance, & c'eſt encore un des mérites de notre ſiécle.



CHAP.

CHAP. QUARANTE-QUATRIEME.

DES MONNOIES, ET DU REVENU DES ROIS.

ON fait que toute mutation de monnoie a été onéreufe au peuple & au Roi fous le dernier régne. Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne néceffaire ?

Dans un Etat, par exemple, qui a peu d'argent & peu de commerce (& c'eft ainfi que la France a été longtems) un Seigneur a cent marcs de rente. Il emprunte pour marier fes filles, ou pour aller à la guerre, mille marcs, dont il paye cinquante marcs annuellement. Voilà fa maifon réduite à la dépenfe annuelle de cinquante marcs, pour fournir à tous fes befoins. Cependant la nation fe rend plus induftrieufe, elle fait un commerce, l'argent devient plus abondant. Alors, comme il arrive toujours, la main-d'œuvre devient plus chére, les dépenfes du luxe convenable à la dignité de cette maifon doublent, triplent, quadruplent, pendant que le blé, qui fait la reffource de la terre, n'au-

n'augmente pas dans cette proportion, parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant, mais on consomme plus en magnificence: ce qu'on achetait cinquante marcs en coutera deux cent, & le possesseur de la terre, obligé de payer cinquante marcs de rente, sera réduit à vendre sa terre. Ce que je dis du Seigneur, je le dis du Magistrat, de l'homme-de-lettres, &c. comme du laboureur, qui achéte plus cher sa vaisselle d'étain, sa tasse d'argent, son lit, son linge. Enfin le Chef de la nation est dans ce cas, lorsqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, & certains droits qu'il n'ose trop augmenter de peur d'exciter des murmures. Dans cette situation pressante, il n'y a certainement qu'un parti à prendre, c'est de soulager le débiteur. On peut le favoriser en abolissant les dettes: c'est ainsi qu'on en usait chez les Egyptiens, & chez plusieurs Peuples de l'Orient, au bout de cinquante ou de trente années. Cette coutume n'était point si dure qu'on le pense; car les créanciers avaient pris leurs mesures suivant cette loi, & une perte prévue de loin n'est plus une perte. Quoique cette loi ne soit point en vigueur chez nous, il a bien fallu y revenir pourtant en effet, quelque détour que l'on ait pris: car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devais, n'est-ce pas une espèce de Jubilé? Or on a trouvé ce moyen très-aisément, en donnant aux espèces une valeur idéale, & en disant, Cette piéce d'or qui valait six francs, en vaudra aujourdhui vingt-quatre; & quiconque devait quatre de ces piéces d'or, sous
le

le nom de six francs chacune, s'aquittera en payant une seule piéce d'or, qu'on appellera vingt-quatre francs. Comme ces opérations se sont faites petit-à-petit, ce changement n'a point effrayé. Tel qui était à la fois débiteur & créancier, gagnait d'un côté ce qu'il perdait de l'autre. Tel autre faisait le commerce, tel autre enfin en souffrait & se réduisait à épargner.

C'est ainsi que toutes les Nations Européanes en ont usé avant d'avoir établi un Commerce réglé & puissant. Examinons les Romains, nous verrons que *l'As*, la livre de cuivre de douze onces, fut réduit à six liards de notre monnoïe d'aujourdhui. Chez les Anglais, la livre sterling de seize onces d'argent, est réduite à vingt-deux francs de notre monnoie. La livre de gros des Hollandais n'est plus qu'environ douze francs, ou douze de nos livres numéraires. Mais c'est notre livre qui a souffert les plus grands changemens.

Nous appellions, du tems de *Charlemagne*, une monnoïe courante, faisant la vingtiéme partie d'une livre, un *solide*, du nom Romain *solidum*: c'est ce *solide* que nous nommons un *sou*, comme nous appellons le mois d'*Auguste* barbarement *Août*, que nous prononçons *ou*, à force de politesse; de façon que dans notre langue si polie, *hodieque manent vestigia ruris*. Enfin ce *solide*, ce *sou*, qui était la vingtiéme partie d'une livre, & la dixiéme partie d'un marc d'argent, est aujourdhui une chétive monnoie de cuivre, qui représente la dix-neuf-cent-vingtiéme partie d'une livre, l'argent supposé à quarante-

rante-neuf francs le marc. Ce calcul eſt preſque incroyable, & il ſe trouve, par ce calcul, qu'une famille qui aurait eu autrefois cent *ſolides* de rente, & qui aurait très-bien vécu, n'aurait aujourdhui que cinq ſixiémes d'un écu de ſix francs à dépenſer par an.

Qu'eſt-ce que cela prouve? Que de toutes les Nations nous avons longtems été la plus changeante, & non la plus heureuſe; que nous avons pouſſé à un excès intolérable l'abus d'une loi naturelle, qui ordonne à la longue le ſoulagement des débiteurs opprimés. Or puiſque Mr. *Dutot* a ſi bien fait voir les dangers de ces promptes ſecouſſes que donnent aux Etats les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies, il eſt à croire que dans un tems auſſi éclairé que le nôtre, nous n'aurons plus à eſſuyer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné dans le livre de Mr. *Dutot*, c'eſt d'y voir que *Louis XII. François I. Henri II. Henri III.* étaient plus riches que *Louis XV.* Qui eût cru que *Henri III.* à compter comme aujourdhui, avait cent ſoixante & trois millions au-delà du revenu de notre Roi? J'avoue que je ne ſors point de ſurpriſe. Car comment avec ces richeſſes immenſes *Henri III.* pouvait-il à peine réſiſter aux Eſpagnols? Comment était-il opprimé par les *Guiſes?* Comment la France était-elle dénuée d'Arts & de Manufactures? Pourquoi nulle belle maiſon dans Paris, nul beau palais bâti par les Rois, aucune magnificence, aucun goût, qui ſont la ſuite de la richeſſe? Aujourdhui au contraire, trois

cent forteresses, toujours bien réparées, bordent nos frontiéres, deux cent mille hommes au moins les défendent. Les troupes qui composent la Maison du Roi, sont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or qui accompagnaient les chars de *Xerxès* & de *Darius*. Paris est deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent que sous *Henri III.* Le Commerce qui languissait, qui n'était rien alors, fleurit aujourdhui à notre avantage.

Depuis la derniére refonte des espèces, on trouve qu'il a passé à la monnoie plus de douze cent millions en or & en argent. On voit par la ferme du Marc, qu'il y a en France pour environ autant de ces métaux orfévris. Il est vrai que ces immenses richesses n'empèchent pas que le peuple ne soit prèt quelquefois à mourir de faim dans les années stériles. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit: la question est de savoir comment la nation, étant incomparablement plus riche que dans les siécles précédens, le Roi le serait beaucoup moins.

Comparons d'abord les richesses de *Louis XV.* à celles de *François I.* Les revenus de l'Etat étaient alors de seize millions numéraires de livres, & la livre numéraire de ce tems-là était à celle de ce tems-ci, comme un est à quatre & demi. Donc seize millions en valaient soixante & douze des nôtres: donc avec soixante & douze de nos millions seulement, on serait aussi riche qu'alors. Mais les revenus de l'Etat sont supposés (*) de

(*) C'est la supposition que fait Mr. *Dutot.* Mais en 1750. les revenus du Roi montent à près de trois cent millions, à quarante-neuf livres dix sols le marc.

de deux cent millions: donc de ce chef, *Louis XV.* eſt plus riche de cent vingt-huit de nos millions que *François I.* donc le Roi eſt environ trois fois auſſi riche que *François I.* donc il tire de ſes peuples trois fois autant que *François I.* en tirait. Cela eſt déja bien éloigné du compte de Mr. *Dutot.*

Il prétend, pour prouver ſon ſyſtème, que les denrées ſont quinze fois plus chéres qu'au ſeiziéme ſiécle. Examinons ces prix des denrées. Il faut s'en tenir au prix du blé dans les capitales, année commune. Je trouve beaucoup d'années au ſeiziéme ſiécle, dans leſquelles le blé eſt à cinquante ſous, à vingt-cinq, à vingt, à dix-huit ſous, à quatre francs, & j'en forme une année commune de trente ſous. Le froment vaut aujourdhui environ douze livres. Les denrées n'ont donc augmenté que huit fois en valeur numéraire; & c'eſt la proportion dans laquelle elles ont augmenté en Angleterre & en Allemagne. Mais ces trente ſous du ſeiziéme ſiécle valaient cinq livres quinze ſous des nôtres. Or cinq livres quinze ſous, font, à cinq ſous près, la moitié de douze livres: donc en effet *Louis XV.* trois fois plus riche que *François I.* n'achéte les choſes en poids de marc que le double de ce qu'on les achetait alors. Or un homme qui a neuf cent francs, & qui achéte une denrée ſix cent francs, reſte certainement plus riche de cent écus, que celui qui n'ayant que trois cent livres, achéte cette même denrée trois cent livres: donc *Louis XV.* reſte plus riche d'un tiers que *François I.*

Mais ce n'eſt pas tout : au-lieu d'acheter toutes les denrées le double, il achéte les ſoldats, la plus néceſſaire denrée des Rois, à beaucoup meilleur marché que tous ſes prédéceſſeurs. Sous *François I.* & ſous *Henri II.* les forces des armées conſiſtaient en une Gendarmerie nationale, & en fantaſſins étrangers, que nous ne pouvons plus comparer à nos troupes. Mais l'Infanterie ſous *Louis XV.* eſt payée à peu près ſur le même pié, au même prix numéraire que ſous *Henri IV.* Le ſoldat vend ſa vie ſix ſous par jour, en comptant ſon habit : ces ſix ſous en valaient douze pareils du tems de *Henri IV.* ainſi avec le même revenu que *Henri le Grand*, on peut entretenir le double de ſoldats, & avec le double d'argent on peut en ſoudoïer le quadruple. Ce que je dis ici ſuffit pour faire voir que malgré les calculs de Mr. *Dutot*, les Rois, auſſi-bien que l'Etat, ſont plus riches qu'ils n'étaient. Je ne nie pas qu'ils ne ſoient plus endettés.

Louis XIV. a laiſſé à ſa mort plus de deux fois dix centaines de millions de dettes à trente francs le marc, parce qu'il voulut à la fois avoir cinq cent mille hommes ſous les armes, deux cent vaiſſeaux, & bâtir Verſailles, & parce que dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, ſes armes furent longtems malheureuſes. Mais les reſſources de la France ſont beaucoup au-deſſus de ſes dettes. Un Etat qui ne doit qu'à lui-même ne peut s'apauvrir, & ces dettes mêmes ſont un nouvel encouragement de l'induſtrie.

CHAP.

CHAP. QUARANTE-CINQUIEME.

DES MENSONGES IMPRIME'S.

ON peut aujourdhui divifer les habitans de l'Europe en Lecteurs & en Auteurs, comme ils ont été divifés pendant fept ou huit fiécles en petits Tyrans barbares qui portaient un oifeau fur le poing, & en efclaves qui manquaient de tout.

Il y a environ deux cent cinquante ans que les hommes fe font reffouvenus petit-à-petit qu'ils avaient une ame; chacun veut lire, ou pour fortifier cette ame, ou pour l'orner, ou pour fe vanter d'avoir lû. Lorfque les Hollandais s'aperçurent de ce nouveau befoin de l'efpèce humaine, ils devinrent les facteurs de nos penfées, comme ils l'étaient de nos vins & de nos fels. Et tel Libraire d'Amfterdam qui ne favait pas lire, gagna un million, parce qu'il y avait quelques Français qui fe mèlaient d'écrire. Ces Marchands s'informaient par leurs correfpondans, des denrées qui avaient le plus de cours; & felon le befoin, ils commandaient à leurs ouvriers des Hiftoires ou des Romans; mais principalement des hiftoires, parce qu'après tout on ne laiffe pas de croire

qu'il y a toujours un peu plus de vérité dans ce qu'on appelle *Hiſtoire nouvelle*, *Mémoires Hiſtoriques*, *Anecdotes*, que dans ce qui eſt intitulé *Roman*. C'eſt ainſi que ſur des ordres de Marchands de papier & d'encre, leurs meteurs en œuvre compoſèrent les *Mémoires d'Artagnan*, *de Pontis*, *de Vordac*, *de Rochefort*, & tant d'autres, dans leſquels on trouve au long tout ce qu'ont penſé les Rois ou les Miniſtres quand ils étaient ſeuls, & cent mille actions publiques dont on n'avait jamais entendu parler. Les jeunes Barons Allemands, les Palatins Polonais, les Dames de Stockolm & de Copenhague, liſent ces livres, & croyent y apprendre ce qui s'eſt paſſé de plus ſecret à la Cour de France.

Varillas était fort au-deſſus des nobles Auteurs dont je parle, mais il ſe donnait d'aſſez grandes libertés. Il dit un jour à un homme qui le voyait embarraſſé : J'ai trois Rois à faire parler enſemble ; ils ne ſe ſont jamais vûs, & je ne ſçai comment m'y prendre. Quoi donc, lui dit l'autre, eſt-ce que vous faites une Tragédie ?

Tout le monde n'a pas le don de l'invention. On fait imprimer *in*-12. les fables de l'hiſtoire ancienne, qui étaient ci-devant *in-folio*. Je crois que l'on peut retrouver dans plus de deux cent Auteurs les mêmes prodiges opérés & les mêmes prédictions faites du tems que l'Aſtrologie était une ſcience. On nous redira peut-être encore que deux Juifs, qui ſans doute ne ſavaient que vendre de vieux habits & rogner de vieilles eſpèces, promirent l'Empire à *Léon l'Iſaurien*, & exigè-

exigèrent de lui qu'il abattit les images des Chrètiens quand il ſerait ſur le Trône ; comme ſi un Juif ſe ſouciait beaucoup que nous euſſions ou non des images. Je ne déſeſpére pas qu'on ne réimprime que *Mahomet II.* ſurnommé *le Grand*, le Prince le plus éclairé de ſon tems, & le rémunérateur le plus magnifique des Arts, mit tout à feu & à ſang dans Conſtantinople, (qu'il préſerva pourtant du pillage) abattit toutes les égliſes, (dont en effet il conſerva la moitié) fit empaler le Patriarche, lui qui rendit à ce même Patriarche plus d'honneurs qu'il n'en avait reçu des Empereurs Grecs : qu'il fit éventrer quatorze Pages, pour ſavoir qui d'eux avait mangé un melon ; & qu'il coupa la tête à ſa maîtreſſe pour réjouir ſes Janiſſaires. Ces hiſtoires, dignes de *Robert-le-Diable* & de *Barbe-bleue*, ſont vendues tous les jours avec approbation & privilége.

Des eſprits plus profonds ont imaginé une autre manière de mentir. Ils ſe ſont établis héritiers de tous les grands Miniſtres, & ſe ſont emparés de tous les Teſtamens. Nous avons vû les Teſtamens des *Colbert* & des *Louvois*, donnés comme des piéces authentiques, par des Politiques rafinés, qui n'étaient jamais entrés ſeulement dans l'antichambre d'un bureau de la guerre ni des finances. Le Teſtament du Cardinal *de Richelieu*, fait par une main un peu moins mal habile, a eu plus de fortune, & l'impoſture a dúré très-longtems. C'eſt un plaiſir, ſurtout, de voir dans des recueils de harangues, quels éloges on a prodigués à l'*admirable* Teſta-

ment de cet *incomparable* Cardinal : on y trouvait toute la profondeur de son génie ; & un imbécile, qui l'avait bien lû, & qui en avait même fait quelques extraits, se croyait capable de gouverner le monde. On n'a pas été moins trompé au Testament de *Charles V.* Duc de Lorraine ; on a cru y reconnaître l'esprit de ce Prince ; mais ceux qui étaient au fait y reconnurent l'esprit de Mr. *de Chévremont* qui le composa.

Après ces faiseurs de Testamens, viennent les Auteurs d'Anecdotes. Nous avons une petite histoire imprimée en 1700. de la façon d'une Mademoiselle *Durand*, personne fort instruite, qui porte pour titre : *Histoire des amours de Grégoire VII. du Cardinal de Richelieu, de la Princesse de Condé, & de la Marquise d'Urfé.* J'ai lû, il y a quelques années, *les amours du Reverend Pére de la Chaise*, Confesseur de *Louis XIV.*

Une très-honorable Dame *, réfugiée à la Haye, composa au commencement de ce siécle six gros volumes de lettres, d'une Dame de qualité de Province, & d'une Dame de qualité de Paris, qui se mandaient familiérement les nouvelles du tems. Or, dans ces nouvelles du tems, je puis assûrer qu'il n'y en a pas une de véritable. Toutes les prétendues avantures du Chevalier *de Bouillon*, connu depuis sous le nom de Prince d'Auvergne, y sont rapportées avec toutes leurs circonstances. J'eus la curiosité de demander un jour à Mr. le Chevalier de *Bouillon*, s'il y avait quelque fondement dans ce

* C'est la *du Noyer.*

ce que Madame *du Noyer* avait écrit sur son compte. Il me jura que tout était un tissu de faussetés. Cette Dame avait ramassé les sottises du peuple, & dans les pays étrangers elles passaient pour l'histoire de la Cour.

Quelquefois les Auteurs de pareils ouvrages font plus de mal qu'ils ne pensent. Il y a quelques années qu'un homme de ma connaissance, ne sachant que faire, imprima un petit livre, dans lequel il disait qu'une personne célèbre avait péri par le plus horrible des assassinats; j'avais été témoin du contraire; je représentai à l'Auteur combien les Loix divines & humaines l'obligeaient de se retracter; il me le promit: mais l'effet de son livre dure encore, & j'ai vû cette calomnie répétée dans de prétendues histoires du siécle.

Il vient de paraître un ouvrage politique à Londres, la ville de l'Univers où l'on débite les plus mauvaises nouvelles, & les plus mauvais raisonnemens sur les nouvelles les plus fausses. *Tout le monde sçait*, dit l'Auteur (pag. 17.) *que l'Empereur* Charles VI. *est mort empoisonné dans de* l'aqua tuffana; *on sçait que c'est un Espagnol qui était son Page favori, & auquel il a fait un legs par son testament, qui lui donna le poison. Les Magistrats de Milan qui ont reçu les dépositions de ce Page quelque-tems avant sa mort, & qui les ont envoyées à Vienne, peuvent nous apprendre quels ont été ses instigateurs & ses complices, & je souhaite que la Cour de Vienne nous instruise bientôt des circonstances de cet horrible crime.* Je crois que la Cour de Vienne fera

fera attendre longtems les inſtructions qu'on lui demande ſur cette chimére. Ces calomnies, toujours renouvellées, me font ſouvenir de ces vers :

Les oiſifs courtiſans, que leurs chagrins dévorent;
S'efforcent d'obſcurcir les aſtres qu'ils adorent;
Si l'on croit de leurs yeux le regard pénétrant,
Tout Miniſtre eſt un traître, & tout Prince un Tyran;
L'hymen n'eſt entouré que de feux adultéres;
Le frére à ſes rivaux eſt vendu par ſes fréres;
Et ſi-tôt qu'un grand Roi panche vers ſon déclin,
Ou ſon fils ou ſa femme ont hâté ſon deſtin...
Qui croit toujours le crime en paraît trop capable.

Voilà comment ſont écrites les hiſtoires prétendues du ſiécle.

La guerre de 1702. & celle de 1741. ont produit autant de menſonges dans les livres, qu'elles ont fait périr de ſoldats dans les campagnes; on a redit cent fois, & on redit encore, que le Miniſtère de Verſailles avait fabriqué le Teſtament de *Charles II.* Roi d'Eſpagne. Des anecdotes nous apprennent que le dernier Maréchal de *la Feuillade* manqua exprès Turin, & perdit ſa réputation, ſa fortune & ſon armée par un grand trait de Courtiſan; d'autres nous certifient qu'un Miniſtre fit perdre une bataille par politique. On vient de réimprimer dans les tranſactions de l'Europe; qu'à la bataille de *Fontenoy* nous chargions nos canons avec de gros morceaux de verre, & des métaux venimeux : que le

le Général *Cambel* ayant été tué d'une de ces volées empoisonnées, le Duc de Cumberland envoya au Roi de France dans un coffre, le verre & les métaux qu'on avait trouvés dans sa playe, qu'il mit dans ce coffre une lettre, dans laquelle il disait au Roi, *que les Nations les plus barbares ne s'étaient jamais servies de pareilles armes*, & que le Roi frémit à la lecture de cette lettre. Il n'y a ni ombre de vérité ni de vraisemblance à tout cela. On ajoute à ces absurdes mensonges, que nous avons massacré de sang froid les Anglais blessés qui restèrent sur le champ de bataille, tandis qu'il est prouvé par les registres de nos hôpitaux, que nous eumes soin d'eux comme de nos propres soldats. Ces indignes impostures prennent crédit dans plusieurs Provinces de l'Europe, & servent d'aliment à la haine des Nations.

Combien de Mémoires secrets, d'Histoires de campagnes, de Journaux de toutes les façons, dont les préfaces annoncent l'impartialité la plus équitable, & les connaissances les plus parfaites? On dirait que ces ouvrages sont faits par des Plénipotentiaires à qui les Ministres de tous les Etats, & les Généraux de toutes les armées, ont remis leurs mémoires. Entrez chez un de ces grands Plénipotentiaires, vous trouverez un pauvre scribe en robe de chambre & en bonnet de nuit, sans meubles & sans feu, qui compile & qui altére des gazettes. Quelquefois ces Messieurs prennent une Puissance sous leur protection; on fait le conte qu'on a fait d'un de ces écrivains, qui à la fin d'une guerre demanda une

une récompense à l'Empereur *Léopold*, pour lui avoir entretenu sur le Rhin une armée complette de cinquante mille hommes pendant cinq ans. Ils déclarent aussi la guerre & font des actes d'hostilité; mais ils risquent d'être traités en ennemis. Un d'eux nommé *Dubourg*, qui tenait son bureau dans Francfort, y fut malheureusement arrêté par un Officier de notre armée en 1748. & conduit au Mont *St. Michel*, dans une cage. Mais cet exemple n'a point refroidi le magnanime courage de ses confréres.

Une des plus nobles supercheries & des plus ordinaires, est celle des Ecrivains qui se transforment en Ministres d'Etat & en Seigneurs de la Cour du pays dont ils parlent. On nous a donné une grosse Histoire de *Louis XIV.* écrite sur les mémores d'un Ministre d'Etat. Ce Ministre était un Jésuite chassé de son Ordre, qui s'était réfugié en Hollande, sous le nom de *la Hode*, qui s'est fait ensuite Secrétaire d'Etat de France en Hollande, pour avoir du pain.

Comme il faut toujours imiter les bons modèles, & que le Chancelier *Clarendon* & le Cardinal *de Retz* ont fait des portraits des principaux personnages avec lesquels ils avaient traité, on ne doit pas s'étonner que les Ecrivains d'aujourdhui, quand ils se mettent aux gages d'un Libraire, commencent par donner tout au long des portraits fidèles des Princes de l'Europe, des Ministres, & des Généraux, dont ils n'ont jamais vû passer la livrée. Un Auteur Anglais, dans les Annales de l'Europe, imprimées

&

& réimprimées, nous assûre que *Louis. XV. n'a pas cet air de grandeur qui annonce un Roi.* Cet homme assûrément est difficile en phisionomies. Mais en récompense il dit que le Cardinal de *Fleury* avait l'air d'une noble confiance. Et il est aussi exact sur les caractères & sur les faits que sur les figures: il instruit l'Europe que le Cardinal de *Fleury* donna son titre de premier Ministre (qu'il n'a jamais eu) à Mr. le Comte de Toulouse. Il nous apprend que l'on n'envoya l'armée du Maréchal de *Maillebois* en Bohême, que parce qu'une *Demoiselle* de la Cour avait laissé une lettre sur la table, & que cette lettre fit connaître la situation des affaires; il dit que le Comte *d'Argenson* succéda dans le Ministère de la guerre à Mr. *Amelot*. Je crois que si on voulait rassembler tous les livres écrits dans ce goût, pour se mettre un peu au fait des Anecdotes de l'Europe, on ferait une bibliothéque immense, dans laquelle il n'y aurait pas dix pages de vérité.

Une autre partie considérable du commerce du papier imprimé, est celle des livres qu'on a appellés *Polémiques*, par excellence; c'est-à-dire, de ceux dans lesquels on dit des injures à son prochain pour gagner de l'argent. Je ne parle pas des Factums des Avocats, qui ont le noble droit de décrier tant qu'ils peuvent la partie adverse, & de diffamer loyalement des familles; je parle de ceux qui en Angleterre, par exemple, excités par un amour ardent de la patrie, écrivent contre le Ministère des Philippiques de *Démosthènes* dans leurs greniers. Ces piéces

se

ſe vendent deux ſous la feuille; on en tire quelquefois quatre mille exemplaires, & cela fait toujours vivre un citoyen éloquent un mois ou deux. J'ai ouï conter à Mr. le Chevalier *Walpole*, qu'un jour un de ces *Démoſthènes* à deux ſous par feuille, n'ayant point encore pris de parti dans les différends du Parlement, vint lui offrir ſa plume pour écraſer tous ſes ennemis; le Miniſtre le remercia poliment de ſon zèle, & n'accepta point ſes ſervices. *Vous trouverez donc bon*, lui dit l'Ecrivain, *que j'aille offrir mon ſecours à votre antagoniſte, Mr. Pultney.* Il y alla auſſi-tôt, & fut éconduit de même. Alors il ſe déclara contre l'un & l'autre; il écrivait le Lundi contre Mr. *Walpole*, & le Mercredi contre Mr. *Pultney.* Mais après avoir ſubſiſté honorablement les premiéres ſemaines, il finit par demander l'aumône à leurs portes.

Le célèbre *Pope* fut traité de ſon tems comme un Miniſtre; ſa réputation fit juger à beaucoup de gens de lettres, qu'il y aurait quelque choſe à gagner avec lui. On imprima à ſon ſujet, pour l'honneur de la littérature & pour avancer les progrès de l'eſprit-humain, plus de cent libelles, dans leſquels on lui prouvait qu'il était Athée; & (ce qui eſt plus ſort en Angleterre) on lui reprocha d'être Catholique. On aſſûra, quand il donna ſa traduction d'*Homère*, qu'il n'entendait point le Grec, parce qu'il était puant & boſſu. Il eſt vrai qu'il était boſſu; mais cela n'empêchait pas qu'il ne fût très-bien le Grec, & que ſa traduction d'*Homère* ne fût fort bonne. On calomnia ſes mœurs, ſon

ſon éducation, ſa naiſſance; on s'attaqua à ſon pére & à ſa mére. Ces libelles n'avaient point de fin. *Pope* eut quelquefois la faibleſſe de répondre; cela groſſit la nuée des libelles. Enfin il prit le parti de faire imprimer lui-même un petit abregé de toutes ces belles piéces. Ce fut un coup mortel pour les Ecrivains, qui juſques-là avaient vécu aſſez honnêtement des injures qu'ils lui diſaient; on ceſſa de les lire, & on s'en tint à l'abregé; ils ne s'en relevèrent pas.

J'ai été tenté d'avoir beaucoup de vanité, quand j'ai vû que nos grands Ecrivains en uſaient avec moi comme on en avait agi avec *Pope*. Je puis dire que j'ai valu des honoraires aſſez paſſables à plus d'un Auteur. J'avais, je ne ſai comment, rendu à l'illuſtre Abbé *Desfontaines* un léger ſervice. Mais comme ce ſervice ne lui donnait pas de quoi vivre, il ſe mit d'abord un peu à ſon aiſe, au ſortir de la maiſon dont je l'avais tiré, par une douzaine de libelles contre moi, qu'il ne fit à la vérité que pour l'honneur des lettres & par un excès de zèle pour le bon goût. Il fit imprimer *la Henriade*, dans laquelle il inſéra des vers de ſa façon, & enſuite il critiqua ces mêmes vers qu'il avait faits. J'ai ſoigneuſement conſervé une lettre que m'écrivit un jour un Auteur de cette trempe. *Monſieur, j'ai fait imprimer un libelle contre vous; il y en a quatre cens exemplaires; ſi vous voulez m'envoyer 400. liv. je vous remettrai tous les exemplaires fidèlement.* Je lui mandai que je me donnerais bien de garde d'abuſer de ſa bonté, que ce ſerait un marché trop déſavantageux pour lui, & que le débit

bit de ſon livre lui vaudrait beaucoup davantage; je n'eus pas lieu de me repentir de ma générosité.

Il eſt bon d'encourager les gens de lettres inconnus, qui ne ſavent où donner de la tête. Une des plus charitables actions qu'on puiſſe faire en leur faveur, eſt de donner une Tragédie au public. Tout auſſi-tôt vous voyez éclore des Lettres à des Dames de qualité; *Critique impartiale de la Piéce nouvelle*; *Lettre d'un ami à un ami*; *Examen réfléchi*; *Examen par ſcènes*; & tout cela ne laiſſe pas de ſe vendre.

Mais le plus ſûr ſecret pour un honnête Libraire, c'eſt d'avoir ſoin de mettre à la fin des ouvrages qu'il imprime, toutes les horreurs & toutes les bêtiſes qu'on a imprimées contre l'Auteur. Rien n'eſt plus propre à piquer la curioſité du lecteur & à favoriſer le débit. Je me ſouviens que parmi les déteſtables éditions qu'on a faites en Hollande de mes prétendus ouvrages, un Editeur habile d'Amſterdam voulant faire tomber une édition de la Haye, s'aviſa d'ajoûter un recueil de tout ce qu'il avait pu ramaſſer contre moi. Les premiers mots de ce recueil diſaient *que j'étais un chien rogneux*. Je trouvai ce livre à Magdebourg entre les mains du maître de la poſte, qui ne ceſſait de me dire combien il trouvait ce petit morceau éloquent. En dernier lieu, deux Libraires d'Amſterdam, pleins de probité, après avoir défiguré tant qu'ils avaient pû *la Henriade* & mes autres piéces, me firent l'honneur de m'écrire, que ſi je permettais qu'on fit à Dreſde une meilleure édition de mes ouvrages,

ges, qu'on avait entreprise alors, ils feraient obligés en conscience d'imprimer contre moi un volume d'injures atroces, avec le plus beau papier, la plus grande marge & le meilleur caractère qu'ils pouraient. Ils m'ont tenu fidèlement parole. C'est bien dommage que de si beaux recueils soient anéantis dans l'oubli: autrefois, quand il y avait huit ou neuf cent mille volumes de moins dans l'Europe, des injures portaient coup. On lisait avidement dans Scaliger, *le Cardinal Bellarmin est Athée, le Révérend Pére Clavius est un Yvrogne, le Révérend Pére Cotton s'est donné au Diable.* Les savans illustres se traitaient réciproquement de *Chien*, de *Veau*, de *Menteur*, *& de Sodomite.* Tout cela s'imprimait avec la permission des Supérieurs. C'était le bon tems. Mais tout dégénère.



CHAP. QUARANTE-SIXIEME.

DES MENSONGES IMPRIME'S.

ON n'a dit que peu de choſes ſur les menſonges imprimés dont la terre eſt inondée : il ſerait facile de faire ſur ce ſujet un gros volume ; mais on ſait qu'il ne faut pas faire tout ce qui eſt facile. On donnera ici ſeulement quelques régles générales, pour précautionner les hommes contre cette multitude de livres qui ont tranſmis les erreurs de ſiécle en ſiécle.

On s'effraye à la vue d'une bibliothéque nombreuſe : on ſe dit, *il eſt triſte d'être condamné à ignorer preſque tout ce qu'elle contient.* Conſolez-vous, il y a peu à regretter. Voyez ces quatre ou cinq mille volumes de la Phyſique ancienne ; tout en eſt faux, juſqu'au tems de *Galilée* : voyez les hiſtoires de tant de Peuples ; leurs premiers ſiécles ſont des fables abſurdes. Après les tems fabuleux, viennent ce qu'on appelle les tems héroïques : les premiers reſſemblent aux *Mille & une Nuits*, où rien n'eſt vrai ; les ſecondes aux Romans de Chevalerie, où il n'y a de vrai que quelques noms & quelques époques.

Voilà deja bien des milliers d'années & de livres

vres à ignorer, & de quoi mettre l'esprit à l'aise. Viennent enfin les tems historiques, où le fonds des choses est vrai, & où la plûpart des circonstances sont des mensonges. Mais parmi ces mensonges n'y a-t-il pas quelques vérités? Oui, comme il se trouve un peu de poudre d'or dans les sables que les fleuvent roulent. On demandera ici le moyen de recueillir cêt or, le voici: tout ce qui n'est conforme ni à la Physique, ni à la raison, ni à la trempe du cœur humain, n'est que du fable; le reste, qui sera attesté par des contemporains sages, c'est la poudre d'or que vous cherchez.

Hérodote raconte à la Gréce assemblée l'histoire des peuples voisins: les gens sensés rient quand il parle des prédictions d'*Apollon* & des fables de l'Egypte & de l'Assyrie; il ne les croyait pas lui-même: tout ce qu'il tient des Prêtres de l'Egypte est faux; tout ce qu'il a vu a été confirmé. Il faut sans doute s'en rapporter à lui, quand il dit aux Grecs qui l'écoutent: *Il y a dans les trésors des Corinthiens un lion d'or du poids de trois cent soixante livres, qui est un présent de* Crésus : *on voit encor la cuve d'or & celle d'argent qu'il donna au temple de Delphes; celle d'or pése environ cinq cent livres, celle d'argent contient environ deux mille quatre cent pintes.* Quelle que soit une telle magnificence, quelque supérieure qu'elle soit à celle que nous connaissons, on ne peut la révoquer en doute. *Hérodote* parlait d'un fait dont il y avait plus de cent mille témoins; ce fait d'ailleurs est très-important, parce qu'il prouve que dans l'Asie-Mineure, du tems de *Crésus*, il y

avait plus de magnificence qu'on n'en voit aujourdhui ; & cette magnificence, qui ne peut ètre que le fruit d'un grand nombre de ſiécles, prouve une haute antiquité, dont il ne reſte nulle connaiſſance. Les prodigieux monumens qu'*Hérodote* avait vûs en Egypte & à Babylone, ſont encor des choſes inconteſtables.

Il n'en eſt pas ainſi des ſolemnités établies pour célébrer un événement ; la plûpart des mauvais raiſonneurs diſent, Voilà une cérémonie qui eſt obſervée de tems immémorial, donc l'avanture qu'elle célèbre, eſt vraye ; mais les Philoſophes diſent ſouvent, *donc l'avanture eſt fauſſe.*

Les Grecs célébraient les Jeux Pithiens, en mémoire du ſerpent *Pithon*, que jamais *Apollon* n'avait tué ; les Egyptiens célébraient l'admiſſion d'*Hercule* au rang des douze grands Dieux ; mais il n'y a guères d'apparence que cet *Hercule* d'Egypte ait exiſté dix-ſept mille ans avant le régne d'*Amaſis*, ainſi qu'il était dit dans les hymnes qu'on lui chantait. La Gréce aſſigna neuf étoiles dans le Ciel au marſouin qui porta *Arion* ſur ſon dos : les Romains célébraient en Février cette belle avanture. Les Prètres Saliens portaient en cérémonie le premier de Mars, les boucliers ſacrés qui étaient tombés du Ciel, quand *Numa* ayant enchainé *Faunus* & *Picus*, eut appris d'eux le ſecret de détourner la foudre. En un mot, il n'y a jamais eu de peuple qui n'ait ſolemniſé par des cérémonies les plus abſurdes imaginations.

Quant aux mœurs des peuples barbares, tout ce qu'un témoin oculaire & ſage me rapportera de

de plus bisarre, de plus infame, de plus superstitieux, de plus abominable, je serai très-porté à le croire de la nature humaine. *Hérodote* affirme devant toute la Gréce, que dans ces pays immenses qui sont au-delà du Danube, les hommes faisaient consister leur gloire à boire dans des crânes humains le sang de leurs ennemis, & à se vêtir de leur peau. Les Grecs qui trafiquaient avec ces barbares, auraient démenti *Hérodote*, s'il avait exagéré. Il est constant que plus des trois-quarts des habitans de la terre ont vécu très longtems comme des bêtes féroces: ils sont nés tels. Ce sont des singes que l'éducation fait danser, & des ours qu'elle enchaîne. Ce que le Czar *Pierre le Grand* a trouvé encor à faire de nos jours dans une partie de ses Etats, est une preuve de ce que j'avance, & rend croyable ce qu'*Hérodote* a rapporté.

Après *Hérodote*, le fonds des histoires est beaucoup plus vrai; les faits sont plus détaillés; mais autant de détails, souvent autant de mensonges. Ajouterai-je foi à l'Historien *Joseph*, quand il me dit que le moindre bourg de la Galilée renfermait quinze mille habitans? Non, je dirai qu'il a exagéré; il a cru faire honneur à sa patrie; il l'a avilie. Quelle honte pour ce nombre prodigieux de Juifs, d'avoir été si aisément subjugués par une petite armée Romaine!

La plûpart des Historiens sont comme *Homére*: ils chantent des combats; mais dans ce nombre horrible de batailles, il n'y a guères que la retraite des dix mille de *Xénophon*, la bataille de *Scipion* contre *Annibal* à Zama, décrite par

Polybe, celle de *Pharsale* racontée par le vainqueur, où le lecteur puisse s'éclairer & s'instruire; partout ailleurs je vois que des hommes se sont mutuellement égorgés, & rien de plus.

On peut croire toutes les horreurs où l'ambition a porté les Princes, & toutes les sottises où la superstition a plongé les Peuples. Mais comment les Historiens ont-ils été assez peuple pour admettre comme des prodiges surnaturels les fourberies que des Conquérants ont imaginées & que les Nations ont adoptées?

Les Algériens croyent fermement qu'Alger fut sauvé par un miracle lorsque *Charles-Quint* vint l'assiéger. Ils disent qu'un de leurs Saints frappa la mer & excita la tempête, qui fit périr la moitié de la flotte de l'Empereur.

Que d'Historiens parmi nous ont écrit en Algériens! Que de miracles ils ont prodigués & contre les Turcs & contre les hérétiques! Ils ont souvent traité l'Histoire comme *Homère* traite le siége de Troye. Il intéresse toutes les Puissances du Ciel à la conservation ou à la perte d'une ville. Mais des hommes qui font profession de dire la vérité peuvent-ils imaginer que DIEU prenne parti pour un petit peuple qui combat contre un autre petit peuple dans un coin de nôtre hémisphère?

Personne ne respecte plus que moi *St. François Xavier*; c'était un Espagnol animé d'un zèle intrépide. C'était le *Fernand Cortez* de la Religion. Mais on aurait dû peut-être ne pas assurer dans l'histoire de sa vie que ce grand-hom-

homme exiſtait à la fois en deux endroits différents.

Si quelqu'un peut prétendre au don de faire des miracles, ce ſont ceux qui vont au bout du monde porter leur charité & leur doctrine. Mais je voudrais que leurs miracles fuſſent un peu moins fréquents, qu'ils euſſent reſſuſcité moins de morts, qu'ils euſſent moins ſouvent converti & batiſé des milliers d'Orientaux en un jour. Il eſt beau de prècher la vérité dans un pays étranger dès qu'on y eſt arrivé. Il eſt beau de parler avec éloquence & de toucher le cœur dans une langue qu'on ne peut aprendre qu'en beaucoup d'années, & qu'on ne peut jamais prononcer que d'une manière ridicule : mais ces prodiges doivent être ménagés ; & le merveilleux, quand il eſt prodigué, trouve trop d'incrédules.

C'eſt ſurtout dans les Voyageurs qu'on trouve le plus de menſonges imprimés. Je ne parle pas de *Paul Lucas*, qui a vu le Démon *Aſmodée* dans la haute-Egypte ; je ne parle que de ceux qui nous trompent en diſant vrai, qui ont vû une choſe extraordinaire dans une nation, & qui la prennent pour une coutume ; qui ont vû un abus, & qui le donnent pour une loi. Ils reſſemblent à cet Allemand, qui ayant eu une petite difficulté à Blois avec ſon hôteſſe, laquelle avait les cheveux un peu trop blonds, mit ſur ſon *album*, *Nota bene*, que toutes les Dames de Blois ſont rouſſes & acariâtres.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la plûpart de ceux qui écrivent ſur le Gouvernement, tirent ſouvent

de ces Voyageurs trompés, des exemples pour tromper encor les hommes. L'Empereur Turc se sera emparé des trésors de quelques Pachas nés esclaves dans son Serrail, & il aura fait à la famille du mort la part qu'il aura voulu ; donc la loi de Turquie porte que le Grand Turc hérite des biens de tous ses sujets : il est Monarque, donc il est Despotique, dans le sens le plus horrible & le plus humiliant pour l'humanité. Ce Gouvernement Turc, dans lequel il n'est pas permis à l'Empereur de s'éloigner longtems de la capitale, de changer les loix, de toucher à la monnoïe, &c. sera représenté comme un établissement dans lequel le Chef de l'Etat peut du matin au soir tuer & voler loyalement tout ce qu'il veut. L'Alcoran dit qu'il est permis d'épouser quatre femmes à la fois, donc tous les Merciers & tous les Drapiers de Constantinople ont chacun quatre femmes, comme s'il était si aisé de les avoir & de les garder. Quelques personnages considérables ont des Serrails; de-là on conclut que tous les Musulmans sont autant de *Sardanapales* ; c'est ainsi qu'on juge de tout. Un Turc qui aurait passé dans une certaine capitale, & qui aurait vu un *Auto-da-fé*, ne laisserait pas de se tromper s'il disait: Il y a un pays policé où l'on brûle quelquefois en cérémonie une vingtaine d'hommes, de femmes & de petits garçons, pour le divertissement de leurs gracieuses Majestés. La plûpart des rélations sont faites dans ce goût-là ; c'est bien pis quand elles sont pleines de prodiges : il faut être en garde contre

les

les livres, plus que les Juges ne le font contre les Avocats.

Il y a encore une grande ſource d'erreurs publiques parmi nous, & qui eſt particuliére à notre nation; c'eſt le goût des Vaudevilles: on en fait ſur les hommes les plus reſpectables; & on entend tous les jours calomnier les vivans & les morts, ſur ces beaux fondemens; *Ce fait*, dit-on, *c'eſt vrai, c'eſt une chanſon qui l'atteſte.*

N'oublions pas au nombre des menſonges, la fureur des allégories. Quand on eut trouvé les fragmens de *Pétrone*, auxquels *Naudot* a depuis joint hardiment les ſiens, tous les ſçavans prirent le Conſul *Pétrone* pour l'auteur de ce livre. Ils voyent clairement *Néron* & toute ſa Cour dans une troupe de jeunes écoliers fripons, qui ſont les Héros de cet ouvrage. On fut trompé, & on l'eſt encore par le nom. Il faut abſolument que le débauché obſcur & bas qui écrivit cette ſatyre, plus infâme qu'ingénieuſe, ait été le Conſul *Titus Petronius*; il faut que *Trimalcion*, ce vieillard abſurde, ce financier au-deſſous de *Turcaret*, ſoit le jeune Empereur *Néron*: il faut que ſa dégoûtante & mépriſable épouſe ſoit la belle *Acté*; que le pédant, le groſſier *Agamemnon*, ſoit le Philoſophe *Sénéque*: c'eſt chercher à trouver toute la Cour de *Louis XIV.* dans *Guſman d'Alfarache* ou dans *Gil-Blas*. Mais, me dira-t-on, que gagnerez-vous à détromper les hommes ſur ces bagatelles? Je ne gagnerai rien, ſans doute: mais il faut s'accoutumer à chercher le vrai dans les plus petites choſes; ſans cela on eſt bien trompé dans les grandes.

CHAP. QUARANTE-SEPTIEME.

DES MENSONGES IMPRIME'S.

Raiſons de croire que le Livre intitulé: Teſtament Politique du Cardinal de Richelieu, *eſt un ouvrage ſuppoſé.*

MOn zèle pour la vérité, mon emploi d'Hiſtoriographe de France, qui m'oblige à des recherches hiſtoriques, mes ſentimens de citoyen, mon reſpect pour la mémoire du fondateur d'un Corps dont je ſuis membre, mon attachement aux héritiers de ſon nom & de ſon mérite: voilà mes motifs pour chercher à détromper ceux qui attribuent au Cardinal *de Richelieu* un livre qui m'a paru n'être ni pouvoir être de ce Miniſtre.

I. Le titre même eſt très-ſuſpect; un homme qui parle à ſon Maître, n'intitule guères ſes conſeils reſpectueux du nom faſtueux de *Teſtament Politique.* A peine le Cardinal *de Richelieu* fut-il mort, qu'il courut cent manuſcrits pour & contre ſa mémoire: j'en ai deux ſous le titre de *Teſtamentum Chriſtianum*, & deux ſous celui

celui de *Teſtamentum Politicum*: voilà probablement l'origine de tous les Teſtamens Politiques qu'on a fabriqués depuis.

II. Si un ouvrage, dans lequel un des plus Grands-Hommes d'Etat qu'ait jamais eu l'Europe eſt ſuppoſé rendre compte de ſon adminiſtration à ſon Maître, & lui donner des conſeils pour le préſent & pour l'avenir, eût été en effet compoſé par ce Miniſtre, ils eût pris probablement toutes les meſures poſſibles pour qu'un tel monument ne fût pas négligé; il l'eût revétu de la forme la plus authentique; il en eût parlé dans ſon vrai Teſtament, qui contient ſes derniéres volontés; il l'eût légué au Roi, comme un préſent beaucoup plus précieux que le Palais-Cardinal: il eût chargé l'exécuteur de ſon Teſtament de remettre à *Louis XIII.* cet ouvrage important; le Roi en eût parlé; tous les Mémoires de ce tems-là auraient fait mention d'une anecdote ſi intéreſſante: rien de tout cela n'eſt arrivé. Le ſilence univerſel dans une affaire auſſi grave, doit donner à tout homme de bon ſens les plus violens ſoupçons. Pourquoi ni le manuſcrit original, ni aucune copie, n'auraient-ils jamais paru pendant un ſi grand nombre d'années? On ſçavait à la mort de *Céſar* qu'il avait fait des Commentaires: on ſçavait que *Ciceron* avait écrit ſur l'éloquence; un manuſcrit de *Raphael* ſur la Peinture n'eût pas été ignoré.

III. Cet ouvrage n'eſt point un projet informe, il eſt entiérement terminé; la concluſion finit par une peroraiſon pleine de morale: *Je*

ſupplie



supplie Votre Majesté de penser dès à cette heure ce que Philippe II. *ne pensa peut-être qu'à l'heure de sa mort*; *& pour l'y convier, par l'exemple autant que par la raison, je lui promets qu'il ne sera jour de ma vie que je ne tâche de me mettre en l'esprit ce que je devrais avoir à l'heure de ma mort sur le sujet des affaires publiques.* Rien ne manque à l'ouvrage pour le rendre complet; on y trouve jusqu'à l'épitre dédicatoire, qu'on a eu l'impudence de signer en Hollande, *Armand du Plessis*, quoique le Cardinal n'ait jamais signé ainsi; on y trouve jusqu'à la table des matiéres, que l'éditeur ose encor dire rédigée par le Cardinal même; & dans cet épitre dédicatoire on le fait parler ainsi au Roi: *Cette piéce verra le jour sous le titre de mon Testament Politique, pour servir après ma mort, &c.* Donc en effet cette piéce devait voir le jour après la mort du Cardinal; donc elle devait être présentée au Roi d'une manière solemnelle; donc l'original eût dû être signé, être connu; donc le jour où la famille eût présenté au Roi ce legs si important, eût été un jour mémorable.

IV. Si après la mort de *Louis XIII.* ce manuscrit eût passé entre les mains de quelque Ministre, & de-là dans celles qui l'ont rendu public, on en aurait dû sçavoir quelques circonstances; l'Editeur aurait dit par quelle voye il aurait été mis en possession de ce manuscrit; il l'aurait dit d'autant plus hardiment, qu'il imprimait le livre dans un pays libre, environ quarante ans après la mort du Cardinal, & lorsque le souvenir des inimitiés entre ce Ministre & plusieurs

ſieurs grandes Maiſons était éteint. L'Editeur, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, était tenu ſurtout de conſtater l'authenticité du manuſcrit, ſans quoi il ſe déclarait indigne de toute croyance. Aucune de ces conditions, abſolument néceſſaires à l'authenticité d'un tel livre, n'a été remplie, & même pendant vingt-quatre années entiéres, depuis la prétendue date du manuſcrit, ni la Cour, ni la ville, ni aucun livre, ni aucun journal ne fit la moindre mention que le Cardinal eût laiſſé au Roi un Teſtament Politique.

V. Comment, en effet, le Cardinal *de Richelieu*, qui, comme on ſçait, avait plus de peine à gouverner le Roi ſon Maître qu'à tenir le timon de la France, aurait-il eu le deſſein & le loiſir de faire un tel ouvrage pour l'uſage de *Louis XIII ?* L'Auteur du nouvel Abregé Cronologique de l'hiſtoire de France, qui peint ſi bien les ſiécles & les hommes, avoue dans ce livre ſi utile que le Cardinal de *Richelieu* avait *autant à craindre du Roi, pour qui il riſquait tout, que du reſſentiment de ceux qu'il forçait d'obéïr :* les aigreurs, les défiances, les mécontentemens réciproques allaient tous les jours ſi loin entre le Roi & le Miniſtre, que le grand Ecuyer *Cinqmars* propoſa au Roi d'aſſaſſiner le Cardinal *de Richelieu* comme le Maréchal *d'Ancre*, & s'offrit pour l'exécution ; c'eſt ce que *Louis XIII.* dit lui-même dans une lettre au Chancelier *Séguier*, après la conſpiration de *Cinqmars*. Le Roi avait donc mis ſon favori à portée de lui faire cette propoſition étrange. Eſt-ce dans une telle ſitua-

ſituation qu'on ſe donne la peine de faire pour un Roi d'un âge mûr, qu'on redoute & dont on eſt redouté, un recueil de préceptes qu'un pére oiſif pourait tout au plus laiſſer à ſon fils encor dans l'enfance? Il me ſemble que le cœur humain n'eſt point fait ainſi. Cette raiſon ne ſera pas d'un grand poids auprès d'un ſçavant, mais elle fait impreſſion ſur ceux qui connaiſſent les hommes.

VI. Suppoſons pourtant qu'un homme, tel que le Cardinal *de Richelieu*, eût voulu donner en effet au Roi ſon Maître des conſeils pour gouverner après ſa mort, comme il lui en avait donné pendant ſa vie: quel eſt l'homme qui en ouvrant ce livre ne s'attendra pas à voir tous les ſecrets du Cardinal *de Richelieu* dévelopés, & la grandeur & la hardieſſe de ſon génie reſpirant dans ſon Teſtament? Qui ne ſe flatera pas de lire des conſeils fins & hardis, convenables à l'état préſent de l'Europe, à celui de la France, de la Cour, & ſurtout du Monarque? Par le premier chapitre, il eſt évident que l'Auteur feint d'écrire en 1640. car il fait dire au Cardinal *de Richelieu* dans un jargon barbare, en parlant de la guerre avec l'Eſpagne: *Ce n'eſt pas que dans cette guerre, qui a duré cinq ans, il ne vous eſt arrivé aucun accident*, &c. or cette guerre avait commencé en 1635. & le Dauphin était né en 1638. Comment dans un écrit politique, qui entre dans les détails des cas privilégiés, des appels comme d'abus, du droit d'indult, & des vents qui régnent ſur la Méditerranée, oublie-t-on l'éducation de l'héritier de la Monarchie? Certes, le fauſſaire eſt bien

bien mal adroit. La véritable cause de cette faute d'omission, c'est que dans plusieurs autres endroits du livre, l'Auteur oubliant qu'il a feint d'écrire en 1639. & en 1640. s'avise ensuite d'écrire en 1635. Il donne à *Louis XIII.* vingt-cinq ans de régne, au lieu de lui en donner trente; contradiction palpable, & démonstration évidente d'une supposition que rien ne peut pallier.

VII. Quoi! *Louis XIII.* est engagé dans une guerre ruineuse contre la Maison d'Autriche; les ennemis sont aux frontiéres de la Champagne & de la Picardie; & son premier Ministre, qui lui a promis des conseils, ne lui dit rien, ni de la manière dont il faut soutenir cette guerre dangereuse, ni de celle dont on peut faire la paix, ni des Généraux, ni des Négociateurs qu'on peut employer? Quoi, pas un mot de la conduite qu'on doit tenir avec le Chancelier *Oxenstiern*, avec l'armée du Duc *de Veimar*, avec la Savoye, avec le Portugal & la Catalogne? On ne trouve rien sur les révolutions que le Cardinal lui-même fomentait en Angleterre; rien sur le parti Huguenot, qui respirait encor la faction & la vengeance. Il me semble voir un Médecin qui vient pour prescrire un régime à son malade, & qui lui parle de toute autre chose que de sa santé.

VIII. Celui qui a débité ces idées, sous le nom du Cardinal *de Richelieu*, commence par se servir des succès mêmes que ce Grand-Homme avait eus dans son Ministère, pour lui faire avancer qu'il avait promis ces succès au Roi son Maî-

Maître. Le Cardinal avait abaissé les Grands du Royaume qui étaient dangereux, les Huguenots qui l'étaient davantage, & la Maison d'Autriche qui avait été encor plus à craindre; de-là il infére que le Cardinal avait promis ces révolutions au Roi dès qu'il était entré dans le Conseil. Voici les paroles qu'il prête au Cardinal: *Lorsque Votre Majesté se résolut de me donner en même-tems, & l'entrée de ses Conseils & grande part en sa confiance, je lui promis d'employer toute l'autorité qu'il lui plairait me donner pour ruiner le parti Huguenot, rabaisser l'orgueil des Grands, remettre tous les sujets dans leur devoir, & relever son Nom dans les Nations étrangères au point où il devait l'être, &c.* Or il est de notoriété publique, que quand *Louis XIII.* consentit à mettre le Cardinal *de Richelieu* dans le Conseil, il était bien éloigné de connaître le bien qu'il procurait à la France & à lui-même. Il est public que le Roi, qui alors avait de l'éloignement pour ce Grand-Homme, ne fit que céder aux instances de la Reine sa mére, qui triompha enfin de la répugnance de son fils, après s'être donné les plus grands mouvemens pour introduire dans le Conseil celui qu'elle avait fait Cardinal, qu'elle regardait comme sa créature, & par qui elle espérait gouverner. On eut même besoin de gagner le Marquis *de la Vieuville*, Surintendant des finances, qui consentit avec beaucoup de peine à voir entrer le Cardinal au Conseil en 1624. Il n'y eut ni la premiére place, ni le premier crédit. Toute cette année se passa en jalousies, en cabales, en fac-
tions

tions ſecrettes ; le Cardinal ne prit que peu-à-peu l'aſcendant.

Quelques lecteurs apprendront peut-être ici avec plaiſir que le Cardinal *de Richelieu* n'eut les proviſions de premier Miniſtre qu'en 1629. le 21. Novembre ; *Louis XIII.* les ſigna ſeul de ſa main. Ces lettres patentes ſont adreſſées par le Roi au Cardinal même ; & ce qu'il y a de très-remarquable, c'eſt que les appointemens attachés à cette nouvelle Dignité y ſont en blanc, le Roi laiſſant à la magnificence & à la diſcrétion de ſon Miniſtre le ſoin de prendre au Tréſor public de quoi ſoutenir la grandeur de cette place.

Je reviens, & je dis qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le Cardinal ait tenu en 1624. les diſcours qu'on lui prête. Il eſt beau de faire tant de grandes choſes, mais il eſt téméraire de les promettre : & c'eût été le comble du ridicule & de l'indécence, de dire au Roi ſon Maître en entrant dans ſes Conſeils, *Je releverai vôtre nom.* On lui fait raconter ſans bienſeance & avec infidélité ce qu'il a fait : il ne dit rien du tout de ce qu'il faut faire. Pourquoi ? c'eſt que l'un était fort aiſé, & l'autre très-difficile.

IX. Par le peu qu'on vient de dire, il paraît déja que l'ouvrage prétendu ne peut convenir, ni au caractère du Miniſtre à qui on le donne, ni au Roi auquel on l'adreſſe, ni au tems où on le ſuppoſe écrit ; j'ajouterai encore, ni au ſtile du Cardinal. Il n'y a qu'à voir cinq ou ſix de ſes lettres, pour juger que ce n'eſt point du tout la même main ; & cette preuve ſuffirait

pour quiconque a le moindre goût & le moindre discernement. D'ailleurs le Cardinal *de Richelieu*, obligé de faire quelquefois des actions violentes, ne laissait point échaper dans ses écrits de paroles dures & indécentes. S'il agissait avec hardiesse, il écrivait de la manière la plus circonspecte. Il n'eut certainement pas appellé dans un ouvrage politique la Marquise *du Fargis*, Dame d'atour de la Reine régnante, *la Fargis*. C'est manquer aux premiéres loix du respect & de la bienséance, en parlant au Roi & à la postérité. Cette indigne expression est tirée d'un mauvais livre imprimé en 1649. intitulé: *Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu*. L'Auteur du Testament a copié cet ouvrage de ténèbres, plus flétri, sans doute, par le mépris public que par l'arrèt qui le condamne.

Qui pourra se persuader qu'un premier Ministre, qui suppose la paix faite avec l'Espagne, parle des Espagnols en ces termes: *Cette nation avide & insatiable, ennemie du repos de la Chrêtienté?* C'est ainsi qu'on aurait pû parler de *Mahomet II.* Serait-il possible qu'un Prètre, un Cardinal, un premier Ministre, un homme sage, écrivant à un Roi sage, & écrivant un testament qui devait ètre exemt de passion, se fût emporté (dans le tems de cette paix supposée) à des expressions qu'il n'avait pas employées dans la déclaration de la guerre?

X. Est-il vraisemblable qu'un homme d'Etat qui se propose un ouvrage aussi solide, dise *que le Roi d'Espagne, en secourant les Huguenots, avait rendu les Indes tributaires de l'Enfer; que les gens*

de

de palais mesurent la Couronne du Roi par sa forme, qui étant ronde n'a point de fin; que les élémens n'ont de pesanteur, que lorsqu'ils sont en leur lieu; que le feu, l'air ni l'eau ne peuvent soutenir un corps terrestre, parce qu'il est pesant hors de son lieu; & cent autres absurdités pareilles, dignes d'un Professeur de Rhétorique de province dans le seiziéme siécle, ou d'un répétiteur Irlandais qui dispute sur les bancs.

XI. Y a-t-il encore une grande vraisemblance que le Cardinal *de Richelieu*, si connu par ses galanteries, & même par la témérité de ses desirs, ait recommandé la chasteté à *Louis XIII.* Prince chaste par tempérament, par scrupule, & par ses maladies?

XII. Après de si fortes présomptions, quel homme de bon sens peut résister à cette preuve évidente de faux qui se trouve dans le premier chapitre: je veux dire à cette supposition que la paix est faite. *Vous êtes parvenu*, dit-on, *à la conclusion de la paix... Votre Majesté n'est entrée dans la guerre... &c. & n'en est sortie... &c.* Un imposteur, dans la chaleur de la composition, oubliant le tems dont il parle, peut tomber dans cette absurdité énorme; mais un premier Ministre, quand il fait la guerre, ne peut pas assûrément dire que la paix est conclué. Jamais la guerre ne fut plus vive contre la Maison d'Autriche, quoique toutes les Puissances négociassent, ou plutôt parce qu'elles négociaient. Il est vrai qu'en 1641. on jetta quelques fondemens des Traités de Munster, qui ne furent consommés qu'en 1648. & l'Au-

teur du Teſtament fait parler le Cardinal *de Richelieu*, tantôt en 1640. tantôt en 1635. Le Cardinal ne pouvait ni ſuppoſer la paix faite au milieu de la guerre, ni dire des injures atroces aux Eſpagnols, avec leſquels il voulait traiter.

XIII. Faudra-t-il à cette preuve palpable de l'impoſture, ajouter une bévue moins forte, à la vérité, mais qui ne décéle pas moins un menteur ignorant ? Il fait dire à un premier Miniſtre tel que le Cardinal, dans ce même premier chapitre, que *le Roi a refuſé le ſecours des armes Ottomanes contre la Maiſon d'Autriche*. S'il s'agit d'un ſecours que le Turc voulait envoyer aux armées Françaiſes, le fait eſt faux, & l'idée en eſt ridicule : s'il s'agit d'une diverſion des Turcs en Hongrie, ou ailleurs, quiconque connait le monde, quiconque a la moindre idée du Cardinal *de Richelieu*, ſçait aſſez que de telles offres ne ſe refuſent pas.

XIV. Comme il parait par le premier chapitre, que l'impoſteur écrivait après la paix des Pirénées, dont il avait l'imagination remplie, il parait par le ſecond qu'il écrivait après la réforme que fit *Louis XIV.* dans toutes les parties de l'adminiſtration. *Je me ſouviens que j'ai vû dans ma jeuneſſe*, dit-il, *les Gentilshommes, & autres perſonnes laïques, poſſéder par confidence, non-ſeulement la plus grande partie des Prieurés & Abbayes, mais auſſi des Cures, & Evêchés. Maintenant les confidences... ſont plus rares que les légitimes poſſeſſions ne l'étaient en ce tems-là.* Or il eſt certain que dans les derniers tems

tems de l'adminiſtration du Cardinal, rien n'était plus commun que de voir des laïques poſſéder des Bénéfices. Lui-même avait fait donner cinq Abbayes au Comte *de Soiſſons*, qui fut tué à la Marfée; Mr. *de Guiſe* en poſſédait onze; le Duc *de Verneuil* avait l'Evêché de Metz; le Prince *de Conti* eut l'Abbaye de St. Denis en 1641. le Duc *de Nemours* eut l'Abbaye de St. Remi de Reims; le Marquis *de Treville*, celle de Moutier-Ender, ſous le nom de ſon fils; enfin le Garde-des-Sceaux *Châteauneuf*, conſerva pluſieurs Abbayes juſqu'à ſa mort, arrivée en 1643. & on peut juger ſi cet exemple était ſuivi. Le nombre des laïques qui jouïſſaient de ces revenus de l'Etat, eſt innombrable. Il n'y a qu'à voir les Mémoires du Comte *de Grammont*, pour ſe faire une idée de la manière dont on obtenait alors des Bénéfices. Je n'examine pas ſi c'était un mal ou un bien de donner les revenus de l'Egliſe à des ſéculiers; mais je dis qu'un impoſteur habile n'eût jamais fait parler le Cardinal *de Richelieu* d'une réforme qui n'éxiſtait pas.

XV. Dans ce même ſecond chapitre, le faiſeur de projets, qui eſt indubitablement un homme d'Egliſe, trop prévenu en faveur des prétentions du Clergé, & trop peu jaloux des droits de la Couronne, déclame contre le droit de Régale. Il oubliait qu'en 1637. & en 1638. le Cardinal *de Richelieu* avait fait rendre des arrêts du Conſeil, par leſquels tout Evêque qui ſe croirait exémt de ce droit, était tenu d'envoyer au Greffe les titres de ſa prétention. Cet

Ecrivain ne sçavait pas qu'un Evêque Ministre d'Etat, s'intéresse plus aux droits du Trône qu'aux prétentions Ecclésiastiques. Il fallait connaître le caractère d'un premier Ministre pour le faire parler. C'est l'âne qui se couvre de la peau du lion, & qu'on reconnait bientôt à ses oreilles.

XVI. Le faussaire ignorant, dans ce même chapitre second, où il entretient le Roi des Universités & des Colléges, au-lieu de lui parler de ses vrais intérêts, dit dans son stile grossier (*Section X.*) „ L'histoire de *Benoit XI.* „ contre lequel les Cordeliers, piqués sur le sujet de la perfection de la pauvreté, sçavoir, „ du revenu de *St. François*, s'animèrent jusqu'à tel point, que non-seulement ils lui firent „ ouvertement la guerre par leurs livres, mais „ de plus par les armes de l'Empereur, à l'ombre desquels un Antipape s'éleva, au grand „ préjudice de l'Eglise, est un exemple trop „ puissant pour qu'il soit besoin d'en dire davantage. „ Certainement le Cardinal de *Richelieu*, qui était très-sçavant, n'ignorait pas que cette avanture, dont parle le faussaire, était arrivée au Pape *Jean XXII.* & non pas au Pape *Benoit XI.* Il n'y a guères de fait dans l'histoire Ecclésiastique plus connu que celui-là; son ridicule l'a rendu célèbre; il n'était pas possible que le Cardinal s'y fût mépris. D'ailleurs, pour apprendre à un Roi combien les querelles de Religion sont dangereuses, on avait à citer des exemples plus frapans.

XVII. Dans cette même section X. du chapitre

pitre II. où il eſt queſtion des Jéſuites : *Cette Compagnie*, dit-il, *qui eſt ſoumiſe par un vœu d'obéïſſance aveugle à un Chef perpétuel, ne peut, ſuivant les Loix d'une bonne politique, être beaucoup autoriſée dans un Etat auquel une Communauté puiſſante doit être redoutable.* Je ſçai bien que ce trait eſt adouci quelques lignes après ; mais de bonne-foi, le Cardinal *de Richelieu* pouvait-il croire les Jéſuites redoutables, lui qui ne ſçavait que les rendre utiles ? Le Cardinal *de Richelieu* avait exilé quelques Jéſuites, auſſi-bien que quelques Péres de l'Oratoire, & d'autres Religieux qui étaient entrés dans des cabales ; mais ni lui ni l'Etat n'avaient rien à craindre de ces Compagnies. Il ſerait aſſûrément bien étrange que le vainqueur de la Rochelle ſe fût plus défié dans ſon Teſtament politique, des Jéſuites, que des Huguenots. Cette réflexion n'eſt pas une preuve convaincante ; mais jointe aux autres, elle ſert à faire voir que l'Auteur, en prenant le nom d'un Premier-Miniſtre, n'en a pû prendre l'eſprit.

XVIII. S'il fallait relever tous les mécomptes dont cet ouvrage fourmille, je ferais un livre auſſi gros que le Teſtament politique, que la fourberie a compoſé, que l'ignorance, la prévention, le reſpect d'un grand nom ont fait admirer, que la patience du Lecteur peut à peine achever de lire, & qui ſerait ignoré, s'il avait paru ſous le vrai nom de l'Auteur. J'ai déja, dans un petit ouvrage qui ne comportait pas d'étendue, indiqué quelques-unes de ces preuves, qui décélent l'impoſture aux yeux

de quiconque a du jugement & du goût. En voici une qui eſt ſans replique : l'Auteur qui étale, & encor mal-à-propos, une vaine & fauſſe érudition ſur l'hiſtoire de l'Egliſe, ſur le Commerce, ſur la Marine, s'aviſe au *Chapitre IX. Section VI.* de dire, à propos d'établiſſemens dans les Indes : *Quant à l'Occident, il y a peu de commerce à faire* : Drak, Thomas Cavendish, Herberg, l'Hermite, Lemaire, *& feu M. le Comte* Maurice, *qui y envoya douze navires à deſſein d'y faire commerce, ou d'amitié ou de force, n'ayant pu trouver lieu d'y faire aucun établiſſement.* Remarquez dans quel tems l'impoſteur fait parler ainſi le Cardinal *de Richelieu*, c'eſt en 1640. c'eſt dans le tems même que le feu Comte *Maurice*, qui était plein de vie, gouvernait le Bréſil au nom des Provinces-Unies ; c'eſt après que la Compagnie Hollandaiſe des Indes Occidentales avait fait des progrès conſidérables depuis 1622. ſans interruption : remarquez encore qu'au commencement de cette même *Section VI.* l'Auteur avoue que *les Hollandais ne donnent pas peu d'affaires aux Eſpagnols dans les Indes Occidentales, où ils occupent la plus grande partie du Bréſil.* En vérité, peut-on mettre ſur le compte d'un homme d'Etat un tel fatras d'erreurs & de contradictions ? L'Angleterre, dont il parle, avait déja des pays immenſes dans l'Amérique. Quant à *Drak*, & à *Thomas Cavendish*, leurs exemples ſont cités très-mal-à-propos : ils ne furent pas envoyés pour faire des établiſſemens, mais pour ruiner ceux des Eſpagnols, pour troubler leur Com-

Commerce, pour faire des prises; & c'est à quoi ils réussirent.

XIX. Si on voulait se donner la peine de lire le Testament politique avec attention, on serait bien surpris de voir qu'en effet ce livre est plûtôt une critique de l'administration du Cardinal, qu'une exposition de sa conduite, & une suite de ses principes : tout y roule sur deux points, dont le premier est indigne de lui, & dont le second est un outrage à sa mémoire.

Le premier objet est un lieu commun, puérile, vague, un catéchisme pour un Prince de dix ans, & bien étrangement déplacé à l'égard d'un Roi âgé de quarante années; tels sont ces chapitres : que *le fondement du bonheur d'un Etat est le régne de* DIEU *; que la raison doit être la régle de la conduite; que les intérêts publics doivent être préferés aux particuliers; que la prévoyance est nécessaire; qu'il faut destiner un chacun à l'emploi qui lui est propre; qu'il est important d'éloigner les flateurs médisans, faiseurs d'intrigues*, & vingt autres découvertes de cette finesse & de cette profondeur, accompagnées d'avis qui auraient été une insulte à *Louis XIII.* Prince éclairé, & qui eût été en droit de répondre à son Ministre, à son serviteur; Parlez ainsi à mon fils, & respectez plus votre Maître.

Le second point, qui est sur-tout renfermé dans le neuviéme chapitre, roule sur les projets d'administration imaginés par l'Auteur; & de tous ces projets il n'y en a pas un seul qui ne soit précisément le contrepié de l'administration

tion du Cardinal. L'Auteur ſe met en tête d'abolir les comptans, ou de les réduire par grace à un million d'or. Les comptans ſont des ordonnances ſecrettes, pour des affaires ſecrettes, dont on ne rend point compte. C'eſt le privilège le plus cher de la place d'un premier Miniſtre. Son ennemi ſeul en pourrait demander l'abolition.

XX. Ce chapitre neuviéme du Teſtament politique porte à chaque page les preuves les plus évidentes de la ſuppoſition la plus mal-adroite; c'eſt-là que tout eſt faux, réflexions, faits & calculs; c'eſt-là que l'Auteur avance, que quand on établit un impôt on eſt obligé de donner une plus grande ſolde au ſoldat; ce qui n'eſt pourtant arrivé ni ſous *Louis XIII.* ni ſous *Louis XIV.* c'eſt-là qu'en ſoulageant le peuple de dix-ſept millions de taille, il porte tout-d'un-coup à cinquante-ſept millions les revenus du Roi, qu'il ſuppoſe n'aller d'ordinaire qu'à trente-cinq; & il le ſuppoſe encor avec ignorance; car les tailles allaient ſeules d'ordinaire à trente-cinq millions, les fermes à onze, &c. c'eſt-là qu'il ſe propoſe de rembourſer les rentes établies par le Cardinal, dont pluſieurs étaient au denier vingt, qu'il appelle le denier cinq; d'ôter aux Tréſoriers de France les deux tiers de leurs gages; de faire payer la taille aux Parlemens, aux Chambres-des-Comptes, au grand-Conſeil, à toutes les Cours, qu'il appelle Souveraines, dans le tems même qu'il les met au rang des payſans. N'était-il pas bien-ſéant au Cardinal *de Richelieu* de propoſer cette extravagance,

gance, pour avilir un Corps, dont il avait l'honneur d'être membre par sa qualité de Pair de France, dignité dont il faisait autant de cas que de celle de Cardinal ?

XXI. A l'égard de la guerre, on a déja remarqué qu'il ne parle point de celle dans laquelle on était engagé. Mais dans ses réflexions vagues, générales & chimériques, il recommande de taxer tous les fiefs des Gentilshommes, pour enrôler & soudoyer la Noblesse : il veut que tout Gentilhomme soit forcé de servir à l'âge de vingt ans ; qu'on ne prenne les roturiers, dans la cavalerie, qu'à l'âge de vingt-cinq ; que les vivres ne soient confiés qu'à gens de qualité ; qu'on léve cent hommes quand on en veut avoir cinquante, & cela apparemment pour qu'il en coute le double en engagemens & en habits. Quel projet pour un Ministre ! En vérité l'idée d'enrôler la Noblesse de force, & de faire payer la taille au Parlement, peut-elle partir d'une autre tête que de celle d'un de ces faiseurs de projets, qui dans leur oisiveté se mettent à gouverner l'Europe? Dans le même chapitre neuviéme il traite de la Marine; il parle doctement des grands périls de la navigation d'Espagne en Italie, & d'Italie en Espagne, lesquels n'existent pas plus que ceux de *Carybde* & de *Scylla*: il prétend que *la seule Provence a beaucoup plus de ports grands & assurés, que l'Espagne & l'Italie tout ensemble*; hyperbole qui ferait soupçonner que le livre serait d'un Provençal, qui ne connaîtrait que Toulon & Marseille, plûtôt que d'un homme d'Etat qui connaissait l'Europe.

Voi-

Voilà une partie des chiméres qu'un Politique clandestin a mises sous le nom d'un grand Ministre, avec cent fois moins de discrétion que l'Abbé *de St. Pierre* n'en a montré, quand il a voulu attribuer une partie de ses idées politiques au Duc de Bourgogne.

Le projet de finances, qui remplit presque tout le dernier chapitre, est tiré d'un manuscrit qui existe encore: je l'ai vû; il est de 1640. Il porte les revenus du Roi jusqu'à cinquante-neuf millions de ce tems-là, par l'arrangement qu'il propose. L'Auteur du Testament en retranche deux, tout le reste est conforme. Rien n'est si commun que des projets de cette espèce; les Ministres en reçoivent, & les lisent rarement. Le faussaire, en copiant ces idées, fait bien voir qu'il ne s'était pas donné la peine de connaître par lui-même les finances de *Louis XIII.* Il avance hardiment que chacune des cinq années de la guerre n'avait couté que soixante millions, cela n'est pas vrai; j'ai en main l'état de l'année 1639. il se monte à soixante-dix-huit millions neuf-cent mille livres. Il est encore faux qu'on ait payé ces charges sans moyens extraordinaires: il y eut beaucoup de taxations, beaucoup d'augmentations de gages, dont la finance fut fournie: on augmenta les droits dans les Provinces; on mit une taxe d'un écu sur chaque tonneau de vin; on porta la taille de trente-six-millions deux-cent-mille livres, jusqu'à trente-huit-millions neuf-cent mille livres. En un mot, la plûpart des choses rapportées dans ce livre sont aussi

ſi altérées, que les propoſitions qu'on y fait ſont étranges.

XXII. On demandera, ſans doute, comment on a pû faire à la mémoire du Cardinal *de Richelieu* l'affront d'imaginer qu'un tel livre était digne de lui? Je répondrai que les hommes réfléchiſſent peu; qu'ils liſent avec négligence; qu'ils jugent avec précipitation; & qu'ils reçoivent les opinions comme on reçoit la monnoie, parce qu'elle eſt courante.

XXIII. Si on m'objecte que le Pére *le Long*, & d'autres, ont crû le livre en effet l'ouvrage du Cardinal, j'avouerai que le Pére *le Long* a très-bien compilé environ trente-mille titres de livres, & j'ajouterai que par cette raiſon-là même il n'a pas eu le tems de les examiner: mais, ſurtout, je répondrai que quand on aurait autant d'autorités que le Pére *le Long* a copié de titres, elles ne pouraient balancer une raiſon convaincante. Si pourtant la faibleſſe des hommes a beſoin d'autorités, j'oppoſerai au Pére *le Long*, & aux autres, *Aubéry*, qui a écrit la vie du Cardinal *de Richelieu*, *Ancillon*, *Richard*, l'Ecrivain qui a pris le nom de *Vigneul de Marville*, & enfin *la Monnoie*, l'un des Critiques les plus éclairés du dernier ſiécle; tous ont crû le Teſtament politique ſuppoſé.

XXIV. Mais, dit-on, en 1664. l'Abbé *des Roches*, ancien domeſtique du Cardinal *de Richelieu*, donna ſa bibliothéque à la Sorbonne, à l'exemple de ſon Maitre; & dans cette bibliothéque on trouve un manuſcrit du Teſtament conforme à l'imprimé, avec la même épitre dédi-

dédicatoires, & la même table des matiéres. C'eſt ce manuſcrit même, remis à la Sorbonne, qui achéve de prouver l'impoſture. Il eſt remis vingt-deux ans après la mort du Cardinal, ſans aucun enſeignement, ſans la moindre indication de la part de l'Abbé *des Roches*. Ce domeſtique du Cardinal, & la Sorbonne elle-même, négligèrent cet ouvrage, & ce n'eſt que depuis deux ans qu'on lui a donné place ſur des tablettes. Si le manuſcrit avait été copié ſur l'original, on l'aurait plus reſpecté, on trouverait quelques marques de ſon authenticité, on verrait à la fin de la lettre au Roi la ſouſcription du Cardinal *de Richelieu*. Elle n'y eſt point. On n'a pas oſé pouſſer l'effronterie juſqu'à ſigner ce nom. Pour peu que le Cardinal eût laiſſé ſeulement quelques mémoires qui euſſent eu quelque rapport (même éloigné) avec le Teſtament, on les eût rapportés, on eût donné quelque crédit à la hardieſſe de celui qui imputait tout l'ouvrage à ce Miniſtre. Mais non. Il n'y a pas un mot à la fin ni à la tête du manuſcrit, dont on puiſſe tirer la plus légére induction. Donc l'Abbé *des Roches* regardait lui-même ce manuſcrit avec la même indifférence qu'on l'a regardé très-longtems dans la Sorbonne.

Imaginons un moment que le Teſtament ſoit l'ouvrage du Cardinal; ce ſeul mot, *Teſtament*, impoſe un devoir indiſpenſable à ſon domeſtique de légaliſer la copie, de la déclarer juridiquement collationnée avec l'original. S'il manque à ce devoir, il eſt coupable; il donne à tout le monde le droit de s'inſcrire en faux contre lui:

lui : mais l'Abbé *des Roches* possédait ce manuscrit au même titre que d'autres curieux. Il fallait bien que cet ouvrage fût écrit à la main avant d'être imprimé ; il fallait même, pour le dessein de l'imposteur, qu'il en courût plusieurs copies manuscrites, & qu'on se les prêtât avec mistère, comme un monument singulier. Le silence du domestique, encore une fois, prouve que le maître n'est point l'auteur du Testament, & toutes les autres raisons prouvent qu'il n'a pu l'être.

XXV. Mais on dit qu'on disait il y a soixante-&-dix ans, que Madame la Duchesse *d'Aiguillon* avait dit, il y a quatre-vingt ans, qu'elle avait eu une copie manuscrite de cet ouvrage. On a trouvé une note marginale de Mr. *Huet* ; & cette note dit qu'on avait vû le manuscrit chez Madame *d'Aiguillon*, niéce du Cardinal. Ne voila-t-il pas de belles preuves ? Oui, je crois sans peine que tous ceux qui s'intéressaient à la mémoire du Cardinal, voulaient avoir un manuscrit, qui portait son nom, & que l'Auteur voulait acréditer par ce nom même ; & de-là je conclus que ce manuscrit était manifestement supposé, puisque de tous les parens, de tous les domestiques, de tous les amis de ce Ministre, aucun n'a jamais pris la moindre précaution pour établir l'autenticité du livre.

XXVI. Que la curiosité humaine se fatigue maintenant à chercher le nom du faussaire, je ne perdrai pas mon tems dans ce travail. Qu'importe le nom du fourbe, pourvû que la fourberie soit découverte ? Qu'importe que *Courtils*, ou

ou un autre, ait forgé le Teſtament de *Mazarin*, de *Colbert*, & de *Louvois?* Qu'importe que *Stratman*, ou *Chévremont*, ait pris inſolemment le nom de *Charles V.* Duc de Lorraine? Mérite-t-on d'être connu pour avoir fait un mauvais livre? Que gagnerait-on à connaître les auteurs de toutes les plates calomnies, de toutes les critiques impertinentes dont le public eſt inondé? Il faut laiſſer dans l'oubli les Auteurs qui ſe cachent ſous un grand nom, comme ceux qui attaquent tous les jours ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais, & qui font de la noble profeſſion des Lettres un métier auſſi lâche & auſſi mépriſabl e qu'eux-mêmes.



CHAPIT. QUARANTE-HUITIEME.

SUR

LA FABLE.

QUelques rigoriſtes, plus ſévères que ſages, ont voulu proſcrire depuis peu l'ancienne Mithologie, comme un recueil de contes puériles, indignes de la gravité reconnuë de nos mœurs. Il ſerait triſte pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Héſiode* , & toutes nos belles tapiſſeries, & nos tableaux , & nos Opéra : beaucoup de fables après tout, ſont plus philoſophiques, que ces Meſſieurs ne ſont Philoſophes. S'ils ſont grace aux contes familiers d'*Eſope*, pourquoi faire main-baſſe ſur ces fables ſublimes, qui ont été reſpectées du genre-humain, dont elles ont fait l'inſtruction? Elles ſont mèlées de beaucoup d'inſipidités, car quelle choſe eſt ſans mèlange? Mais tous les ſiécles adopteront la boete de *Pandore*, au fond de laquelle ſe trouve la conſolation du Genre-humain; les deux tonneaux de *Jupiter*, qui verſent ſans ceſſe le bien & le mal; la nuė embraſſée par *Ixion*, emblème & châtiment d'un ambitieux; & la mort de *Narciſſe* , qui eſt la punition de l'amour-propre. Y a-t-il rien de plus ſublime que *Minerve*, la Divinité de la ſageſſe, formée dans la tête du Maître des Dieux? Y a-

t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la Déeſſe de la beauté, obligée de n'être jamais ſans les Graces? Les Déeſſes des Arts, toutes filles de *Mémoire*, ne nous avertiſſent-elles pas, auſſi-bien que *Locke*, que nous ne pouvons ſans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'eſprit? Les flêches de l'*Amour*, ſon bandeau, ſon enfance, *Flore* careſſée par *Zéphire*, &c. ne ſont-ils pas les emblêmes ſenſibles de la nature entiére? Ces fables ont ſurvécu aux Religions, qui les conſacraient; les temples des Dieux d'Egypte, de la Gréce, de Rome, ne ſont plus, & *Ovide* ſubſiſte. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaiſir; nous aimerons à jamais ces images vrayes & riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces Dieux de la fable; mais il célébrait la nature ſous le nom de *Vénus*.

Alma Venus cœli ſubter labentia ſigna
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, viſitque exortum lumina ſolis, &c.

Tendre Vénus âme de l'Univers,
Par qui tout naît, tout reſpire, & tout aime,
Toi dont les feux brulent au fond des Mers,
Toi qui régis la Terre & le Ciel même; &c.

Si l'Antiquité dans ſes ténébres s'était bornée à reconnaitre la Divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire? L'Ame productrice du monde était adorée par les ſages; elle gouvernait les Mers ſous le nom de *Neptune*,

Neptune, les Airs ſous l'emblême de *Junon*, les Campagnes ſous celui de *Pan*. Elle était la Divinité des Armées ſous le nom de *Mars*; on animait tous ces attributs: *Jupiter* était le ſeul DIEU. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les Dieux inférieurs & les hommes, était une image frapante de l'unité d'un Etre Souverain. Le peuple s'y trompait; mais que nous importe le peuple?

On demande tous les jours, pourquoi les Magiſtrats Grecs & Romains permettaient qu'on tournât en ridicule ſur le Théatre ces mêmes Divinités, qu'on adorait dans les Temples? On fait là une ſuppoſition fauſſe: on ne ſe moquait point des Dieux ſur le Théâtre, mais des ſottiſes attribuées à ces Dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne Mithologie. Les Conſuls & les Prèteurs trouvaient bon, qu'on traittat guaiement ſur la ſcène l'avanture des deux *Soſies*; mais ils n'auraient pas ſouffert, qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* & de *Mercure*. C'eſt ainſi que mille choſes, qui paraiſſent contradictoires, ne le ſont point. J'ai vu ſur le Théatre d'une nation très-ſavante & ſpirituelle, des avantures tirées de la *Légende Dorée*; dira-t-on pour cela, que cette nation permet qu'on inſulte aux objets de la Religion? Il n'eſt pas à craindre qu'on devienne Payen, pour avoir entendu à Paris l'Opéra de *Proſerpine*, ou pour avoir vu à Rome les nôces de *Pſiché* peintes dans un palais du Pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, & ne rend perſonne idolâtre.

Les belles fables de l'Antiquité ont encor ce grand avantage ſur l'Hiſtoire, qu'elles préſentent une Morale ſenſible : ce ſont des leçons de vertu ; & preſque toute l'Hiſtoire eſt le ſuccès des crimes. *Jupiter*, dans la Fable, deſcend ſur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaon* ; mais dans l'Hiſtoire, nos *Tantales* & nos *Lycaons* ſont les Dieux de la Terre. *Baucis* & *Philémon* obtiennent, que leur cabane ſoit changée en un temple : nos *Baucis* & nos *Philémons* voyent vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les Dieux changent en vaſes d'or dans *Ovide*.

Je ſai combien l'hiſtoire peut nous inſtruire, je ſai combien elle eſt néceſſaire ; mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des régles de conduite. Que ceux qui ne connaiſſent la politique que dans les livres, ſe ſouviennent toujours de ces vers de *Corneille* :

Les exemples récens ſuffiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on devait ſe conduire ;
Mais ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.

Henri VIII. Tyran de ſes Parlemens, de ſes Miniſtres, de ſes femmes, des conſciences & des bourſes, vit & meurt paiſible. Le bon, le brave *Charles I.* périt ſur un échaffaut. Notre admirable Héroine, *Marguerite d'Anjou*, donne en vain douze batailles en perſonne contre les Anglais, ſujets de ſon mari. *Guillaume III.* chaſſe *Jaques I.* d'Angleterre ſans donner bataille. Nous avons

avons vû de nos jours la Famille Impériale de Perſe égorgée, & des étrangers ſur ſon Trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'Hiſtoire ſemble accuſer la Providence, & les belles fables morales la juſtifient. Il eſt clair, qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne ſont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laiſſons-les dire, & liſons *Homère* & *Ovide*, auſſi-bien que *Tite-Live* & *Rapin Thoiras*. Le goût donne des préférences; le fanatiſme donne les excluſions.

Tous les Arts ſont amis, ainſi qu'ils ſont divins :
Qui veut les ſéparer eſt loin de les connaître.
L'Hiſtoire nous apprend ce que ſont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.



CHAP. QUARANTE-NEUVIEME.

RELATION TOUCHANT UN MAURE BLANC,

Amené d'Afrique à Paris en 1744.

J'Ai vû il n'y a pas longtems à Paris un petit animal blanc comme du lait, avec un mufle taillé comme celui des Lapons, ayant comme les Négres de la laine frisée sur la tète, mais une laine beaucoup plus fine, & qui est de la blancheur la plus éclatante. Ses cils & ses fourcils sont de cette mème laine, mais non frisée; ses paupiéres d'une longueur, qui ne leur permet pas en s'élevant de découvrir tout l'orbite de l'œil, lequel est un rond parfait. Les yeux de cet animal sont ce qu'il a de plus singulier : l'iris est d'un rouge tirant sur la couleur de rose: la prunelle, qui est noire chez nous, & chez tout le reste du monde, est chez eux d'une couleur aurore très-brillante. Ainsi, au-lieu d'avoir un trou percé dans l'iris, à la façon des Blancs,

Blancs, & des Négres, ils ont une membrane jaune tranſparente, à travers laquelle ils reçoivent la lumiére. Il ſuit de-là évidemment qu'ils voyent tous les objets tout autrement colorés que nous ne les voyons; & s'il y a parmi eux quelque *Newton*, il établira des principes d'Optique différens des nôtres. Ils regardent, ainſi que marchent les crabes, toujours de côté, & ſont tous louches de naiſſance: par-là ils ont l'avantage de voir à la fois à droit & à gauche, & ont deux *axes* de viſion, tandis que les plus beaux yeux de ce pays-ci n'en ont qu'un. Mais ils ne peuvent ſoutenir la lumiére du Soleil: ils ne voyent bien que dans le crépuſcule. La nature les deſtinait probablement à habiter les cavernes. Ils ont d'ailleurs les oreilles plus longues & plus étroites que nous. Cet animal s'appelle un homme, parce qu'il a le don de la parole, de la mémoire, un peu de ce qu'on appelle raiſon, & une eſpèce de viſage.

La race de ces hommes habite le milieu de l'Afrique: les Eſpagnols les appellent *Albinos*; leur principale habitation eſt près du Royaume de Lovango. Je ne ſçai pourquoi *Voſſius* prétend que ce ſont des lépreux. Celui que j'ai vû à l'hôtel de Bretagne avait une peau très-unie, très-belle, ſans boutons, ſans taches. Cette eſpèce eſt mépriſée des Négres, plus que les Négres ne le ſont de nous : on ne leur pardonne pas dans ce pays d'avoir des yeux rouges, & une peau qui n'eſt point huileuſe, dont la mem-

brane graiſſeuſe n'eſt point noire. Ils paraiſſent aux Négres une eſpèce inférieure faite pour les ſervir. Quand il arrive à un Négre d'avilir la dignité de ſa nature, juſqu'à faire l'amour à une perſonne de cette eſpèce blafarde, il eſt tourné en ridicule par tous les Négres. Une Négreſſe convaincue de cette méſalliance, eſt l'opprobre de la Cour & de la Ville. J'ai appris depuis, des Voyageurs les plus dignes de foi, & qui ont été chargés dans les grandes Indes des plus importans emplois, qu'on a tranſporté de ces animaux à Madagaſcar, à l'isle de Bourbon, à Pondichéri. Il n'y a point d'exemple, m'a-t-il dit, qu'aucun d'eux ait vécu plus de vingt-cinq ans. Je ne ſai s'il faut les en féliciter ou les en plaindre.

Il y a quelques années que nous avons connu l'exiſtence de cette eſpèce: on avait tranſporté en Amérique un de ces petits Maures blancs. On trouve dans les mémoires de l'Académie des Sciences, qu'on en avait donné avis à Mr. *Helvétius*, mais perſonne ne voulait le croire: car ſi on donne une créance aveugle à tout ce qui eſt abſurde, on ſe défie toujours en récompenſe de ce qui eſt naturel. La première fois qu'on dit aux Européans qu'il y avait une eſpèce d'hommes, noire comme des taupes, il y a grande apparence qu'on ſe mit à rire, autant qu'on ſe moqua depuis de ceux qui imaginèrent les Antipodes. Comment ſe peut-il faire, diſait-on, qu'il y ait des femmes qui n'ayent pas la peau blanche? On s'eſt familiariſé depuis avec la variété de la natu-

nature. On a ſçu qu'il a plû à la Providence de faire des hommes à membrane noire, & des têtes à laine dans des climats tempérés, d'en mettre de blancs ſous la Ligne; de bronzer les hommes aux grandes Indes & au Brézil, de donner aux Chinois d'autres figures qu'à nous, de mettre des corps de Lapons tout auprès des Suédois.

Voici enfin une nouvelle richeſſe de la nature, une eſpèce qui ne reſſemble pas tant à la nôtre, que les barbets aux lévriers. Il y a encor probablement quelque autre eſpèce vers les Terres-Auſtrales. Voilà le genre-humain plus favoriſé qu'on n'a cru d'abord. Il eût été bien triſte qu'il y eût tant d'eſpèces de ſinges, & une ſeule d'hommes. C'eſt ſeulement grand dommage qu'un animal auſſi parfait ſoit ſi peu diverſifié, & que nous ne comptions encor que cinq ou ſix eſpèces abſolument différentes, tandis qu'il y a parmi les chiens une diverſité ſi belle. Il eſt très-vraiſemblable qu'il s'eſt détruit quelques-unes de ces eſpèces d'animaux à deux piés ſans plumes, comme il s'eſt perdu évidemment beaucoup d'autres eſpèces d'animaux. Celle-ci, que nous appellons les Maures blancs, eſt très-peu nombreuſe; il ne faudrait preſque rien pour l'anéantir; & pour peu que nous continuïons en Europe à peupler les Couvens, & à dépeupler la terre, pour ſavoir qui la gouvernera, je ne donne pas encor beaucoup de ſiécles à nôtre pauvre eſpèce.

On m'aſſûre que la race de ces petits Maures

res blancs eſt fort fiére ; qu'elle ſe croit privilégiée du Ciel ; qu'elle a une ſainte horreur pour les hommes qui ſont aſſez malheureux pour avoir des cheveux ou de la laine noire, pour ne point loucher, pour avoir les oreilles courtes. Ils diſent que tout l'Univers a été créé pour les Maures-blancs : que depuis il leur eſt arrivé quelques petits malheurs ; mais que tout doit être réparé, & qu'ils feront les maîtres des Négres & des autres Blancs, gens reprouvés du Ciel à jamais. Peut-être qu'ils ſe trompent ; mais ſi nous penſons valoir beaucoup mieux qu'eux, nous nous trompons aſſez lourdement.



CHAP.

CHAP. CINQUANTIEME.

SUR

L'ESPRIT.

ON consultait un homme, qui avait quelque connaissance du cœur humain, sur une Tragédie qu'on devait représenter: il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette piéce, qu'il doutait de son succès. Quoi? dira-t-on, est-ce-là un défaut, dans un tems où tout le monde veut avoir de l'esprit; où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a; où le public applaudit même aux pensées les plus fausses, quand elles sont brillantes? Oui, sans doute, on applaudira le premier jour, & on s'ennuïera le second.

Ce qu'on appelle esprit, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine: ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, & qu'on laisse entendre dans un autre: là un rapport délicat entre deux idées peu communes: c'est une métaphore singuliére; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes

férentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux-brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux & qui doit intéresser. La raison en est, qu'alors c'est l'Auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le Héros. Or ce Héros est toujours, ou dans la passion, ou en danger. Le danger & les passions ne cherchent point l'esprit. *Priam* & *Hécube* ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans sont égorgés dans Troye embrasée: *Didon* ne soupire point en madrigaux, en volant au bucher sur lequel elle va s'immoler: *Démosthènes* n'a point de jolies pensées, quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avait, il serait un Rhéteur, & il est un homme d'Etat.

L'art de l'admirable *Racine* est bien au-dessus de ce qu'on appelle esprit; mais si *Pirrhus* s'exprimait toujours dans ce stile:

> Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
> Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?

si *Oreste* continuait toujours à dire,

> Que les Scythes sont moins cruels qu'Hermione:

ces deux personnages ne toucheraient point du tout: on s'appercevrait que la vraye passion s'occupe rarement de pareilles comparaisons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont

dont Troye fut consumée, & les feux de l'amour de *Pirrhus*; entre les Scythes, qui immolent des hommes, & *Hermione*, qui n'aime point *Oreste*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée*:

> Le Ciel choisit sa mort, pour servir dignement
> D'une marque éternelle à ce grand changement;
> Et devait cet honneur aux Mânes d'un tel homme;
> D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'esprit, & même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr que ces vers, prononcés avec l'enthousiasme & l'art d'un bon acteur, seront applaudis; mais je suis sûr que la piéce de *Cinna*, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée longtems. En effet, pourquoi le Ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains esclaves après sa mort ? Le contraire serait plus vrai : les Mânes de *Pompée* devraient plûtôt obtenir du Ciel le maintien éternel de cette liberté pour laquelle on suppose qu'il combattit & qu'il mourut.

Que serait-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées & problématiques ? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers simples & naturels ?

> Cinna, tu t'en souviens, & veux m'assassiner!
> Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Ce n'est pas ce qu'on appelle esprit : c'est le sublime

ſublime & le ſimple qui font la vraye beauté.

Que dans *Rodogune*, *Antiochus* diſe de ſa maîtreſſe qui le quitte, après lui avoir indignement propoſé de tuer ſa mére :

> Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'eſprit ; c'eſt faire une épigramme contre *Rodogune* : c'eſt comparer ingénieuſement les derniéres paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'eſt pas parce que ſa maîtreſſe s'en va, que la propoſition de tuer ſa mére eſt révoltante : qu'elle ſorte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme eſt donc fauſſe ; & ſi *Rodogune* ne ſortait pas, cette mauvaiſe épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choiſis exprès ces exemples dans les meilleurs Auteurs, afin qu'ils ſoient plus frapans. Je ne reléve pas dans eux les pointes & les jeux de mots dont on ſent le faux aiſément : il n'y a perſonne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toiſon d'or *Hipſipile* dit à *Médée*, en faiſant alluſion à ſes ſortiléges :

> Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Corneille trouva le Théâtre & tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il ſe permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'eſprit, qui ſeraient admis ailleurs, & que le genre ſérieux reprouve. On pourait appliquer à leurs Auteurs ce mot de *Plutarque*,

tarque, traduit avec cette heureuse naïveté d'*Amyot* : *Tu tiens sans propos, beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un de ces traits brillans que j'ai vû citer, comme un modéle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le *Traité des études* de feu Mr. *Rollin.* Ce morceau est tiré de la belle oraison funèbre du grand *Turenne*, composée par *Fléchier*. Il est vrai que dans cette oraison, *Fléchier* égala presque le sublime *Bossuet*, que j'ai appellé & que j'appelle encor le seul homme éloquent parmi tant d'Ecrivains élégans ; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'Evêque de Meaux. Le voici.

„ Puissances ennemies de la France, vous vivez, „ & l'esprit de la charité Chrêtienne m'interdit „ de faire aucun souhait pour votre mort, &c. „ mais vous vivez : & je plains dans cette chaire un vertueux Capitaine dont les intentions „ étaient pures, &c. „

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'assassinat de *Pompée*, ou dans Londres, après le meurtre de *Charles I.* parce qu'en effet il s'agissait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I.* Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'Empereur, du Roi d'Espagne & des Electeurs, & de mettre en balance avec eux, le Général d'armée d'un Roi leur ennemi ? Les intentions d'un Capitaine, qui ne peuvent être que de servir son Prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts

térêts politiques des Têtes Couronnées contre lesquelles il servait ? Que dirait-on d'un Allemand qui eût souhaité la mort au Roi de France, à propos de la perte du Général *Merci* dont les intentions étaient pures ? * Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les Rhéteurs ? C'est que la figure est en elle-même belle & patétique ; mais ils n'examinaient point le fonds & la convenance de la pensée. *Plutarque* eût dit à Flèchier : *Tu as tenu sans propos, un très-beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'esprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour instruire ou pour toucher : je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'Opéra. La Musique exprime les passions, les sentimens, les images : mais où sont les accords qui peuvent rendre un épigramme ? *Quinault* était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos Opéra, celui qui est le plus orné, ou plûtôt accablé de cet esprit épigrammatique, est le *Ballet du Triomphe des Arts*, composé par un homme aimable, qui pensa toujours finement, & qui s'exprima de même ; mais, qui par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours

* *Flèchier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraison funèbre du Maréchal *de Turenne*, de celle que l'Evêque de Grenoble *Lingende* avait faite d'un Duc de Savoye. Or ce morceau, qui était convenable pour un Souverain ; ne l'est pas pour un sujet.

jours de *Louis XIV*. Dans ce ballet, où *Pigmalion* anime sa statue, il lui dit:

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeunesse par quelques personnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la statue sont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun sens la phrase n'est Française; que c'est en effet une pointe, une plaisanterie? Comment se pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'esprit, n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouïssantes? Ce même homme qui méprisait *Homère* & qui le traduisit, qui en le traduisant crut le corriger, & en l'abrégeant crut le faire lire, s'avise de donner de l'esprit à *Homère*. C'est lui qui en faisant reparaître *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp:

Que ne vaincra-t-il point? il s'est vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du faux bel-esprit pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits saillans, ces gaïetés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourdhui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du Louvre de *Perrault* est simple & majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grace

de petits ornemens. Ayez autant d'eſprit que vous voudrez, ou que vous pourez, dans un madrigal, dans des vers légers, dans une ſcène de Comédie, qui ne ſera ni paſſionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit Roman, dans une lettre, où vous vous égayerez, pour égayer vos amis.

Loin que j'aye reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'eſprit dans ſes lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas aſſez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les Maîtres à danſer font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était ſouvent dans ce cas: ſes meilleures lettres ſont étudiées; on ſent qu'il ſe fatigue, pour trouver ce qui ſe préſente ſi naturellement au Comte *Antoine Hamilton*, à Madame *de Sévigné*, & à tant d'autres Dames qui écrivent ſans effort ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Deſpréaux*, qui avait oſé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ſes premiéres Satyres, changea d'avis quand ſon goût fut meuri par l'âge. Je ſai qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde, que *Voiture* ſoit ou ne ſoit pas un grand génie, qu'il ait fait ſeulement quelques jolies lettres, ou que toutes ſes plaiſanteries ſoient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les Arts & qui les aimons, nous portons une vue attentive ſur ce qui eſt aſſez indifférent au reſte du monde. Le bon goût eſt pour nous en littérature, ce qu'il eſt pour les femmes en ajuſtemens; & pourvû qu'on ne faſſe pas de ſon opinion une affaire

affaire de parti, il me femble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de chofes excellentes, & que *Marot* ferait aifément réduit à peu de pages.

Ce n'eft pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'eft au contraire, qu'on veut favoir bien au jufte ce qui leur a valu cette réputation qu'on refpecte, & quelles font les vrayes beautés qui ont fait paffer leurs défauts. Il faut fçavoir ce qu'on doit fuivre & ce qu'on doit éviter; c'eft là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'eft ce que faifait *Horace*, quand il examinait *Lucius* en critique. *Horace* fe fit par-là des ennemis; mais il éclaira fes ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, eft la fource des expreffions nouvelles, comme des penfées recherchées. Qui ne peut briller par une penfée, veut fe faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu fubftituer *amabilités*, au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours*, à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette efpèce. Si on continuait ainfi, la langue des *Boffuets*, des *Racines*, des *Pafcals*, des *Corneilles*, des *Boileaux*, des *Fénelons*, deviendrait bientôt furannée. Pourquoi éviter une expreffion qui eft d'ufage, pour en introduire une qui dit précifément la même chofe? Un mot nouveau n'eft pardonnable, que quand il eft abfolument néceffaire, intelligible & fonore; on eft obligé d'en créer en Phyfique: une

nouvelle découverte, une nouvelle machine; exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* & de *Bossuet*? Y a-t-il d'autres passions, que celles qui ont été maniées par *Racine*, & effleurées par *Quinault*? Y a-t-il une autre Morale Evangélique que celle du Pére *Bourdaloue*?

Ceux qui accusent notre langue de n'être pas assez féconde, doivent en effet trouver de la stérilité, mais c'est dans eux-mêmes: *Rem verba sequuntur*. Quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste & plein de chaleur posséde bien sa pensée, elle sort de son cerveau, toute ornée des expressions convenables, comme *Minerve* sortit toute armée du cerveau de *Jupiter*. Je sens que cette comparaison pourait être déplacée ailleurs, mais vous la pardonnerez dans une lettre. Enfin la conclusion de tout ceci est qu'il ne faut rechercher, ni les pensées, ni les tours, ni les expressions; & que l'art, dans tous les grands ouvrages, est de bien raisonner, sans trop faire d'argumens; de bien peindre, sans vouloir tout peindre: d'émouvoir, sans vouloir toujours exciter les passions. Je donne ici de beaux conseils, sans doute. Les ai-je pris pour moi-même? Hélas! non.

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.

CHAP.

CHAP. CINQUANTE-UNIEME.

FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR UN USAGE TRES-UTILE ETABLI EN HOLLANDE.

IL ſerait à ſouhaiter que ceux qui ſont à la tête des Nations imitaſſent les Artiſans. Dès qu'on ſait à Londres qu'on fait une étoffe nouvelle en France, on la contrefait; pourquoi un homme d'Etat ne s'empreſſera-t-il pas d'établir dans ſon pays une loi utile, qui viendra d'ailleurs? Nous ſommes parvenus à faire la même porcelaine qu'à la Chine. Parvenons à faire le bien qu'on fait chez nos voiſins, & que nos voiſins profitent de ce que nous avons d'excellent.

Il y a tel particulier qui fait croître dans ſon jardin des fruits que la nature n'avait deſtinés à meurir que ſous la Ligne. Nous avons à nos portes mille loix, mille coûtumes ſages; voilà les fruits qu'il faut faire naître chez ſoi; voila les arbres qu'il faut y tranſplanter; ceux-là viennent en tous climats & ſe plaiſent dans tous les terrains. La meilleure loi, le plus excellent uſage, le plus utile que j'aye jamais vû, c'eſt en Hollande. Quand deux hommes veulent plaider l'un contre l'autre, ils ſont obligés d'aller d'abord

au Tribunal des Juges conciliateurs, appellés *Faiseurs de Paix.* Si les Parties arrivent avec un Avocat & un Procureur, on fait d'abord retirer ces derniers, comme on ôte le bois d'un feu qu'on veut éteindre. Les *Faiseurs de paix* disent aux Parties: Vous êtes de grands fous, de vouloir manger votre argent à vous rendre mutuellement malheureux; nous allons vous accommoder sans qu'il vous en coûte rien. Si la rage de la chicane est trop forte dans ces plaideurs, on les remet à un autre jour, afin que le tems adoucisse les symptômes de leur maladie; ensuite les Juges les envoyent chercher une seconde, une troisiéme fois. Si leur folie est incurable, on leur permet de plaider, comme on abandonne au fer des Chirurgiens des membres gangrenés; alors la Justice fait sa main.

Il n'est pas nécessaire de faire ici de longues déclamations, ni de calculer ce qui en reviendrait au genre-humain, si cette loi était adoptée. D'ailleurs je ne veux point aller sur les brisées de Mr. l'Abbé *de St. Pierre*, dont un Ministre plein d'esprit appellait les projets, *les rêves d'un homme de bien.* Je sçai que souvent un particulier, qui s'avise de proposer quelque chose pour le bonheur public, se fait berner. On dit; De quoi se mêle-t-il? Voilà un plaisant homme, de vouloir que nous soyons plus heureux que nous ne sommes. Ne sait-il pas qu'un abus est toujours le patrimoine d'une bonne partie de la nation? Pourquoi nous ôter un mal où tant de gens trouvent leur bien? A cela je n'ai rien à répondre.

CHAP.

CHAP. CINQUANTE-DEUXIEME.

LETTRE SUR LES INCONVENIENS ATTACHE'S A LA LITTERATURE (*)

VOtre vocation, mon cher *le Févre*, eſt trop bien marquée pour y réſiſter. Il faut que l'abeille faſſe de la cire, que le ver à ſoie file, que Mr. *de Réaumur* les diſſéque, & que vous les chantiez. Vous ſerez Poëte & homme de lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup, en imaginant que la tranquillité ſera votre partage. La carriére des lettres, & ſurtout celle du génie, eſt plus épi-

 neuſe

(*) Cette lettre paraît écrite en 1732. car en ce tems l'Auteur avait pris chez lui ce jeune homme, nommé Mr. *le Févre*, à qui elle eſt adreſſée. On dit qu'il promettait beaucoup, qu'il était très ſçavant, & faiſait bien des vers: il mourut la même année.

neuse que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, (ce que je ne crois pas) voilà des remords pour la vie. Si vous réussissez, voilà des ennemis; vous marchez sur le bord d'un abîme, entre le mépris & la haine.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me persécuter, parce que j'aurai fait un bon Poëme, une piéce de Théâtre applaudie, ou écrit une histoire avec succès, ou cherché à m'éclairer & à instruire les autres?

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayez fait un bon ouvrage, imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'examinateur. Si votre manière de penser n'est pas la sienne, s'il n'est pas l'ami de vos amis, s'il est celui de votre rival, s'il est votre rival lui-même, il vous est plus difficile d'obtenir un privilège, qu'à un homme, qui n'a point la protection des femmes, d'avoir un emploi dans les finances. Enfin après un an de refus & de négociations, votre ouvrage s'imprime; c'est alors qu'il faut, ou assoupir les *Cerbéres* de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, & autant en Hollande; ce sont des factions différentes. Les Libraires de ces Journaux ont intérêt qu'ils soient satyriques; ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du Libraire & la malignité du public. Vous cherchez à faire sonner ces trompettes de la renommée; vous courtisez les Ecrivains, les

Pro-

Protecteurs, les Abbés, les Docteurs, les colporteurs; tous vos soins n'empèchent pas que quelque Journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez; il réplique; vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule.

C'est bien pis, si vous composez pour le Théâtre: vous commencez par comparaître devant l'Aréopage de vingt Comédiens, gens dont la profession, quoiqu'utile & agréable, est cependant flétrie par l'injuste, mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite; ils trouvent en vous un client, & ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont, couverts. Vous attendez d'eux votre premiére sentence; ils vous jugent; ils se chargent enfin de votre piéce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire tomber. Réussit-elle? La farce, qu'on appelle Italienne, celle de la Foire, vous parodient; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des sçavans, qui entendent mal le Grec, & qui ne lisent point ce qu'on fait en Français, vous dédaignent, ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une Dame de la Cour; elle le donne à une femme de chambre, qui en fait des papillotes; & le laquais galonné, qui porte la livrée du luxe, insulte à votre habit, qui est la livrée de l'indigence.

Enfin je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous

vous n'êtes pas ſans mérite. Voilà tout ce que vous pouvez attendre de vôtre vivant; mais qu'elle s'en venge bien en vous perſécutant! On vous impute des libelles, que vous n'avez pas même lûs, des vers que vous mépriſez, des ſentimens que vous n'avez point; il faut être d'un parti, ou bien tous les partis ſe réuniſſent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites ſociétés, où préſide toujours quelque femme, qui dans le déclin de ſa beauté fait briller l'aurore de ſon eſprit. Un ou deux hommes de lettres ſont les premiers Miniſtres de ce petit Royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtiſans, vous êtes dans celui des ennemis, & on vous écraſe. Cependant malgré votre mérite vous vieilliſſez dans l'opprobre & dans la miſère; les places deſtinées aux gens de lettres ſont données à l'intrigue, non au talent; ce ſera un Précepteur, qui par le moyen de la mére de ſon élève emportera un poſte, que vous n'oſerez pas ſeulement regarder; le paraſite d'un courtiſan vous enlévera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hazard vous amène dans une compagnie, où il ſe trouvera quelqu'un de ces Auteurs reprouvés du public, ou de ces demi-ſçavans, qui n'ont pas même aſſez de mérite pour être de médiocres Auteurs, mais qui aura quelque place, ou qui ſera intrus dans quelque Corps; vous ſentirez par la ſupériorité qu'il affectera ſur vous, que vous êtes juſtement dans le dernier degré du genre-humain.

Au

Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par les cabales, ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'Académie Françaife, & pour aller prononcer d'une voix cassée à votre réception un compliment, qui le lendemain sera oublié pour jamais. Cette Académie Françaife est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons & des épigrammes, jusqu'à ce qu'ils ayent obtenu ses faveurs, & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un Corps, où il y a toujours du mérite, & dont ils espèrent, quoiqu'assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez, pourquoi ils en disent tous tant de mal, jusqu'à ce qu'ils y soient admis? & pourquoi le public, qui respecte assez l'Académie des Sciences, ménage si peu l'Académie Françaife? C'est que les travaux de l'Académie Françaife sont exposés aux yeux du grand nombre, & les autres sont voilés. Chaque Français croit sçavoir la langue, & se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être Physicien. Les Mathématiques seront toujours pour la nation en général une espèce de mystère, & par conséquent quelque chose de respectable. Des équations algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, & ces éloges, qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle

quelle on les débite. On eſt fâché de voir la deviſe de *l'Immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel, que l'oubli auquel elles ſont condamnées.

Il eſt très-certain que l'Académie Françaiſe pourait ſervir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ſes remarques ſur le *Cid*; la jalouſie du Cardinal *de Richelieu* a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre feraient d'une utilité ſenſible. On les demande depuis cent années au ſeul Corps, dont ils puiſſent émaner avec fruit & bienſéance. On ſe plaint que la moitié des Académiciens ſoit compoſée de Seigneurs qui n'aſſiſtent jamais aux aſſemblées, & que dans l'autre moitié il ſe trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui ſoient aſſidus. L'Académie eſt ſouvent négligée par ſes propres membres. Cependant à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers ſoupirs, que dix concurrens ſe préſentent; un Evêché n'eſt pas plus brigué; on court en poſte à Verſailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigans; on fait mouvoir tous les reſſorts; des haines violentes ſont ſouvent le fruit de ces démarches; la principale origine de ces horribles couplets, qui ont perdu à jamais le célèbre & malheureux *Rouſſeau*, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'Académie. Obtenez-vous cette préférence ſur vos rivaux? votre bonheur n'eſt bientôt qu'un phantôme; eſſuyez-vous un refus? votre affliction eſt réelle. On pourait mettre ſur la tombe de preſque tous les gens de lettres:

Ci

Ci gît au bord de l'Hippocrène ;
Un mortel longtems abusé.
Pour vivre pauvre & méprisé ;
Il se donna bien de la peine.

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais ? est-ce de vous détourner de la route de littérature ? Non. Je ne m'oppose point ainsi à la destinée ; je vous exhorte seulement à la patience.



CHAP.

CHAP. CINQUANTE-TROISIEME.

FRAGMENT
SUR LA
CORRUPTION
DU STILE.

ON se plaint généralement, que l'éloquence est corrompue, quoique nous ayons des modèles presqu'en tous les genres. Un des grands défauts de ce siécle, qui contribue le plus à cette décadence, c'est le mélange des stiles. Il me semble, que nous autres Auteurs nous n'imitons pas assez les Peintres, qui ne joignent jamais des attitudes de *Calot* à des figures de *Raphaël.* Je vois, qu'on affecte quelquefois dans des histoires, d'ailleurs bien écrites, dans de bons ouvrages dogmatiques, le ton le plus familier de la conversation. Quelqu'un a dit autrefois, qu'il faut écrire comme on parle; le sens de cette loi est qu'on écrive naturellement. On tolére dans une lettre l'irrégularité, la licence du stile, l'incorrection, les plaisanteries hazardées; parce que des lettres écrites sans dessein & sans art, sont des entretiens négligés: mais quand on parle, ou qu'on écrit avec respect, on s'astraint alors à la bienséance.

séance. Or, je demande à qui on doit plus de respect qu'au public ?

Est-il permis de dire dans des ouvrages de Mathématique, *qu'un Géomètre, qui veut faire son salut, doit monter au Ciel en ligne perpendiculaire; que les quantités qui s'évanouissent donnent du nez en terre pour avoir voulu trop s'élever; qu'une semence qu'on a mise le germe en-bas s'apperçoit du tour qu'on lui joue, & se relève; que si* Saturne *périssait, ce serait son cinquième Satellite, & non le premier, qui prendrait sa place, parce que les Rois éloignent toujours d'eux leurs héritiers; qu'il n'y a de vuide que dans la bourse d'un homme ruiné: qu'*Hercule *était un Physicien, & qu'on ne pouvait résister à un Philosophe de cette force.*

Des livres très-estimables sont infectés de cette tache; la source d'un défaut si commun vient, me semble, du reproche du pédantisme qu'on a fait longtems & justement aux Auteurs: *In vitium ducit culpæ fuga.* On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les Auteurs les plus sérieux sont devenus plaisans; & pour être de *bonne compagnie* avec leurs lecteurs, on dit des choses de très-mauvaise compagnie.

On a voulu parler de science, comme *Voiture* parlait à Mademoiselle *Paulet* de galanterie, sans songer que *Voiture* même n'avait pas saisi le véritable goût de ce petit genre, dans lequel il passa pour exceller; car souvent il prenait le faux pour le délicat, & le précieux pour le naturel. La plaisanterie n'est jamais bonne dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais que

que ſur un côté des objets, qui n'eſt pas celui que l'on conſidére; elle roule preſque toûjours ſur des rapports faux, ſur des équivoques; de là vient que les plaiſans de profeſſion ont preſque tous l'eſprit faux autant que ſuperficiel.

Il me ſemble, qu'en Poëſie on ne doit pas plus mêlanger les ſtiles qu'en proſe. Le ſtile *Marotique* a depuis quelque tems gâté un peu la Poëſie, par cette bigarure de termes bas & nobles, ſurannés & modernes; on entend dans quelques piéces de morale les ſons du ſifflet de *Rabelais* parmi ceux de la flute d'*Horace*.

> Il faut parler Français; Boileau n'eut qu'un langage:
> Son eſprit était juſte, & ſon ſtile était ſage.
> Sers-toi de ſes leçons; laiſſe aux eſprits mal-faits
> L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

J'avoue que je ſuis revolté de voir dans une épitre ſérieuſe les expreſſions ſuivantes.

> *Des rimeurs disloqués, à qui le cerveau tinte,*
> *Plus amers qu'aloës, & jus de coloquinte,*
> *Vices portant méchef. Gens de tel acabit,*
> *Chifoniers, Oſtrogots, marouſles que* DIEU *fit.*

> De tous ces termes bas l'entaſſement facile
> Deshonore à la fois le génie & le ſtile.



CHAP.

CHAP. CINQUANTE-QUATRIEME.

LETTRE
A UN
PREMIER COMMIS.

20. *Juin* 1733.

PUisque vous êtes, Monsieur, à portée de rendre service aux Belles-Lettres, ne rognez pas de si près les aîles à nos Ecrivains, & ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui en prenant l'essor pouraient devenir des aigles; une liberté honnète éléve l'esprit, & l'esclavage le fait remper. S'il y avait eu une Inquisition litteraire à Rome, nous n'aurions aujourdhui ni *Horace*, ni *Juvenal*, ni les œuvres Philosophiques de *Ciceron*. Si *Milton*, *Driden*, *Pope*, & *Locke* n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des Poëtes, ni des Philosophes; il y a je ne sai quoi de Turc à proscrire l'Imprimerie; & c'est la proscrire, que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévérement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes: mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infames calottes, & tant d'autres

productions, qui méritent l'horreur & le mépris; souffrez au-moins, que *Bayle* entre en France, & que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites, que les Magistrats qui régissent la Doüane de la Litterature se plaignent, qu'il y a trop de livres. C'est comme si le Prévot des Marchands se plaignait, qu'il y eût à Paris trop de denrées. En achéte qui veut. Une immense Bibliothéque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes: Vous ne vivez pas avec tout ce cahos: vous y choisissez quelque societé, & vous en changez. On traite les livres de même. On prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit cent mille Controversistes, quinze ou seize mille Romans, que vous ne lirez point, une foule de feuilles périodiques, que vous jetterez au feu après les avoir luës: l'homme de goût ne lit que le bon: mais l'homme d'Etat permet le bon & le mauvais..

Les pensées des hommes sont devenues un objet important du Commerce. Les Libraires Hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un Roman médiocre est, je le sai bien, parmi les livres, ce qu'est dans le monde un sot, qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce Roman fait vivre, & l'Auteur qui l'a composé, & le Libraire qui le débite, & le fondeur, & l'imprimeur, & le papetier, & le relieur, & le colporteur, & le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-

ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes, avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit & du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention; je ne les considère pas comme une occupation, qui retire les jeunes-gens de la débauche; cette idée ferait celle d'un Curé ignorant. Il y a assez de tems avant & après les spectacles, pour faire usage de ce peu de momens qu'on donne à des plaisirs de passage, immédiatement suivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux spectacles tous les jours. Et dans la multitude de nos citoyens il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque assiduité.

Je regarde la Tragédie & la Comédie comme des leçons de vertu, de raison & de bienséance. *Corneille*, ancien Romain parmi des Français, a établi une école de grandeur d'ame; & *Molière* a fondé celle de la vie civile. Les génies Français formés par eux apellent du fond de l'Europe les étrangers, qui viennent s'instruire chez nous, & qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nouris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un Magistrat, qui parce qu'il a acheté cher un Office de Judicature, ose penser, qu'il ne lui convient pas de voir

Cinna, montre beaucoup de gravité & bien peu de goût.

Il y aura toûjours dans notre nation polie de ces âmes, qui tiendront du Got & du Vandale; je ne connais pour vrais Français, que ceux qui aiment les Arts & les encouragent. Ce gout commence, il eſt vrai, à languir parmi nous; nous ſommes des Sibarites, laſſés des faveurs de nos maitreſſes. Nous jouiſſons des veilles des grands-hommes, qui ont travaillé pour nos plaiſirs, & pour ceux des ſiécles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous ſont dûes; il n'y a que cent ans, que nous mangions du gland; les *Triptolèmes*, qui nous ont donné le froment le plus pur, nous ſont indifférens; rien ne réveille cet eſprit de nonchalance pour les grandes choſes, qui ſe mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'induſtrie & plus d'invention dans nos tabatiéres, & dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à ſe rendre les Maîtres des Mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, & à calculer l'aberration de la lumiére. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'Architecture pour faire combattre des bêtes; & nous n'avons pas ſçu depuis un ſiécle batir ſeulement une ſalle paſſable pour y faire repréſenter les chefs-d'œuvre de l'eſprit-humain. Le centiéme de l'argent des cartes ſuffirait pour avoir des ſalles de ſpectacles plus belles que le Théatre de *Pompée*: mais quel hom-

homme dans Paris eſt animé de l'amour du public? On joue, on ſoupe, on médit, on fait des mauvaiſes chanſons, & on s'endort dans la ſtupidité, pour recommencer le lendemain ſon cercle de légéreté & d'indifférence. Vous, Monſieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conſeils, tâchez de réveiller cette létargie barbare, & faites, ſi vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.



CHAP. CINQUANTE-CINQUIEME.

DIALOGUE ENTRE UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

EH bien, Monſieur ! le procès de ces pauvres orphelins !

L'AVOCAT.

Comment ! Il n'y a que dix-huit ans que leur bien eſt aux ſaiſies-réelles. On n'a mangé encore en frais de Juſtice que le tiers de leur fortune, & vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'uſage ; je le reſpecte : mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience, n'avez-vous pû l'obtenir qu'aujourdhui ?

L'AVO-

L'AVOCAT.

C'eſt que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller pluſieurs fois chez votre Juge, pour le ſuplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir eſt de rendre juſtice, ſans qu'on l'en prie. Il eſt bien grand de décider des fortunes des hommes ſur ſon Tribunal : il eſt bien petit de vouloir avoir des malheureux dans ſon antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon Curé le prier de chanter ſa grand'Meſſe ; pourquoi faut-il que j'aille ſuplier mon Juge de remplir les fonctions de ſa charge ? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourdhui.

L'AVOCAT.

Oui ; & il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de vôtre procès ; car vous avez pour vous un article déciſif dans *Carondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Carondas* eſt apparemment quelque Chancelier de nos premiers Rois, qui fit une loi en faveur des orphelins.

L'AVOCAT.

Point du tout : c'eſt un particulier qui a dit ſon avis dans un gros livre qu'on ne lit point :

mais un Avocat le cite; les Juges le croyent, & on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un *Carondas* tient lieu de loi?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous *Turnet* & *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autres L'égislateurs de la même force, sans doute?

L'AVOCAT.

Oui. Le Droit Romain n'ayant pû être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du Droit Romain? Est-ce que nous vivons sous *Justinien* & sous *Théodose*?

L'AVOCAT.

Non pas; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chasse & les tournois; ils couraient dans la Terre-sainte avec leurs maîtresses. Vous voyez bien que de si importantes occupations ne leur laissaient pas le tems d'établir une Jurisprudence universelle.

LE

LE PLAIDEUR.

Ah ! j'entends. Vous n'avez point de Loix, & vous allez demander à *Justinien* & à *Carondas* ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez. Nous avons plus de Loix que toute l'Europe ensemble ; presque chaque ville a la sienne.

LE PLAIDEUR.

Oh ! oh ! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah ! si vos pupilles étaient nés à Guignes-la-Putain, au-lieu d'être natifs de Melun près Corbeil !

LE PLAIDEUR.

Eh bien, qu'arriverait-il alors ?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main : car Guignes-la-Putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout-à-fait favorable ; mais à deux lieues de-là c'est toute autre chose.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne sont-ils pas en France ? Et n'est-ce pas une chose absurde & affreuse,

affreuſe, que ce qui eſt vrai dans un village ſe trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie ſe peut-il que des compatriotes ne vivent pas ſous la même loi ?

L'AVOCAT.

C'eſt qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun, n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes faiſaient dans le bon tems deux Empires ſéparés; & l'auguſte Souverain de Guignes, quoique ſerviteur du Roi de France, donnait des Loix à ſes ſujets; ces Loix dépendaient de la volonté de ſon maître-d'hôtel qui ne ſavait pas lire, & leur tradition reſpectable s'eſt tranſmiſe aux Guignois de pére en fils; deſorte que la race des Barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre-humain, la manière de penſer de leurs premiers valets ſubſiſte encor, & tient lieu de loi fondamentale. Il en eſt ainſi de poſte en poſte dans le Royaume; vous changez de Juriſprudence en changeant de chevaux. Jugez où en eſt un pauvre Avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnac?

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnacs, & Meſſieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon? Eſt-il plus difficile d'avoir les mêmes Loix que les mêmes habits ? Et puiſque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du Royaume à l'autre, pourquoi les Juges n'en font-ils pas autant?

L'AVO-

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez eſt auſſi impoſſible que de n'avoir qu'un poids & qu'une meſure. Comment voulez-vous que la loi ſoit par-tout la même, quand la pinte ne l'eſt pas ? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la meſure de Paris n'eſt point la meſure de Saint Denis, il faut néceſſairement que les têtes ne ſoient pas faites à Paris comme à Saint Denis. La nature ſe varie à l'infini, & il ne faut pas eſſayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu ſi différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me ſemble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une meſure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais ſont des barbares ? Ils ont la même meſure ; mais ils ont en récompenſe vingt Religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites-là une choſe qui m'étonne ; quoi ! des peuples qui vivent ſous les mêmes Loix, ne vivent pas ſous la même Religion ?

L'AVOCAT.

Non ; & cela ſeul prouve évidemment qu'ils ſont abandonnés à leur ſens reprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas auſſi de ce qu'ils ont crû les Loix faites pour l'extérieur des hommes, & la Religion pour l'intérieur ? Peut-être que les Anglais, & d'autres Peuples, ont penſé que l'obſervation des Loix était d'homme à homme, & que la Religion était de l'homme à DIEU. Je ſens que je n'aurais point à me plaindre d'un Anabâtiſte qui ſe ferait baptiſer à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre-de-change. Ceux qui péchent uniquement contre DIEU, doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui péchent contre les hommes, doivent être chatiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entens rien à tout cela. Je vais plaider votre cauſe.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.



CHAP. CINQUANTE-SIXIEME.

DIALOGUE ENTRE MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS (*).

MADAME DE MAINTENON.

OUi, je vous ai priée de venir me voir en ſecret. Vous penſez peut-être que c'eſt pour jouïr à vos yeux de ma grandeur : non, c'eſt pour trouver en vous des conſolations.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Des conſolations, Madame ! Je vous avoue que

(*) Madame *de Maintenon*, & Mademoiſelle *Ninon de l'Enclos* avaient longtems vécu enſemble. Cette célèbre fille, qui eſt morte à 88. ans, avait vû l'Auteur, & même elle lui fit un legs par ſon teſtament. L'Auteur a ſouvent entendu dire à feu l'Abbé de *Châteauneuf*, que Madame *de Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à ſe faire dévote, & à venir la conſoler à Verſailles de l'ennui de la grandeur & de la vieilleſſe.

que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuſe.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en eſt aſſez. La mienne n'eſt pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

J'entens. Vous ſentez dans la grandeur le beſoin de l'amitié ; & moi qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu beſoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée ſi longtems?

MADAME DE MAINTENON.

Vous ſentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte ſurtout cette contrainte.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaiſirs, ni mes anciens amis. Mais ſi vous êtes malheureuſe, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

Je me ſuis trompée la premiére. Si lorſque nous ſoupions autrefois enſemble avec *Villarſaux* & *Nantouillet* dans votre petite rue des Tournelles, lorſque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un ſujet de réflexion, quel-

quelqu'un m'avait dit; Vous approcherez un jour du Trône; le plus puiſſant Monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous; toutes les graces paſſeront par vos mains; vous ſerez regardée comme une Souveraine; ſi, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit; leur accompliſſement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'eſt accompli; j'ai éprouvé de la ſurpriſe dans les premiers momens; j'ai eſpéré la joie, & je ne l'ai point trouvée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Les Philoſophes pouront vous croire; mais le public aura bien de la peine à ſe figurer que vous ne ſoyez pas contente; & s'il penſait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

MADAME DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il ſe trompe, comme moi. Ce monde-ci eſt un vaſte Amphithéâtre, où chacun eſt placé au hazard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprème félicité eſt dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur eſt néceſſaire aux hommes; ils ne ſe donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne penſaient que le bonheur eſt placé fort au-deſſus d'eux. Nous connaiſſons toutes deux des plaiſirs moins remplis d'illuſions. Mais, de grace, comment vous y êtes-vous priſe pour être ſi malheureuſe ſur votre gradin?

MADA-

MADAME DE MAINTENON.

Ah! ma chére *Ninon*, depuis le tems que je ne vous ay plus appellée que *Mademoiselle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude; c'est tout vous dire. Mon cœur est vuide; mon esprit est contraint; je joue le premier personnage de France; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah! Si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante, de ranimer une autre ame, d'amuser un esprit qui n'est plus amusable (*).

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que *Ninon* est plus heureuse à Paris, dans sa petite maison avec l'Abbé *de Châteauneuf* & quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa Cour à vos piés. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sçais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, Madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais.

Feli-

(*) Ce sont les propres paroles de Madame *de Maintenon.*

Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je en te perdant, perdu le ſouvenir!

Bûvez du fleuve Léthé; conſolez-vous ſurtout en jettant les yeux ſur tant de Reines qui s'ennuïent.

MADAME DE MAINTENON.

Ah! *Ninon*! Peut-on ſe conſoler ſeule? J'ai une propoſition à vous faire; mais je n'oſe.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Madame, franchement c'eſt à vous à être timide; mais oſez.

MADAME DE MAINTENON.

Ce ſerait de troquer, du moins en aparence, votre Philoſophie contre de la pruderie, de vous faire femme reſpectable. Je vous logerais à Verſailles; vous ſeriez mon amie plus que jamais; vous m'aideriez à ſupporter mon état.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, Madame; mais je vous avoüerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me faſſe hypocrite & malheureuſe, parce que la fortune vous a maltraitée.

MADAME DE MAINTENON.

Ah, cruelle *Ninon*! Vous avez le cœur plus

dur qu'on ne l'a même à la Cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Non, je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez ; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis ; quittez Versailles, venez vivre avec moi dans la rué des Tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuse auprès du Trône, & je ne pourais l'être au Marais. Voilà le funeste effet de la Cour.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de reméde pour une maladie incurable. Je consulterai sur votre mal avec les Philosophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils fassent l'impossible.

MADAME DE MAINTENON.

Quoi, se voir au faîte de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuse !

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuse, uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas aussi de ce que vous n'avez plus ni les yeux si beaux, ni l'estomac si bon, ni les désirs si vifs qu'autrefois ? Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions ; c'est-là le vrai malheur. Voilà pour-

quoi tant de femmes ſe font dévotes à cinquante ans, & ſe ſauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

Mais vous ètes plus âgée que moi, & vous n'ètes ni malheureuſe ni dévote.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à nôtre âge s'imaginer qu'on puiſſe jouïr d'une félicité complette. Il faut une ame bien vive, & cinq ſens bien parfaits, pour goûter cette eſpèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la Philoſophie, on eſt auſſi-bien que notre âge le comporte. L'ame n'eſt mal que quand elle eſt hors de ſa ſphère. Cróyez-moi: venez vivre avec mes Philoſophes.

MADAME DE MAINTENON.

Voici deux Miniſtres qui viennent. Cela eſt bien loin des Philoſophes. Adieu donc, ma chére *Ninon.*

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Adieu, auguſte infortunée.



CH. CINQUANTE-SEPTIEME.

DIALOGUE ENTRE UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR-GENERAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

SAvez-vous qu'un Miniſtre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conſéquent être un plus grand homme que vingt Maréchaux de France ?

LE MINISTRE.

Je ſavais bien qu'un Philoſophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'eſt pas tant un vice que vous le penſez. Si *Louis XIV.* n'en avait eu un peu, ſon régne n'eût pas été ſi illuſtre. Le grand *Colbert* en

en avait. Ayez celle de le ſurpaſſer. Vous ètes né dans un tems plus favorable que le ſien. Il faut s'élever avec ſon ſiécle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage ſur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puiſſiez faire aiſément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'adminiſtration des finances dans tout le déſordre où les guerres civiles & trente ans de rapines l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légére, ignorante, aſſervie à des préjugés, dont la rouille avait treize cent ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au Conſeil qui ſçût ce que c'eſt que le change. Il n'y en avait pas un qui ſçut ce que c'eſt que la proportion des eſpèces, pas un qui eût l'idée du Commerce. A préſent les lumiéres ſe ſont communiquées de proche en proche. La populace reſte toujours dans la profonde ignorance, où la néceſſité de gagner ſa vie, & j'oſe dire le bien de l'Etat, doivent la tenir. Mais l'ordre moyen eſt éclairé. Cet ordre eſt très-conſidérable; il gouverne les Grands, qui penſent quelquefois, & les petits qui ne penſent point. Il eſt arrivé dans la finance depuis le célèbre *Colbert*, ce qui eſt arrivé dans la Muſique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui puſſent exécuter ſes ſimphonies, toutes ſimples qu'elles

étaient. Aujourdhui le nombre des Artiftes, capables d'exécuter la Mufique la plus favante, s'eft acrû autant que l'art même. Il en eft ainfi dans la Philofophie & dans l'adminiftration. *Colbert* a plus fait que le Duc *de Sully*; il faut faire plus que *Colbert.*

A ces mots, le Miniftre apercevant que le Philofophe avait quelques papiers, il voulut les voir; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions; le Miniftre prit le papier & lut.

La richeffe d'un Etat confifte dans le nombre de fes habitans & dans leur travail.

Le Commerce ne fert à rendre un Etat plus puiffant que fes voifins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec fes voifins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte néceffairement fur les autres, toutes chofes d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la maffe d'or & d'argent ferait inutile. Car pourvû qu'il y ait affez d'or & d'argent pour la circulation, pourvû que la balance du Commerce foit feulement égale, alors il eft clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliards dans un Royaumé, toutes les denrées & la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient, s'il n'y avait qu'un milliard. Je fuis auffi riche avec cinquante

te mille livres de rente, quand j'achéte la livre de viande quatre ſous, qu'avec cent mille, quand je l'achéte huit ſous; & le reſte à proportion. La vraïe richeſſe d'un Royaume n'eſt donc pas dans l'or & l'argent; elle eſt dans l'abondance de toutes les denrées; elle eſt dans l'induſtrie & dans le travail. Il n'y a pas longtems qu'on a vû ſur la riviére de la Plata un Régiment Eſpagnol, dont tous les Officiers avaient des épées d'or; mais ils manquaient de chemiſes & de pain.

Je ſuppoſe que depuis *Hugues Capet*, la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le Royaume; mais que l'induſtrie ſe ſoit perfectionnée cent fois davantage dans tous les Arts. Je dis que nous ſommes réellement cent fois plus riches que du tems de *Hugues Capet*. Car être riche, c'eſt jouïr. Or je jouïs d'une maiſon plus aérée, mieux bâtie, mieux diſtribuée que n'était celle de *Hugues Capet* lui-même: on a mieux cultivé les vignes, & je bois de meilleur vin: on a perfectionné les manufactures, & je ſuis vêtu d'un plus beau drap: l'art de flater le goût par des aprêts plus fins, me fait faire tous les jours une chére plus délicate, que ne l'étaient les feſtins royaux de *Hugues Capet*. S'il ſe faiſait tranſporter, quand il était malade, d'une maiſon dans une autre, c'était dans une charette; & moi je me fais porter dans un caroſſe commode & agréable, où je reçois le jour ſans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le Royaume pour ſuſpendre ſur des cuirs une caiſſe de bois peinte: il n'a

fallu que de l'induſtrie ; ainſi du reſte. On prenait dans les mêmes carriéres les pierres dont on bâtiſſait la maiſon de *Hugues Capet*, & celles dont on bâtit aujourdhui les maiſons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour conſtruire une vilaine priſon, que pour faire une maiſon agréable. Il n'en coute pas plus pour planter un jardin bien entendu, que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des repréſentations groſſiéres d'animaux. Les chênes pouriſſaient autrefois dans les forêts ; ils ſont façonnés aujourdhui en parquets. Le ſable reſtait inutile ſur la terre ; on en fait des glaces.

Or celui-là eſt certainement riche qui jouït de tous ces avantages. L'induſtrie ſeule les a procurés. Ce n'eſt donc point l'argent qui enrichit un Royaume, c'eſt l'eſprit ; j'entends l'eſprit qui dirige le travail.

Le Commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai beſoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne ſe trouve qu'à Ceilan ou à Ternate ; je ſuis pauvre par ces beſoins. Je deviens riche quand le Commerce les ſatisfait. Ce n'était pas de l'or & de l'argent qui me manquaient ; c'était du caffé & de la canelle. Mais ceux qui ſont ſix mille lieuës, au riſque de leur vie, pour que je prenne du caffé les matins, ne ſont que le ſuperflu des hommes laborieux de la nation. La richeſſe conſiſte donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un Gouvernement ſage, eſt

eſt donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles, donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or il eſt clair que c'eſt les faire mourir pour la ſociété, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles ſont perdues pour la race préſente, & où elles anéantiſſent les races futures. L'argent perdu à dotter des Couvens, ſerait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche, qui ſont encore en France, aux filles qu'on laiſſe ſécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée: mais il y a une manière ſûre de nuire à l'Etat, c'eſt de laiſſer ſubſiſter ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laiſſer des champs couverts de ronces. La ſtérilité, en tout genre, eſt ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le Roi, qui eſt l'économe de la Nation, donne des penſions à des Dames de la Cour, & il fait bien; car cet argent va aux Marchands, aux coeffeuſes & aux brodeuſes. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des penſions attachées à l'encouragement de l'agriculture? Cet argent retournerait de même à l'Etat, mais avec plus de profit.

On ſait que c'eſt un vice dans un Gouvernement, qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux eſpèces; ceux qui vont en guenilles d'un bout du Royaume à l'autre arracher des paſ-

ſans,

ſans, par des cris lamentables, de quoi aller au cabaret; & ceux, qui vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution, au nom de DIEU, & reviennent ſouper chez eux, dans de grandes maiſons, où ils vivent à leur aiſe. La premiére de ces deux eſpèces eſt moins pernicieuſe que l'autre; parce que, chemin faiſant, elle produit des enfans à l'Etat, & que ſi elle fait des voleurs, elle fait auſſi des maçons & des ſoldats. Mais toutes deux ſont un mal, dont tout le monde ſe plaint, & que perſonne ne déracine. Il eſt bien étrange que dans un Royaume, qui a des terres incultes & des colonies, on ſouffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur Gouvernement eſt celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples, qui ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortaliſé leur mémoire par des travaux que nous n'oſons imiter? Il eſt évident que leur adminiſtration valait mieux que la nôtre, puiſqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts ſont néceſſaires. La meilleure manière de les lever, eſt celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire eſt vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puiſſe être arbitraire; mais dans un Etat bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Scha-Abas*, en faiſant en Perſe tant d'établiſſemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raiſon. Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait beſoin d'hôpitaux en Perſe.

Qu'eſt-

Qu'eſt-ce qu'un impôt ? C'eſt une certaine quantité de blé, de beſtiaux, de denrées, que les poſſeſſeurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'eſt que la repréſentation de ces denrées. L'impôt n'eſt donc réellement que ſur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne & du lait que les mammelles de ſa femme donnent à ſes enfans. Ce n'eſt pas ſur le pauvre, ſur le manœuvre, qu'il faut impoſer une taxe. Il faut, en le faiſant travailler, lui faire eſpérer d'être un jour aſſez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je ſuppoſe qu'on paye cinquante millions de plus par an. De ces cinquante millions il en paſſe vingt dans le pays étranger : trente ſont employés à faire maſſacrer des hommes. Je ſuppoſe que pendant la paix, de ces cinquante millions, on en paye vingt-cinq ; rien ne paſſe alors chez l'étranger : on fait travailler, pour le bien public, autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on eſt réellement riche en payant l'Etat. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas ſervir à nous procurer les commodités de la vie ; ils doivent ſervir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus, c'eſt inconteſtablement le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public eſt à l'argent, ce que l'argent eſt aux denrées ; une repréſentation, un gage d'é-

d'échange. L'argent n'eſt utile, que parce qu'il eſt plus aiſé de payer un mouton avec un louis d'or, que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il eſt de même plus aiſé à un Receveur de Province, d'envoyer au Tréſor-Royal quatre cent mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une Banque, un papier de crédit eſt utile. Un papier de crédit eſt dans le gouvernement d'un Etat, dans le Commerce & dans la circulation, ce que les cabeſtans ſont dans les carrières. Ils enlévent des fardeaux que les hommes n'auraient pû remuer à bras. Un Ecoſſais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit ; c'était un Médecin qui donnait une doſe d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulſions ; mais parce qu'on a trop pris d'un bon reméde, doit-on y renoncer à jamais ? Il eſt reſté des débris de ſon ſyſtème, une Compagnie des Indes, qui donne de la jalouſie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de la Nation ; donc ce ſiſtème, contenu dans de juſtes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal.

Changer le prix des eſpèces, c'eſt faire de la fauſſe monnoie. Répandre dans le public plus de papier de crédit que la maſſe & la circulation des eſpèces & des denrées ne le comportent, c'eſt encor faire de la fauſſe monnoie.

Défendre la ſortie des matiéres d'or & d'argent, eſt un reſte de barbarie & d'indigence. C'eſt à la fois vouloir ne pas payer ſes dettes & perdre le Commerce ; c'eſt en effet ne pas

pas vouloir payer; puiſque ſi la nation eſt débitrice, il faut qu'elle ſolde ſon compte avec l'étranger. C'eſt perdre le Commerce; puiſque l'or & l'argent ſont non-ſeulement le prix des marchandiſes, mais ſont marchandiſes eux-mêmes. L'Eſpagne a conſervé, comme d'autres Nations, cette ancienne Loi, qui n'eſt qu'une ancienne miſère. La ſeule reſſource de Gouvernement eſt qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes dans ſes propres Etats les denrées de ſon pays d'une Province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guyenne de la Bretagne; c'eſt encore un abus honteux & ridicule. C'eſt comme ſi je poſtais quelques-uns de mes domeſtiques dans une antichambre, pour arrèter & pour manger une partie de mon ſoupé lorſqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, & à la honte de l'eſprit-humain, on n'a pû y réuſſir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du Philoſophe; le Miniſtre les goûta; il s'en procura une copie; & c'eſt le premier porte-feuille d'un Philoſophe qu'on ait vû dans le porte-feuille d'un Miniſtre.



CHAP. CINQUANTE-HUITIEME.

DIALOGUE ENTRE MARC AURELE ET UN RECOLLET.

MARC AURELE.

JE crois me reconnaitre enfin. Voici certainement le Capitole, & cette Bafilique eft le Temple. Cet homme que je vois là eft fans doute Prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RECOLLET.

Ami! l'expreffion eft familière. Il faut que vous foyez bien étranger, pour aborder ainfi Frére *Fulgence* le Recollet, habitant du Capitole, Confeffeur de la Ducheffe *de Popoli*, & qui parle quelquefois au Pape, comme s'il parlait à un homme.

MARC AURELE.

Frére *Fulgence* au Capitole! Les chofes font un

un peu changées. Je ne comprens rien à ce que vous dites. Eſt-ce que ce n'eſt pas ici le Temple de Jupiter?

LE RECOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plait, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe? D'où venez-vous, & que voulez-vous?

MARC AURELE.

Je porte mon habit ordinaire; je reviens voir Rome: je ſuis *Marc Aurèle.*

LE RECOLLET.

Marc Aurèle? J'ai entendu parler d'un nom à peu près ſemblable. Il y avait un Empereur Payen, à ce que je crois, qui ſe nommait ainſi.

MARC AURELE.

C'eſt moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée; ce Capitole, où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes; cette terre que j'ai rendue heureuſe. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revû la colomne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage *Antonin* mon pére. C'eſt un autre viſage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, Mr. le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colomne; mais il y a mis la ſtatue

tue d'un homme qui valait mieux que votre pére & vous.

MARC AURELE.

J'ai toujours crû qu'il était fort aisé de valoir mieux que moi; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon pére. Ma piété a pu m'abuser: tout homme est sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appellez-vous damné?

LE RECOLLET.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous, (autant qu'il m'en souvient,) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluye pour battre vos ennemis?

MARC AURELE.

Hélas! j'étais bien loin de persécuter personne. Je rendis graces au Ciel, de ce que par une heureuse conjoncture il vint à propos un orage dans le tems que mes troupes mouraient de soif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'eusse obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fussent de fort bons soldats. Je vous jure que je ne suis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes, pour que l'Essence Divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où est le palais de l'Empereur mon successeur? est-ce toujours sur le mont Palatin? Car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE

LE RECOLLET.

Je le crois bien vraiment ; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous ménerai à *Monte-Cavallo*. Vous baiserez les pieds du St. Pére, & vous aurez des Indulgences dont vous me paraissez avoir grand besoin.

MARC AURELE.

Accordez-moi d'abord la vôtre ; & dites moi franchement, est-ce qu'il n'y aurait plus d'Empereur, ni d'Empire Romain ?

LE RECOLLET.

Si fait, si fait, il y a un Empereur & un Empire ; mais tout cela est à quatre cent lieues d'ici, dans une petite ville appellée Vienne sur le Danube. Je vous conseille d'y aller voir vos successeurs ; car ici vous risqueriez de voir l'Inquisition. Je vous avertis que les Révérends Péres Dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Auréles*, les *Antonins*, les *Trajans*, & les *Titus*, gens qui ne savent pas leur Catéchisme.

MARC AURELE.

Un Catéchisme ! l'Inquisition ! des Dominicains ! des Recollets ! des Cardinaux ! un Pape ! & l'Empire Romain dans une petite ville sur le Danube ! Je ne m'y attendais pas ; mais je conçois qu'en seize cent ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais cu-

rieux de voir un Empereur Romain, *Marcoman, Quade*, *Cimbre* ou *Teuton.*

LE RECOLLET.

Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous feriez donc bien étonné, si je vous disais que des Scites ont la moitié de votre Empire, & que nous avons l'autre; que c'est un Prêtre comme moi qui est le Souverain de Rome; que Frére *Fulgence* poura l'être à son tour; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous trainiez à votre char des Rois vaincus; & que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre, mais qu'il y a un Prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC AURELE.

Vous me dites là d'étranges choses. Tous ces grands changemens n'ont pû se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain, & je le plains.

LE RECOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a couté à la vérité des torrens de sang, & il y a eu cent Provinces ravagées; mais il ne fallait pas moins que cela pour que Frére *Fulgence* dormît au Capitole à son aise.

MARC AURELE.

Rome, cette Capitale du Monde, est donc bien déchue & bien malheureuse.

LE

LE RECOLLET.

Déchuë si vous voulez; mais malheureuse, non. Au contraire, la paix y régne, les beaux Arts y fleurissent. Les anciens Maîtres du Monde ne sont plus que des Maîtres de Musique. Au-lieu d'envoyer des Colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés & des violons. Nous n'avons plus de *Scipions*, qui détruisent des Carthages; mais aussi, nous n'avons plus de proscriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC AURÈLE.

J'ai tâché dans ma vie d'être Philosophe; je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourais soupçonner que Frére *Fulgence* n'est pas Philosophe.

LE RECOLLET.

Comment? je ne suis pas Philosophe! je le suis à la fureur, J'ai enseigné la Philosophie, & qui plus est la Théologie.

MARC AURELÉ.

Qu'est-ce que cette Théologie, s'il vous plait?

LE RECOLLET.

C'est... c'est ce qui fait que je suis ici, & que les Empereurs n'y sont plus. Vous paraissez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui est arrivée à votre Empire.

MARC AURELE.

J'adore les décrets éternels; je ſai qu'il ne faut pas murmurer contre la deſtinée; j'admire la viciſſitude des choſes humaines; mais puiſqu'il faut que tout change, puiſque l'Empire Romain eſt tombé, les Recollets pouront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, & je vai à matines.

MARC AURELE.

Et moi, je vai me rejoindre à l'Etre des Etres.



CHAP.

CHAP. CINQUANTE-NEUVIEME.

DIALOGUE ENTRE UN BRACMANE ET UN JESUITE, SUR LA NECESSITE' ET L'ENCHAINEMENT DES CHOSES.

LE JESUITE.

C'Eſt apparemment par les priéres de *St. François Xavier* que vous êtes parvenu à une ſi heureuſe & ſi longue vieilleſſe? Cent-quatre-vingt ans! cela eſt digne du tems des Patriarches.

LE BRACMANE.

Mon maître *Fonfouka* en a vécu trois cent; c'eſt le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande eſtime pour *François Xavier*; mais ſes

priéres n'auraient jamais pû déranger l'ordre de l'Univers ; & s'il avait eu seulement le don de faire vivre une mouche un instant de plus que ne le portait l'enchainement des destinées, ce globe-ci serait toute autre chose que ce que vous voyez aujourdhui.

LE JESUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne savez donc pas que l'homme est libre, que notre volonté dispose à nótre gré de tout ce qui se passe sur la Terre. Je vous assûre que les seuls Jésuites y ont fait pour leur part des changemens considérables.

LE BRACMANE.

Je ne doute pas de la science & du pouvoir des Reverends Péres Jésuites ; ils sont une partie fort estimable de ce Monde ; mais je ne les en crois pas les Souverains. Chaque homme, chaque être, tant Jésuite que Bracmane, est un ressort de l'Univers ; il obéit à la destinée, & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gingiskan* conquit l'Asie ? à l'heure à laquelle son pére s'éveilla un jour en couchant avec sa femme, à un mot qu'un Tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je suis, par exemple, tel que vous me voyez, une des causes principales de la mort déplorable de votre bon Roi *Henri IV.* & vous m'en voyez encor affligé.

LE

LE JESUITE.

Votre révérence veut rire aparemment! Vous, la cause de l'assassinat de *Henri IV?*

LE BRACMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf-cent quatre-vingt trois-mille de la révolution de *Saturne*, qui revient à l'an cinq cent cinquante de votre Ere. J'étais jeune & étourdi. Je m'avisai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, sur la côte de Malabar, & delà suivit évidemment la mort de *Henri IV.*

LE JESUITE.

Comment cela, je vous suplie? Car nous qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami *Eriban*, Marchand Persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme, qui convola avec un Marchand Armenien; elle eut une fille, qui épousa un Grec; la fille de ce Grec s'établit en France, & épousa le pére de *Ravaillac.* Si tout cela n'était pas arrivé,

vous ſentez que les affaires des Maiſons de France & d'Autriche auraient tourné différemment. Le ſiſtéme de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie auraient eu d'autres ſuites ; ces ſuites auraient influé ſur la Perſe, la Perſe ſur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pié gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'Univers paſſés, préſens, & futurs.

LE JESUITE.

Je veux propoſer cet argument à quelqu'un de nos Péres Théologiens, & je vous aporterai la ſolution.

LE BRACMANE.

En attendant je vous dirai encore, que la ſervante du grand-pére du fondateur des Feuillants, (car j'ai lû vos hiſtoires) était auſſi une des cauſes néceſſaires de la mort de *Henri IV.* & de tous les accidents que cette mort entraina.

LE JESUITE.

Cette ſervante là était une maitreſſe femme !

LE BRACMANE.

Point du tout. C'était une idiote, à qui ſon maitre fit un enfant. Madame *de la Barriére* en mou-

mourut de chagrin. Celle qui lui ſuccéda, fut, comme diſent vos Croniques, la grand'mére du bienheureux *Jean de la Barriére*, qui fonda l'Ordre des Feuillants. *Ravaillac* fut Moine dans cet Ordre. Il puiſa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous ſavez. Cette doctrine lui perſuada que c'était une bonne œuvre d'aſſaſſiner le meilleur Roi du monde. Le reſte eſt connu.

LE JESUITE.

Malgré votre pied gauche, & la ſervante du grand-pére du fondateur des Feuillants, je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver; car enfin la volonté de l'homme eſt libre.

LE BRACMANE.

Je ne ſai pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre, c'eſt faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je ſai, c'eſt que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était deſtiné à faire par des loix immuables. Ce crime était un chainon de la grande chaine des deſtinées.

LE JESUITE.

Vous avez beau dire; les choſes de ce monde ne

ne ſont point ſi liées enſemble que vous penſez. Que fait, par exemple, au reſte de la machine la converſation inutile que nous avons enſemble ſur le rivage des Indes?

LE BRACMANE.

Ce que nous diſons vous & moi eſt peu de choſe, ſans doute; mais ſi vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde ſerait autre qu'elle n'eſt.

LE JESUITE.

Votre Révérence *Bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACMANE.

Votre Paternité *Ignacienne* en croira ce qu'elle voudra. Mais certainement nous n'aurions pas cette converſation, ſi vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage, ſi votre *St. Ignace de Loyola* n'avait pas été bleſſé au ſiége de Pampelune, & ſi un Roi de Portugal ne s'était obſtiné à faire doubler le Cap de Bonne-Eſpérance. Ce Roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le ſecours de la bouſſole, changé la face du monde? Mais il falait qu'un Napolitain eût inventé la bouſſole; & puis dites que tout n'eſt pas éternellement aſſervi à un ordre conſtant, qui unit par des liens inviſibles

bles & indiſſolubles tout ce qui nait, tout ce qui agit, tout ce qui ſoufre, tout ce qui meurt ſur notre globe?

LE JESUITE.

Eh, que deviendront les futurs contingens?

LE BRACMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pouront; mais l'ordre établi par une main éternelle & toute-puiſſante doit ſubſiſter à jamais.

LE JESUITE.

A vous entendre il ne faudrait donc point prier DIEU?

LE BRACMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier?

LE JESUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favoriſe nos deſirs, qu'il ſatisfaſſe à nos beſoins.

LE BRACMANE.

Je vous comprens. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du Soleil, à l'heure que DIEU

a

a destinée de toute éternité pour la pluye, & qu'un pilote ait un vent d'Est, lorsqu'il faut que le vent d'Occident rafraichisse la Terre & les Mers ? Mon Pére, prier c'est se soumettre. Bon soir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma Bramine.

LE JESUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.



TABLE DES CHAPITRES,

contenus dans ce Volume.



